Sir John Francis Davis

Baronet

John Carter Brown
Library
Brown University

The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

Écrites des Missions étrangères, par quelques Missionnaires de la C. de J.

XXX. RECUEIL.

A PARIS,
Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe, près de la rue Serpente.

MDCCLXXIII.
Avec Approbation & Permission.

ÉPITRE

A MADAME

LA COMTESSE DE ***

PRINCESSE DE ***

MADAME,

Ce nouveau Recueil, que j'ai l'honneur de préſenter à VOTRE ALTESSE, *n'intéreſſera pas moins ſa piété que le précédent. Elle y trouvera, non-ſeulement l'état actuel de la Religion dans les contrées éloignées, que tant d'illuſtres Miſſionnaires ont arroſées de leur ſang, mais encore un récit*

fidèle de ſes diverſes révolutions.

Je ne détaillerai point à VOTRE ALTESSE *les différens objets des Lettres qui compoſent ce Recueil ; mais j'oſe eſpérer qu'elles ſeront reçues favorablement de tous ceux qui, à l'exemple de* VOTRE ALTESSE, *joignent au zèle de la Religion le plus pur, la vertu la plus éclairée.*

Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

MADAME,

De VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
M. * * * J.

LETTRE

DU R. PERE X.

DE ST. ESTEVAN,

Missionnaire de la C. de J. dans l'Inde.

A MONSIEUR

LE COMTE DE....

A Kareikal, le 15 Novembre 1755.

MONSIEUR,

CE n'eſt plus de Pondicheri, mais de Kareikal que je vous écris. Cette petite ville, qui

eſt ſituée à trente lieues au Sud de Pondicheri, eſt un comptoir François, & ſe trouve enclavé entre *Trinkebar*, comptoir Danois, & *Nagapatnam*, comptoir Hollandois. Ces deux derniers ſont diſtans de deux lieues ; le premier au Nord, & le ſecond au Sud. Il y a une trentaine d'années que le Roi de Tanjaour, par un arrangement fait entre lui & la Compagnie de France, avoit permis à cette derniere de bâtir un Fortin ſur le bord d'une rivière qui va ſe jetter dans la mer, & qui, par ſa poſition, rend ce terrein très-commode pour le Commerce. Quelque tems après la donation, ce Prince crut, par une politique mal entendue, devoir chaſſer les François de

leur nouveau séjour ; en conséquence il leur déclara la guerre, bien persuadé qu'une cinquantaine d'Européens ne pourroient ou n'oseroient tenir tête à une armée de cinq à six mille hommes destinés à les attaquer. La guerre ne fut pas plutôt déclarée que les Tanjaouriens s'approcherent de *Kareikal* ; & comme cette ville étoit ouverte de tous côtés, ils n'eurent pas de peine à y pénétrer. Après avoir fait quelques dégâts dans les environs, ils sommerent le Commandant de la place de se rendre : c'étoit le sieur *Fevrier*. Celui-ci, par une prudence hors de saison, avoit pris le parti de s'enfermer dans le Fort avec sa garnison, dans le dessein d'y attendre le se-

cours qu'on lui avoit annoncé de Pondicheri. Heureusement ce secours ne tarda point à paroître : il étoit composé de deux cens Européens, commandés par un de nos plus braves officiers, appellé M. *Paradis*. A peine eut-il mis le pied sur le rivage, qu'il marcha droit à l'ennemi, à la tête de sa troupe ; il ne fut pas long-tems sans le rencontrer. Le voir, l'attaquer, & foncer la bayonnette au bout du fusil, après avoir fait une décharge générale à bout touchant, tout cela fut l'affaire du même moment. L'ennemi, malgré la supériorité que devoit naturellement lui donner le grand nombre, ne put tenir contre une attaque si brusque & si violente ; il

plia, & bientôt la déroute fut générale ; il passa la rivière en désordre, accompagné de sa petite troupe ; mais il ne se crut point en sûreté, quand il vit le soldat François qui se jettoit à l'eau pour le poursuivre. Il eut recours à une nouvelle fuite ; une seconde rivière fut passée comme la première ; il en traversa une troisième, toujours harcelé par nos soldats. Il ne se vit enfin à l'abri de l'impétuosité Françoise qu'à l'autre bord de cette dernière. Après le passage de la seconde, qu'on appelle *Karkangeli*, M. *Paradis* fit raffraîchir sa troupe. Les soldats s'étant reposés pendant environ deux heures, demanderent à marcher à l'ennemi, que les espions disoient

avoir fait halte de l'autre côté de la rivière. Le Commandant, enchanté de la bonne volonté de ſes gens, donna auſſitôt ſes ordres, ſe remit en route, & arriva à la vue de l'ennemi, avec cette mâle aſſurance que donne une grande expérience unie à beaucoup de valeur. Les Tanjaouriens s'étoient retranchés ſur une éminence qui commandoit la plaine, & qui ſe trouvoit défendue par la rivière. Ils parurent réſolus à empêcher le paſſage; mais M. *Paradis*, ayant trouvé un gué, ſe jetta, ſans balancer, à l'eau; & quoiqu'il en eût juſqu'au cou, le ſoldat ſuivit l'exemple du chef avec une intrépidité & une ardeur extraordinaires. L'ennemi, conſ-

terné par ce nouveau trait de valeur, prit aussi-tôt l'épouvante, & se sauva à la debandade, avec une perte considérable. Le Commandant François, au lieu de poursuivre les fuyards, s'avança en bon ordre du côté de *Periapatnam*, gros bourg, dont il s'empara, & qu'il mit à contribution. Après y avoir logé sa troupe, il crut devoir s'y reposer, en attendant le parti que prendroit le Roi de Tanjaour. Celui-ci, informé du mauvais succès de son entreprise, & craignant qu'on envoyât de *Pondicheri* de nouvelles troupes au vainqueur, conclut à demander la paix, qui lui fut accordée à des conditions assez dures. Dès ce moment la ville de *Karcikal* avec toutes ses ap-

partenances, & quatre Aldées * avec les leur, devinrent un apanage de la Compagnie de France.

M. *Paradis*, devenu Commandant de *Kareikal*, ſongea d'abord à mettre cette ville en état de défenſe. Il y avoit une pagode conſidérable & fameuſe dans le pays; il la convertit en fortereſſe. Baſtions, chemin couvert, foſſés profonds, caſernes, poudriere, chapelle, logemens pour les Officiers, rien ne fut oublié. Un petit Pagotin, à la portée du canon, & ſitué au Nord-Oueſt, près la rivière, devint un petit Fort dans les règles, & *Kareikal* ſe trouva dès-

* Bourgs.

lors à l'abri de toute insulte de la part des Noirs. Quand ces ouvrages furent finis, on nomma deux Missionnaires pour avoir soin de cette nouvelle Chrétienté, & l'on bâtit une Eglise dans le centre du bourg. On n'y comptoit alors qu'une centaine de Chrétiens; le nombre des Communians y monte aujourd'hui à plus de deux mille. Au bout de trois ou quatre ans on fonda une nouvelle Eglise dans l'Aldée ou bourg dont M. *Paradis* s'étoit rendu maître, & il s'y est formé une Chrétienté nombreuse, qui donne les plus belles espérances. C'est pour partager les travaux multipliés d'un ancien & respectable Missionnaire, appellé le P. *du Trembloy*, que les Supérieurs m'ont

envoyé dans ces quartiers. La réſolution que le Conſul de *Pondicheri* a priſe d'en augmenter la garniſon, n'a pas peu contribué à m'y fixer.

Je partis de *Pondicheri* vers le commencement de Janvier de cette année 1755. Je trouvai, en arrivant au lieu de ma Miſſion, mon reſpectable Collègue. C'eſt un homme d'environ ſoixante-trois ans, qui, malgré le poids de l'âge & les occupations de la vie la plus dure & la plus laborieuſe, ne cède en rien au plus fervent, au plus zélé & au plus robuſte de nos Miſſionnaires. C'eſt ſous ſa direction & par ſes ſoins que je ſuis enfin venu à bout d'entendre & de parler une langue qui ſurpaſſe en difficultés preſque toutes celles de

l'*Indoſtan*; rien de plus bizarre que ſa conſtruction ; le nombre de ſes termes, & l'étendue de leur ſignification déconcerteroient l'homme le plus ſtudieux & le plus appliqué ; enfin, la prononciation, la variation des tems, la quantité, tout y porte un caractère de barbarie que je ne ſaurois vous exprimer ; mais le deſir de ſe rendre utile à des ames rachetées au prix du ſang d'un homme-Dieu, & de procurer la plus grande gloire du Seigneur, fait dévorer avec plaiſir les plus grandes difficultés. Je ne pourrois vous rendre, Monſieur, la joie ſecrete que je reſſens toutes les fois que j'annonce la parole de Dieu dans une langue qui me paroiſſoit ſi affreuſe il y a un an.

Vous comprenez aiſément que dans cette Miſſion naiſſante, nous ne manquons pas d'occupations. A peine ai-je le tems de reſpirer ; car, outre les travaux inſéparables de la charge de trois ou quatre mille Chrétiens, charge que je partage à la vérité avec le P. *du Trembloy*, mais qui augmente tous les jours, on a jugé à propos de me confier le ſoin de la garniſon, qui ſe trouve compoſée de plus de cent cinquante Européens ou *Taupas*. Cet emploi m'oblige de me rendre au Fort deux fois les Dimanches & Fêtes, pour y chanter la grand'Meſſe & les Vêpres, & y faire une inſtruction que je termine par la bénédiction du S. Sacrement. Ces chers ſoldats, que

je regarde comme mes enfans, la plupart jeunes gens, & nouvellement arrivés d'Europe, m'ont causé bien des chagrins dans les commencemens. Je ne vous détaillerai point, Monsieur, les peines que j'ai prises, & les mouvemens que je me suis donnés pour eux pendant les trois premiers mois. Soins, courses, exhortations, prieres, tout étoit inutile, & je vous avoue, à ma honte, que le découragement commençoit à me saisir, & que j'étois sur le point d'abandonner mon entreprise, pour me livrer entièrement & sans réserve au salut de nos pauvres Noirs. Cependant, réfléchissant un jour sur les difficultés que j'éprouvois, je sentis intérieurement comme une touche secrete, &

comme une voix qui me reprochoit mon défaut de constance & de fermeté. Ce sentiment produisit son effet. Je résolus dès-lors de tenir tête aux obstacles, & de ne rien épargner pour gagner ces jeunes cœurs à Dieu. Une retraite me parut un moyen sûr & efficace pour y réussir. Dans cette pensée je demandai l'agrément du Gouverneur & de l'Etat-Major : ce qui me fut accordé. La retraite annoncée avec appareil, remua les imaginations. Soit curiosité, soit respect humain, soit bonne volonté ; que sais-je ? toute la jeunesse y courut. Je profitai de cette ardeur pour la fixer ; mais afin de ne pas en laisser perdre le fruit, je crus devoir remplir la journée entière, excepté le

tems des repas. La Prière, la Messe, une Instruction, quelques Lectures, occupoient toute la matinée; l'après-midi se passoit en Conférences, Sermon, Lectures, Vêpres, Cantiques, &c. & la Bénédiction du S. Sacrement terminoit la soirée; enfin, le tems des Lectures spirituelles, & une partie de la nuit étoient destinés à entendre les confessions. Cette retraite dura huit jours. Dieu sait combien ce travail suivi m'a coûté. Seul, dans un climat brûlant, enfermé dans une petite Chapelle qui pouvoit à peine contenir le nombre des retraitans, j'aurois infailliblement succombé sans une grace spéciale de la Providence, qui me réservoit à de nouvelles fatigues. Le

Seigneur a béni au centuple ma bonne volonté ; le fruit de la Retraite a été prodigieux, & la réforme générale. Rien n'eſt encore aujourd'hui plus édifiant que la conduite de nos jeunes ſoldats, qui, à une piété peu ordinaire, réuniſſent la plus ſcrupuleuſe exactitude à tous les devoirs de leur profeſſion. Les caſernes de *Kareikal* ſont une véritable école de ſageſſe, & je puis aſſurer que Dieu & le Roi y ſont bien ſervis. Si la guerre ſe rallume, comme on le dit, je ſaurai par expérience ſi le Service du Seigneur & la bravoure ſont auſſi incompatibles que l'aſſurent certains Officiers, eſprits foibles, prétendus forts. Perſonne n'ignore, Monſieur, que vous avez donné plus

d'une fois des preuves bien authentiques du contraire. Quoi qu'il en soit, je jouis avec la plus grande consolation du fruit de mes foibles travaux.

Trichenapaly, ville trop fameuse par les maux que les François ont essuyé devant cette place, & par les pertes considérables qu'ils y ont faites, se trouve aujourd hui entre les mains des Anglois, & selon les apparences pour bien des années. Le rappel du Commandant de nos troupes au siege de cette ville, est l'époque de sa délivrance. Ce Militaire, redouté de nos ennemis, qu'il avoit constamment battus, & dans toutes les occasions quoiqu'à nombre très-inégal, tenoit depuis

quelques mois cette place reſſerrée au point que le Major *Laurents*, Commandant Anglois, n'avoit oſé y jetter le moindre ſecours. Enfin, réduite à la dernière extrémité, elle avoit conſenti à ſe rendre, ſi elle n'étoit ſecourue dans un tems limité; encore quelques jours, & elle étoit à nous. Mais le changement de Général, & les ordres de *Pondicheri* ont fait ce que l'armée Angloiſe n'eût jamais oſé entreprendre ſous les yeux du brave *Mainville*. Cependant la priſe de cette malheureuſe place, ſource de querelles entre le *Nabab* François & le *Nabab* Anglois, & par une conſéquence qui ne devoit point être, entre les deux Nations Européenes, auroit mis

fin à une guerre des plus funestes pour nous.

Ce premier revers a été immédiatement suivi d'un autre; c'est une trève qui, à ce qu'on assure, est toute à l'avantage de la Nation Angloise; & cela dans un tems où nous pouvions donner la loi par le nombre des troupes qui nous étoient nouvellement arrivées. Cette trève a laissé aux Anglois le tems de se renforcer à nos dépens; on a même travaillé de notre côté à les rendre supérieurs, en leur remettant des prisonniers forts & robustes, tandis que nous n'en recevions en échange que des malheureux, qui, depuis plusieurs années, croupissoient dans des cachots pratiqués sous terre; il n'en étoit aucun

d'eux qui ne fût réduit au plus pitoyable état. Il étoit porté dans l'accord, qu'on se rendroit mutuellement tous les prisonniers; mais, par une perfidie qu'on ne peut assez condamner, les Anglois se sont contentés de nous rendre homme pour homme, &, ce qui est plus révoltant encore, de choisir & de nous renvoyer ceux qui par leur situation déplorable nous devenoient à charge au lieu de nous être utiles. Pour comble de malheur on a si bien satisfait nos troupes, qu'une bonne partie a déja deserté. Voici à ce sujet un trait qui m'est arrivé dans mon voyage de *Pondicheri* à *Kareikal*.

Surpris par la nuit à l'approche d'une forteresse appellée *Devikottey*, & au pou-

voir des Anglois, je pris le parti de m'y arrêter, résolu de passer la nuit dans mon *Palanquin* ou litière. Le Commandant s'offrit à me loger dans le Gouvernement, mais je refusai, dans le dessein d'être plus à l'aise, & de m'informer plus librement des forces de cette Place. Il n'y avoit guères qu'une heure que j'étois arrivé, lorsque je me vis entouré d'une troupe d'Allemands & de François, tous déserteurs de Fisher, & venus dans l'Escadre depuis quatre ou cinq mois. J'en avois connu plusieurs, & entr'autres huit Allemands qui avoient passé dans le même Vaisseau que moi. Je ne balançai point à profiter de la circonstance pour leur repro-

cher l'indignité de leur conduite. *Que pouvions-nous faire*, me répondit un d'entr'eux, au nom de tous? *on nous a trompé : depuis notre débarquement nous nous sommes vus sans paie, & réduits à la plus extrême misère. Ce n'est pas l'intention du Roi qu'on traite ainsi des Sujets qui s'expatrient pour son service. On nous avoit fait les promesses les plus flatteuses, & non-seulement on nous a manqué de parole, mais encore on nous a maltraité. Moi & mes camarades*, ajouta un Hussard, *nous nous sommes engagés pour servir à cheval & non à pied ; les François n'ont pas jugé à propos de nous en donner, nous sommes venus en chercher chez les Anglois. Nous sommes ici bien montés, bien vétus, bien*

nourris, & sur-tout bien payés. Que la Compagnie nous traite de même, & bientôt nous serons à elle. Il n'y a pas plus loin de Devikottey à Pondicheri que de Pondicheri à Devikottey. Cette conversation fut continuée assez avant dans la nuit, après quoi j'eus la consolation d'en gagner quelques-uns, & peu de jours ensuite plusieurs rejoignirent la Nation.

Voilà, Monsieur, comme vous voyez, des tristes commencemens. Je doute que ce que je viens de vous raconter fût arrivé sous *Dupleix*. Son nom, sa réputation, sa politique sage & soutenue, & principalement son patriotisme & son zèle pour la gloire de sa Nation, feront toujours

pour l'Inde Françoise des gages assurés du contraire. Au reste, Monsieur, je ne suis, dans tout ce narré, que l'écho de l'*Indostan*, dont M. *Dupleix* a emporté tous les regrets.

Dans le courant de cette année la Providence, toujours adorable dans sa conduite, ne m'a pas épargné les épreuves. Une maladie épidémique a cruellement attaqué nos Chrétiens. Je vous ai dit que nous n'étions que deux pour environ trois mille personnes. Obligés de courir à toutes les heures du jour & de la nuit, & souvent jusqu'à une lieue, sans presque aucun relâche, pendant près de deux mois, nous avons enfin plié sous le poids de la fatigue. Je doute que mon Collègue, déja sur l'âge,

l'âge, se rétablisse d'un épuisement général, suite nécessaire d'un travail continuel & excessif. Qu'on est heureux, Monsieur, quand on meurt dans l'exercice actuel d'une charité qui n'a ici d'autre agrément que celui de s'y livrer uniquement pour Dieu seul! car nos pauvres Chrétiens n'ont rien d'attrayant que leur ame rachetée du sang d'un Dieu immolé par amour. J'envie le sort du P. *du Trembloy*, qui, selon les apparences, sera la victime de son zèle. Pour moi, la jeunesse & la force du tempérament m'ont encore sauvé; j'en ai été quitte pour sept accès de la fièvre la plus violente. Heureusement la contagion ne m'a saisi que vers le déclin de la maladie

épidemique ; d'ailleurs un de nos Frères trouva dans ce tems-là un remède spécifique qui arrêta dans moi les progrès de ce fléau. Il a péri aux environs de *Kareïkal* plus de quatre mille Payens, dont quelques-uns se sont convertis à l'heure de la mort ; nous avons perdu, outre cela, environ trois cens Chrétiens, & quantité d'enfans que nous avons eu le bonheur d'arracher au Paganisme, pour les régénérer dans les eaux salutaires du Baptême. Ici je ne puis m'empêcher de vous raconter un trait de la miséricorde du Seigneur. Obligé de courir à une demi-lieue de l'Eglise pour y exercer les fonctions de mon ministère, je trouvai sur le bord d'un étang

une petite fille de huit à neuf ans, qui tenoit dans ses bras un enfant de quinze mois, réduit au plus affreux état. Contre l'ordinaire des enfans Payens, la petite fille s'arrêta, & je l'abordai. *A qui appartient l'enfant que tu portes*, lui demandai-je? *C'est mon frère*, me répondit-elle. *Mais pourquoi l'apportes-tu ici? ne vois-tu pas qu'il va mourir? Ma Mère me l'a ordonné*, me repartit-elle. *Eh bien*, repris-je, *je vais lui donner un remède qui lui procurera le véritable bonheur; suis-moi.* La petite fille obéit. Je m'approche de l'étang, je trempe mon mouchoir dans l'eau, & je baptise le mourant. On peut bien goûter à longs traits toute la douceur des consolations qui inon-

dent le cœur d'un Miſſionnaire dans ces heureuſes rencontres ; mais l'exprimer & la rendre, eſt une choſe impoſſible. La petite fille, pleine de l'eſpérance de voir ſon *tambi* (petit frère) bientôt guéri, courut annoncer cette nouvelle à ſes parens. Pour moi, je continuai ma route, louant & béniſſant celui qui avoit daigné ſe ſervir de moi pour l'exécution de cette bonne œuvre.

Je vous ai dit, Monſieur, que la maladie m'avoit forcé d'interrompre mes travaux. A peine ma ſanté s'eſt-elle trouvée rétablie, que je me ſuis occupé de l'établiſſement d'une nouvelle Miſſion dans le Royaume de Tanjaour. Le lieu que j'ai choiſi s'appelle *Nallatour ;* c'eſt une preſqu'iſle

formée par le confluent de deux petites rivières. Ce territoire, charmant par sa position, est enclavé dans la concession que le Roi de Tanjaour fut obligé d'accorder à la Compagnie de France après la guerre de *Karikal*. Le Conseil a bien voulu permettre à un des chefs de nos Chrétiens de cultiver cet endroit. Cet homme, qui, en ferveur & en zèle pour la propagation de la foi, ne le cède à aucun Missionnaire, est enfin venu à bout d'y former un village, où nous avons déja plusieurs familles Chrétiennes ; cinq Payennes ont demandé à s'y établir, & sont aujourd'hui Cathécumènes. J'y ai fait dernièrement un voyage, & je vous assure que ces braves In-

diens ne m'ont pas moins charmé par leur piété que par l'u-l'union qui règne entre eux, car ils ſont tous *cor unum & anima una.* Pendant une ſemaine que j'y ai paſſé, j'ai eu la conſolation de les faire approcher des Sacremens; j'y ai baptiſé deux Cathécumènes avec pluſieurs enfans des familles Payennes, & j'eſpére que le Seigneur répandra ſur cette Miſſion naiſſante ſes plus abondantes bénédictions.

Vous m'avez recommandé, Monſieur, de ne rien oublier de ce qui concerne nos travaux; c'eſt pour ſatisfaire votre pieuſe curioſité que je vais ajouter ici quelques détails.

Nous avons baptiſé cette année plus de cent cinquante Adultes à *Kareikal*, ſans

compter un nombre prodigieux d'enfans que nous avons également régénéré. On me mande de *Pondicheri.* que le Seigneur a accordé cette grace à cinq ou six cens Payens, tant enfans que convertis. J'ignore ce qui s'est passé dans l'intérieur des terres au Royaume d'*Orixa*, à *Masuliptnam* & à *Bengale.* Le P. *Yard*, ce fervent Missionnaire, qui, dans la traversée d'Europe aux Indes, a donné tant de preuves de ce courage vraiment Apostolique qui l'anime, est actuellement à parcourir le Royaume d'*Orixa*; mais on me marque seulement en général, qu'il y fait de grands biens, & que son zèle a pris une nouvelle vi-

gueur depuis qu'il poſſède la langue *Tetenga*. Deſtiné d'abord pour la Miſſion du *Carnate*, il avoit travaillé avec la plus grande ardeur à apprendre la langue *Tamoul*, lorſque, par une nouvelle diſpoſition des Supérieurs, il fut envoyé dans le *Telegou*, où il cultive avec le plus grand ſuccès la partie de la vigne du Seigneur qui lui eſt échue en partage.

Outre la Chrétienté Malabare de *Kareikal* & la Miſſion de *Nallatour*, nous avons encore un établiſſement à une lieue d'ici, qui porte le nom de *Tiroun-à-Malley*; les François l'appellent la grande Aldée, à cauſe de ſon étendue, qui eſt en effet aſſez conſidérable.

Nous y avons une Eglise bien bâtie & fort proprement ornée ; on y compte environ cinq cens Communians ; un Catéchiste y préside ; & comme le défaut de fonds ne permet point d'y entretenir un Missionnaire, les Chrétiens viennent à *Kareikal* les Dimanches & Fêtes pous y assister au Service Divin. C'est dans cette Eglise que nous célébrons la Mémoire de l'Apôtre des Indes. Vous ne seriez peut-être pas fâché de savoir la manière dont se fait au centre du Paganisme cette édifiante cérémonie que le Gentil partage * avec le Chrétien.

---

* On y admet les Cathécumènes.

Le tems ne me permet point de vous en faire le détail cette année ; mais je commencerai par là la premiere Lettre que je vous écrirai.

Nous venons de perdre un de nos plus reſpectables Miſſionnaires, appellé le Père *Gargan*. Pendant près de 40 ans qu'il a travaillé dans le Royaume, il a rendu les plus grands ſervices à la nation. La côte *Coromandel* a été auſſi le théâtre de ſon Apoſtolat ; il a même fondé pluſieurs Egliſes & de nombreuſes peuplades dans la partie du Nord. Aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoit pénétré dans les terres auſſi avant que ce ſaint Religieux. Aux travaux les plus pénibles dans les climats les plus brû-

lans, il a toujours joint la vie la plus dure & la plus mortifiée. Doux, aimable pour tout le monde, il étoit extrêmement ſévère à lui-même, & poſſédoit au ſuprême degré le talent ſi rare de gagner tous les cœurs. Parvenu à l'âge de ſoixante-douze ans, il n'a ceſſé d'exercer ſes fonctions que quatre jours avant ſa mort. C'eſt une vraie perte pour *Pondicheri*, & ſur-tout pour la Miſſion d'*Olougarei*, dont il avoit la direction. La mort la plus ſainte a conſommé une vie entièrement conſacrée à la gloire de Dieu, au ſalut des ames, & au bien de l'Etat. Il ne faut rien moins que des exemples frappans de vertu, tels qu'il n'a

ceſſé d'en donner pour animer ma foibleſſe.

Je ſuis, avec le plus ſincére attachement,

MONSIEUR,

Votre très humble & très-obéiſſant Serviteur,

X. DE S. ESTEVAN, Miſſionnaire de la C. de J.

LETTRE

D'UN MISSIONNAIRE

AU ROYAUME DE TONQUIN,

AU R. P. CIBOT,

Missionnaire de la C. de J. à Pékin.

MON RÉVÉREND PÈRE,

IL seroit à souhaiter que les Tonquinois fussent aussi bien disposés que vous le dites, à recevoir les vérités Evangéliques que nous leur prêchons. Ce n'est pas que notre sainte Religion n'y ait fait de grands progrès ; je vous avouerai mê-

me que, malgré les perſécutions que nous avons à eſſuyer, nous y comptons un nombre de Chrétiens aſſez grand pour pouvoir nous conſoler de l'aveuglement opiniâtre des Infidèles de ce Royaume. Mais les converſions ſemblent devenir plus rares depuis quelques années. Soit défaut de zèle de notre part; ſoit que le Seigneur ait réſolu d'éprouver notre conſtance; ſoit enfin que nous ayons mérité ce revers par notre peu de vertu, il eſt certain que la crainte où nous ſommes de voir un jour cette Miſſion détruite, nous allarme ſingulièrement. Je la recommande, mon Révérend Père, à vos ſaintes prières, & à celles de tous les Miſſionnaires qui partagent vos fatigues, & les fruits de vos heureux travaux.

Vous m'avez chargé, mon Révérend Père, de vous envoyer un précis des erreurs particulières qui regnent dans le Tonquin. Comme je ne suis pas encore bien au fait de tout ce qui concerne le culte de ce Peuple Idolâtre, je me contenterai de vous tracer ici un petit tableau de ce que j'ai pû remarquer.

Les Tonquinois adorent trois Idoles principales. On nomme la première *l'Idole de la Cuisine;* la seconde *le Maître-ès-Arts*, & la troisième *le Seigneur du lieu où l'on demeure.* L'Idole *de la Cuisine* tire son origine d'une histoire qu'on raconte ainsi : Une femme s'étant séparée de son mari pour quelques mécontentemens, passa à de secondes nôces, ce qui causa tant de dou-

leur à ſon premier époux, que cet infortuné ſe jetta dans un braſier ardent pour y terminer ſes jours. Le bruit ne s'en fut pas plutôt répandu, que l'épouſe infidèle, touchée de repentir, alla mourir dans le feu qui avoit conſumé ſon mari. Son ſecond époux en ayant été informé, y courut auſſi-tôt : Mais ayant trouvé ſa femme réduite en cendres, il en fut ſi pénétré de douleur, qu'il ſe précipita dans le même braſier, où il fut brûlé à l'inſtant. Telle eſt l'origine de l'Idole de la Cuiſine. L'Eſprit de cette Divinité anime trois pierres dont les *Tonquinois* ſe ſervent pour faire leur cuiſine ; & ce ſont ces pierres qu'ils adorent le premier jour de l'an.

L'Idole *Maître-ès-Arts*, eſt l'image d'un Chinois, que les Idolâtres

Idolâtres du pays croyent avoir été le plus ingénieux, le plus sage, & le plus sçavant des hommes. Les marchands l'invoquent, avant de vendre & d'acheter ; les pêcheurs, avant de jetter leurs filets dans la mer ; les courtisans, avant d'aller faire leur Cour au Prince ; les artisans, avant de commencer leur ouvrage, &c.

L'Idole *le Seigneur du lieu où l'on demeure*, n'est pas moins révéré que les deux autres. Voici la manière dont on lui rend hommage. Quand quelqu'un veut faire bâtir une maison, il commence par se bien persuader que le terrain n'appartient pas tellement au Roi, qu'il n'ait quelqu'autre maître, lequel après sa mort conserve le même droit dont il a joui pendant sa vie. Ensuite

il fait venir un Magicien, qui, au bruit du tambour, invite l'ame du maître défunt, à venir demeurer sous un petit toit qu'on lui prépare, & où on lui présente du papier doré, des odeurs, & des petites tables couvertes de mets, le tout pour l'engager à souffrir le nouvel hôte dans son champ.

Outre ces trois Idoles, les *Tonquinois* adorent le Ciel, la Lune & les Etoiles. J'en ai vu qui divisoient la terre en dix parties, & faisoient à chacune une profonde révérence. D'autres partagent le monde en six portions égales, dont la sixième est censée au milieu, & prennent, pour les adorer, des couleurs particulières. Quand ils rendent hommage au Septentrion, ils

s'habillent de noir, & ne ſe ſervent dans leurs Sacrifices que d'inſtrumens noirs. Lorſqu'ils adorent le Midi, ils ſe revêtent de rouge. Quand ils ſacrifient à l'Orient, ils ont des habits verds; & quand ils invoquent l'Occident, la couleur blanche eſt celle dont ils ſe ſervent dans leurs adorations. Pour la partie du milieu, ils lui rendent hommage en habits jaunes.

La ſuperſtition des *Tonquinois* va encore plus loin. On m'a dit qu'ils révéroient les éléphans, les chevaux, les oiſeaux, les ſinges, les ſerpens, les arbres, les vices mêmes, & les créatures les plus infames. Il y a quelques jours que des Pêcheurs ayant trouvé, ſur le bord de la mer, une piece de bois que les flots

y avoient jettée, lui offrirent auſſi-tôt leur pêche comme à une Divinité puiſſante dont ils croyoient avoir reçu tout le poiſſon qu'ils avoient pris. Ils s'occupent actuellement à lui bâtir un Temple, & diſent que c'eſt la fille de quelqu'Empereur, qui s'eſt jettée dans la mer, & qui, ſous la forme d'un bois, a daigné choiſir leur port, afin de répandre ſur eux ſes bénédictions & ſes graces.

Je ne ſçaurois penſer ſans douleur aux malheureuſes inventions dont le démon ſe ſert pour tromper ces pauvres Idolâtres. Vous en jugerez, mon Révérend Père, par les traits ſuivans. Lorſqu'un Infidèle veut bâtir une maiſon, ou marier un enfant, ou faire quelque voyage, il va conſul-

ter un Devin ; celui-ci feint d'être aveugle, pour donner à entendre qu'il ne voit & n'écoute que la vérité ; & avant de répondre, il prend un livre qu'il ouvre à demi, comme s'il craignoit de laisser voir aux yeux profanes ce qu'il contient ; & après avoir demandé l'âge de la personne dont on veut sçavoir le bon ou le mauvais succès, il jette en l'air deux petites pièces de cuivre où sont gravées, d'un côté seulement, certaines lettres, ou chiffres mystérieux. Si, quand ces pièces tombent à terre, les lettres se trouvent renversées, c'est un mauvais présage. Si, au contraire, elles sont tournées vers le Ciel, l'augure est favorable. Cette manière de consulter le sort est fort commune parmi

les *Tonquinois ;* on y a même recours pour les plus grandes affaires.

Il y a des Magiciennes qui font profeſſion de dire l'état des ames dans l'autre monde. Une mère qui a perdu ſon fils, & qui veut ſçavoir la ſituation où il eſt après ſa mort, va trouver une Magicienne qui prend un tambour qu'elle frappe à coups inégaux, comme pour appeller l'ame du défunt. Après quoi elle raſſure la mère ſur le ſort de ſon fils, dont elle dit que l'ame a paſſé dans ſon corps pour lui expoſer l'état où elle ſe trouve, cet état eſt plus ou moins heureux, ſelon que la mère paye plus ou moins généreuſement.

On trouve une autre ſorte d'impoſteurs qu'on ne conſulte

ordinairement que pour la guérison des maladies. Lorsqu'on s'adresse à eux, ils vont trouver un Devin. Si celui-ci répond que la maladie vient des esprits, ils appellent ces Génies malfaisans, & les renferment dans des vases de terre. Si elle vient du Démon, ils invitent ce père du mensonge à un grand festin, qui se donne aux dépens de la famille du malade : on lui donne la place la plus honorable ; on le prie, on le caresse, on lui fait des présens, & si le mal ne finit point, on l'accable d'injures, & on lui tire vingt ou trente coups de mousquet pour le chasser de la maison. Si c'est le Dieu des Mers qui a causé la maladie, on se transporte au bord d'une rivière ; là on lui offre des sacrifices pour

l'appaiſer, & l'engager à quitter la chambre du malade, & à retourner dans les eaux. Cependant la maladie ne ceſſe pas, le malade reſte ſans argent & ſans remede dans ſa maiſon, & les Magiciens en ſortent chargés d'or & de préſens.

J'ai vu des *Tonquinois* ſi ſuperſtitieux, qu'avant d'entreprendre un voyage, ils ne manquoient jamais de regarder les pieds d'une poule. J'en ai vu d'autres, qui, s'étant mis en route, rebrouſſoient chemin, parce qu'ils avoient éternué une fois S'ils avoient éternué deux fois, ils ſe croyoient obligés de doubler le pas, & d'aller le plus vîte qu'ils pouvoient.

Quand il y a éclipſe de Lune, le peuple s'imagine qu'un dragon fait la guerre à cet aſtre, &

& qu'il veut le dévorer. Aussi-tôt on s'assemble pour le secourir, on arme les troupes, on pousse des cris épouventables, & quand l'éclipse cesse, on s'en retourne aussi satisfait que si l'on avoit remporté une grande victoire.

Je ne finirois point, mon Révérend Père, si je voulois vous détailler tout ce dont j'ai été témoin. Que seroit-ce si j'avois à vous décrire tout ce que je n'ai pas encore vû; il faudroit des volumes entiers. J'ai entendu parler d'une infinité de cérémonies ridicules, & d'usages superstitieux dont je me réserve à vous instruire, dès que je me trouverai en état de le faire. En attendant, joignez vos prieres aux miennes pour obtenir du Ciel la conversion de ce pauvre Peuple,

& conjurons le Dieu des miſéricordes de changer ces enfans de ténèbres en enfans de lumière, & de leur accorder la grace de renoncer aux preſtiges du démon qui les aveugle, pour embraſſer les vérités de la foi.

Qu'il eſt triſte, mon Révérend Pere, de voir un des plus beaux pays du monde ſous l'empire du démon! Le Royaume que vous habitez ne l'emporte ſur celui d'où je vous écris que par ſa richeſſe, & par ſon étendue; car le climat n'en eſt pas, à beaucoup près, ſi tempéré, ni ſi ſain. On compte dans le *Tonquin* plus de vingt mille villages, tous plus peuplés les uns que les autres. On diroit que le printems y régne toujours, & l'on n'y ſent du froid que

quand le vent du nord y souffle avec violence. On n'a jamais vu ici ni glace, ni neige; jamais les arbres n'y ont perdu leur verdure; jamais l'air n'y est infecté de vapeurs contagieuses; le Ciel y est ordinairement si serain & si pur, qu'on ignore, dans ces contrées, ce que c'est que la peste. La goutte, la pierre, les fièvres malignes, & mille autres maladies, si communes en Europe, sont ici entiérement inconnues. Le riz est la nourriture ordinaire du pays; on en fait même un vin, dont la force égale celle de l'eau-de-vie. Les meilleurs fruits du *Tonquin* sont les oranges, & une espèce de figue rouge qui feroit honneur aux tables les plus délicatement servies de Paris. J'en ai vu d'une autre sor-

te qui reſſemblent aſſez à celles de Provence, & pour la forme, & pour le goût: mais ce qui m'a paru fort ſingulier, c'eſt que ce ne ſont point les branches qui les portent, elles ne naiſſent qu'au pied de l'arbre, & quelquefois en ſi grande quantité, que vingt hommes affamés pourroient facilement s'y raſſaſier. On trouve auſſi beaucoup de citrons, mais ils ſont aſſez mal-ſains; & les *Tonquinois* ne s'en ſervent guères que pour teindre leurs étoffes. On voit ici de grands arbres dont les branches ne portent ni feuilles, ni fruits; ils ne produiſent que des fleurs. Il y en a une autre eſpèce dont les branches ſe courbent juſqu'à terre, où elles jettent des racines, d'où naiſſent d'autres arbres; les branches de ces derniers ſe

courbant de même, pouſſent à leur tour de ſemblables racines ; & les arbres ; à la longue, occupent une eſpace de terrain ſi étendu, que trente mille hommes pourroient à l'aiſe, ſe repoſer à leur ombre.

Les chevaux ſont ici d'une rare beauté & en très grand nombre ; on en admire la vivacité, la légéreté, & la vigueur. Cependant en général ils ſont petits, & peu propres à l'attelage. Les éléphans n'y ſont pas moins communs ; on en nourrit plus de cinq cents pour le ſervice du Roi. On prétend que leur chair eſt bonne, & que le Prince en mange quelquefois par délices. On ne voit dans ce Royaume ni lions, ni agneaux ; mais on y trouve une quantité prodigieu-

ſe de cerfs, d'ours, de tigres & de ſinges : ces derniers ſont remarquables par leur groſſeur & leur hardieſſe. Il n'eſt pas rare de les voir au nombre de deux ou trois mille entrer comme des ennemis, dans les champs des laboureurs, s'y raſſaſier, ſe faire enſuite de larges ceintures de paille, qu'ils roulent autour de leur corps, après les avoir remplies de riz, & s'en retourner chargés de butin, à la vue des payſans, ſans que perſonne oſe les attaquer.

Parmi les oiſeaux rares & curieux de ce pays, il en eſt un que je crois avoir vu dans l'Iſle de *Saint-Vincent ;* *

* Iſle voiſine de l'Amérique, à la hauteur d'environ 16 degrés au Nord de la ligne. Elle peut avoir 9 lieues de long, ſur 6 ou 7 de large.

c'est une espece de chardonneret dont le chant est si doux & si mélodieux qu'on lui a donné le nom d'*Oiseau céleste*; ses yeux on l'éclat du rubis le plus étincelant; son bec est rond & affilé; un petit cordon d'azur régne autour de son col; & sur sa tête s'éleve une petite aigrette de diverses couleurs qui lui donne une grace merveilleuse; ses ailes, lorsqu'il est perché, offrent un mêlange admirable de couleurs jaune, bleue & verte; mais quand il vole, elles perdent tout leur éclat. Cet oiseau fait son nid dans les buissons les plus épais, & multiplie son espèce deux fois par an; il se tient caché pendant les pluies, & dès que les premiers rayons du soleil viennent à se faire jour à travers

les nuages, il sort incontinent de sa retraite, va voltiger sur les haies, & par un ramage des plus agréables il annonce aux laboureurs le retour du beau tems. On dit que cet oiseau est ennemi mortel du *Ho-Kien* (autre oiseau singulier qui n'habite que les marais.) Lorsqu'il l'apperçoit, le duvet de son col se hérisse; ses ailes s'étendent & tremblent; son bec s'ouvre, & il en sort un bruit semblable au sifflement d'un serpent; son attitude est celle d'un oiseau qui va fondre sur sa proie: en un mot, tout son corps annonce une espèce d'épouvente mêlée de fureur; mais soit qu'il sente l'infériorité de ses forces, soit que la nature l'ait ainsi voulu, il se contente de regarder son en-

nemi d'un œil fixe & troublé, & ne l'attaque jamais. Le *Ho-Kien* a les ailes, le dos & la queue d'une blancheur éblouiſſante ; ſa tête eſt couverte d'un duvet rougeâtre, & ſon ventre eſt ordinairement d'un jaune-clair, ſemé de taches griſes & noires. Cet oiſeau, qui eſt à peu près de la groſſeur d'une caille, ne fait fait ſon nid que dans les roſeaux, & ne multiplie qu'une fois par an.

Vous trouverez ſans doute étonnant, mon Révérend Père, qu'il y ait ici des Médecins auſſi habiles qu'en France. Ce n'eſt pas que nos Eſculapes du *Tonquin* ne faſſent entrer la ſuperſtition dans leur art, mais c'eſt pour plaire au peuple qui ne s'en ſerviroit pas ſans cela.

Quand un Médecin visite un malade, il ne l'accable pas, comme en Europe, de son jargon scientifique, il se contente seulement de lui tâter le pouls, après quoi il dit la nature & les effets de la maladie. En tâtant le pouls de la main droite, il le touche en trois endroits différens dont le premier répond au poulmon, le second au ventricule, & le troisième aux reins du côté droit. S'il tâte le pouls de la main gauche, il le touche également en trois endroits, dont le premier répond au cœur, le second au foie, & le troisième aux reins du côte gauche. Le Médecin fait attention sur-tout, au nombre des battemens du pouls durant une respiration; & selon les diverses pulsations,

il prétend connoître la cause de la maladie, & voir si le cœur, le foie, ou le poulmon est en mauvais état, ou si le mal vient de chaleur, de froid, de joie, de tristesse, ou de colère, & combien de tems il doit durer. Si le pouls vient à s'affoiblir, ou à s'arrêter, après avoir battu quelque tems, la maladie est jugée mortelle; si, au contraire, le pouls, après s'être arrêté au commencement, vient à battre de nouveau, c'est un signe que le mal doit durer long-temps. Ne croyez pas que les Médecins, qui sont la plûpart fort éclairés, ajoutent foi à ces superstitions ridicules; j'en ai connu un, homme de beaucoup de mérite, qui me dit un jour, en riant, que la crédulité du

peuple étoit le gagne-pain de tous ſes confrères.

Ordinairement les Médecins *Tonquinois* ne ſe ſervent que d'herbes & de racines dans la compoſition de leurs remèdes. Cependant pour les migraines, les fièvres chaudes & les dyſſenteries, ils emploient communément le ſuc d'un fruit qu'on dit être d'une efficacité admirable dans ces ſortes de maladies. Ce fruit reſſemble à une Grenade, & s'appelle *Miengou*. L'arbre qui le porte croît communément dans les haies, à la hauteur du Figuier, dont il a la figure. Son bois eſt tendre & moëlleux, ſes branches flexibles & déliées, ſes feuilles preſque rondes & d'un verd naiſſant. Dans les tems humides il en coule un ſuc âcre & laiteux,

que les Payſans recueillent avec beaucoup de ſoin dans des petits vaſes de Porcelaine, où il ſe durcit à la longue, & ſert dans les maladies cauſées par une trop grande chaleur. Pour le fruit, il reſſemble, comme j'ai déja dit, à une Grenade; cependant il s'amincit & s'allonge vers la queue, qui eſt longue, dure, & fort difficile à arracher. Lorſqu'il eſt parvenu à un certain degré de maturité, on le cueille, & l'on en fait une eſpèce de cidre ſans aucun mêlange d'eau. Cette liqueur ſe conſerve parfaitement bien, & l'on en uſe dans les maladies que j'ai nommées, avec un très-grand ſuccès.

Le *Tcha*, cette Simple ſi eſtimée à la Chine, eſt ici d'un grand ſecours. On la garde

dans quelque vaſe d'étain pour mieux conſerver ſa vertu, & c'eſt un remède ſouverain contre la colique, le ſommeil, le mal de tête, la pierre & les catharres.

Le Pourpre eſt une maladie fort dangereuſe en Europe : ici peu de perſonnes en meurent. Voici la manière dont les Tonquinois s'en guériſſent. Ils prennent une moëlle de Jonc, la trempent dans l'huile, l'allument, & l'appliquent ſucceſſivement ſur toutes les marques du Pourpre ; la chair alors ſe fend avec un bruit pareil à celui d'une petite fuſée ; auſſi-tôt on en exprime le ſang corrompu, & l'on finit par frotter les plaies avec un peu de gingembre. Ce remède doit être fort douloureux ; mais j'en ai vu des

effets si singuliers, que je ne doute nullement de son efficacité.

Les morsures de Serpens sont ici fort communes, mais il est facile d'en guérir. Nous avons une petite pierre semblable à une châtaigne, dont la vertu m'a toujours paru miraculeuse. On la nomme *Pierre de Serpent*. Quand on a été mordu de quelque reptile vénimeux, on exprime le sang de la plaie, & l'on y applique la pierre dont je viens de parler. D'abord cette pierre bienfaisante s'attache à la blessure; peu à peu elle en attire le poison. Lorsqu'elle en est impregnée, elle tombe, & on la lave dans du lait ou dans de l'eau, où l'on a soin de delayer un peu de chaux; puis on l'applique de nouveau

ſur la plaie, dont elle ſe détache d'elle-même, après en avoir bu tout le venin. J'ai été témoin, il y a quelques jours, de la vertu prodigieuſe de cette pierre. Un de nos Chrétiens ayant été mordu d'un Serpent, je la lui fis appliquer, & en moins d'une heure le malade ſe trouva ſans fièvre & ſans douleur.

Les ſaignées ne ſont gueres en uſage dans le Tonquin. Les Médecins François qui les recommandent avec tant de ſoin, ſeroient bien ſurpris ſi on leur diſoit que c'eſt ici la dernière reſſource des gens de l'Art; encore, avant d'y avoir recours, faut-il être bien aſſuré que les autres remèdes ne peuvent être au malade d'aucune utilité. A la vérité, les Tonquinois ne doivent pas avoir

avoir un besoin si fréquent de la saignée que les Européens; leur sang est naturellement plus pur, leur nourriture plus saine, leurs exercices plus violens & plus multipliés; d'ailleurs, ils font un si grand usage des racines & des simples, qu'ils sont beaucoup moins sujets aux maladies qu'occasionnent en Europe l'abondance & la corruption des humeurs. Outre cela, quand les Tonquinois se sentent oppressés ou engourdis, ils se servent d'un remède dont l'effet est aussi prompt que salutaire: voici en quoi il consiste. Il y a, comme vous savez, dans la mer qui baigne l'Isle de Haynan, une espèce de Cancre, dont la vertu est de purifier la masse du sang. Cet animal étant jetté par les

flots sur le rivage, s'y pétrifie à la longue, sans rien perdre de sa figure naturelle; & lorsqu'il est parvenu à ce degré de dureté qu'on remarque dans les pierres ordinaires, on le réduit en poudre, & on le fait prendre au malade avec de l'eau, du vin, ou de l'huile, suivant les cas plus ou moins pressans où il se trouve. On en use aussi avec succès pour les blessures dangereuses, pour les fièvres & les dissenteries. Cependant, dans ces dernières maladies, on se sert plus ordinairement de l'Encre de la Chine, mais j'ignore la manière dont on l'aprête.

On croit que lorsque les Juifs * pénétrèrent dans le

* Il y avoit autrefois beaucoup de Juifs à la Chine; mais la Médecine y étoit déja

Royaume de *Tonquin*, ils y apportèrent des livres de Médecine & de Mathématiques, & qu'ils y enseignèrent long-tems les principes de ces deux sciences. Je n'examinerai point si cette opinion est fondée ; ce qu'il y a de certain c'est que les Médecins du pays n'en conviennent pas ; ils prétendent, au contraire, n'être redevables qu'à eux-mêmes de l'invention de leur art. Quoiqu'il en soit, ils l'ont porté à un dégré de perfection qui m'a toujours étonné. Il est peu de maladies qu'ils ne guérissent ; & s'ils obser-

parvenue à un haut point de perfection avant qu'ils y pénétrassent. Il se peut fort bien faire qu'ils y aient porté des livres ; mais on ne voit nulle part qu'ils y aient tenu des Ecoles de Mathématique & de Médecine.

vent certains usages superstitieux dans l'administration de leur remèdes, ce n'est, comme je l'ai déjà dit, que pour mériter la confiance du peuple, qui est sans contredit, l'un des plus crédules, & des plus superstitieux de l'univers.

Je pourrois vous dire bien des choses du Gouvernement, dès loix, des dignités, des mœurs, & des coutumes de ce Royaume, mais tout cela me mèneroit extrêmement loin: d'ailleurs je n'ai pas encore eu le tems de m'informer au juste de tout ce qu'il y a de remarquable au sujet de ces différens articles. Aussitôt que les travaux de notre Mission, qui est très-pénible, me permettront de voir les choses par moi-même, je saisirai, mon Révérend Père,

l'occasion de vous faire part de ce que j'aurai trouvé digne de votre curiosité.

Je termine cette lettre par un trait de la miséricorde de Dieu, qui fait beaucoup de bruit dans notre Mission. Il y avoit ici une fameuse Magicienne qui jouissoit parmi les Infidèles, de la plus haute considération; elle tenoit une école de magie, & ses disciples, qui étoient au nombre de trois cents, la regardoient comme l'oracle de la nation. Cette femme avoit dans sa maison plus de cent cinquante Idoles à qui elle offroit des sacrifices. Pour rendre odieuse aux Infidèles la Loi de l'Evangile, elle enseignoit qu'après leur mort les ames des Chrétiens *Tonquinois* étoient envoyées en Europe, par les

Pères de la Compagnie de Jéſus, pour y garder les troupeaux. Un jour qu'elle déclamoit avec plus de fureur qu'à l'ordinaire, contre notre ſainte Religion, le Seigneur qui avoit ſur elle des vues de bonté & de ſalut, frappa ſon fils d'une maladie mortelle : Je ne vous rapporterai point tout ce que cette Magicienne mit en uſage pour le guérir. Il ſuffit de vous dire qu'après avoir épuiſé toutes les reſſources de ſon art ſans aucun ſuccès, elle prit le parti d'appeller dans ſa maiſon quelques-uns de nos Chrétiens. Ceux-ci refuſèrent long-tems de s'y tranſporter, dans la crainte que cette femme ne leur eût tendu des embûches. Cependant faiſant réflexion au danger où ſe trouvoit le malade,

ils y allèrent au nombre de trois ; aussitôt qu'ils furent entrés, la Magicienne les conjura, les larmes aux yeux, de se mettre en prières pour obtenir du Ciel la guérison de son fils. Dieu, qui vouloit le salut de la mère, se laissa fléchir. La prière étant finie, le malade, au grand étonnement de tout le monde, se leva sur son lit, & dit à haute voix, qu'il étoit guéri. A l'instant la mère courut à ses Idoles, les renversa, les foula aux pieds, & de là se rendit à l'Eglise pour y remercier le Dieu des Chrétiens. Actuellement cette femme se fait instruire ; nous espérons que dans peu nous la trouverons en état de recevoir la grace du Baptême. Admirez, mon Révérend Père, la miséricorde

du Seigneur ; des pierres les plus dures, il fait, quand il veut, des enfans d'Abraham, & des vaſes d'élection.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, ...
Miſſionn. au Royaume de Tonquin.

LETTRE

LETTRE

DU R. P. CIBOT,

Missionnaire de la C. de J. à Péking.

AU R. P. D.....

De la même Compagnie.

A Péking, le 3 Novembre 1771.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C H.

VOUS n'ignorez pas sans doute, les persécutions que nous avons eues à essuyer ces années dernières, de la part

des Idolâtres. Dieu veuille que l'or des Européens n'en ait pas été la première cause. Vous ne sçauriez croire, mon Révérend Père, jusqu'à quel point on nous a noirci dans l'esprit des Infidèles. Nous aurions tous été renvoyés sans une protection spéciale de l'Empereur, qui, connoissant mieux que personne la fausseté des accusations dont on nous charge ici, met toute sa gloire à nous défendre, & à nous conserver dans ses Etats. Dieu qui tient dans ses mains le cœur des Rois, l'a tellement disposé en notre faveur, que nous avons beaucoup à nous louer des bontés dont il nous honore. C'est un Prince qui voit tout par lui-même; plein de droiture & d'équité, il ne souffre pas

qu'on commette la moindre injustice. Doux & accessible, il écoute avec plaisir l'innocent qui se justifie ; mais prompt & sévère, il humilie & punit l'oppresseur. Il ne paroît pas que l'adulation ait beaucoup d'empire sur son esprit ; il a des courtisans comme tous les Princes de la terre, mais sa modestie & son rare mérite le mettent au-dessus de leurs louanges intéressées, & de leur fade encens. Ce seroit ici le lieu de vous rapporter une infinité de traits qui annoncent dans ce Monarque l'ame la plus noble & la plus éclairée ; je laisse à un de nos Peres, qui travaille à son histoire, le soin de les transmettre à la postérité.

Vous sçavez, mon Révérend Père, qu'on a commencé

par attaquer les Missionnaires du Tribunal des Mathématiques. L'Empereur qui les estime & qui les honore de son amitié, n'en a pas plutôt été informé qu'il a défendu de les inquiéter sous quelque prétexte que ce fût. Vous me demanderez, mon Révérend Père, les raisons qui peuvent engager ce Prince à nous protéger si puissamment; les voici : Outre l'affection singulière que l'auguste famille qui occupe le trône nous a toujours accordée, l'Empereur tient à nous, 1°. par l'habitude de l'enfance. Son grand-père, *Kang-Hy*, qui l'aimoit éperdument, vouloit toujours l'avoir avec lui, lorsqu'il daignoit admettre les Européens à sa Cour, ou en recevoir des présens. 2°.

Son Gouverneur étoit plein de respect pour notre sainte Religion, & il a si heureusement réussi à lui en inspirer une juste idée, que le premier ouvrage que Sa Majesté a publié, n'est, pour ainsi dire, qu'un tissu de maximes & de principes qui supposent dans ce Monarque, la connoissance la plus vraie & la plus étendue de la Religion naturelle. 3°. Comme il avoit un goût particulier pour la peinture, dès qu'il fut sur le trône il s'attacha au *Frere Castiglone*, dont il aimoit à se dire le disciple, & passa peu de jours de son deuil * sans l'avoir au-

* Les Empereurs portent trois ans le deuil de leurs prédécesseurs. Les enfans en agissent de même à l'égard de leurs parens.

près de lui plusieurs heures. 4°. Les Européens ont beaucoup plus fait pour lui, & sous son règne, qu'ils n'avoient fait sous *Kang-Hy*, son grand-père; la raison en est que ce Prince étant jeune encore, on a tant admiré ses belles qualités, que chacun s'est efforcé dans la suite de justifier la haute idée qu'on en avoit conçue. 5°. Ce Prince a reconnu qu'il avoit été trompé par nos accusateurs; que *Neoi-Kong*, son premier Ministre, nous avoit calomnié; qu'on avoit persécuté & mis à mort plusieurs Missionnaires injustement, & qu'enfin on étoit résolu à nous perdre à quelque prix que ce fût. Cependant comme s'il eût ajouté foi aux discours injurieux qu'on tenoit contre

nous, il a fait examiner notre conduite, & après s'être bien assuré de notre innocence, il nous a fait dire que nous n'avions plus rien à craindre; & en effet, il est actuellement si prévenu en notre faveur, que les clameurs de nos ennemis de Péking, de Macao & de Canton, n'ont plus aucun pouvoir à la Cour. Mais voici qui vous étonnera: Croiriez-vous, mon Révérend Père, que nous craignons l'amitié de l'Empereur? Ce Prince loue trop les Européens, il dit hautement & à tout le monde, que ce sont les seuls qui entendent l'Astronomie & la Peinture, & que les Chinois *sont des enfans auprès d'eux.* Vous sentez combien cette préférence doit offenser une Nation orgueilleuse, qui re-

garde comme barbare tout ce qui n'eſt point né dans ſon ſein. L'année dernière le Tribunal des Mathématiques fit une faute conſidérable, l'Empereur n'en accuſa que les Chinois, diſant que les Européens en étoient incapables. J'aurois beaucoup d'autres choſes ſemblables à vous marquer, ſi le tems me le permettoit ; je me contenterai d'ajouter que l'Empereur eſt plus attentif à nous obliger, que nos ennemis les plus laborieux ſont ardens à nous nuire. Mais qui ſçait ſi tous ces témoignages d'attachement ne nous préparent point des afflictions pour la ſuite ! l'Empereur ne vivra pas toujours ; ce Prince a ſoixante ans révolus, & commence à ſentir les atteintes des infir-

mités de la veilleſſe. Il eſt vrai que les *Ago* * ſont des Princes fort équitables & fort doux, & nous en recevons de tems en tems des marques d'eſtime & de bonté qui ſemblent devoir nous raſſurer contre les manœuvres de nos ennemis. L'Empereur a huit enfans : le huitième ſe trouvant en pénitence à *Hai-Tien*, ** pendant que la Cour étoit à la Ville, venoit ſouvent voir nos ouvrages, & cauſer avec nous ; il me fit une fois l'honneur de m'appeller dans ſon appartement, où il voulut que je priſſe du thé, & m'accabla de careſſes. Les Tartares ſont natu-

* On appelle *Ago* les fils des Empereurs.
** *Hai-Tien* eſt comme le Verſailles de la Chine.

rellement affables, & aucun Prince de l'Europe ne traiteroit des étrangers comme on nous traite ici. Le frere de l'Empereur, qui aimoit le *Frere Attiret*, venoit très-fréquemment à notre petite maiſon de *Hai-Tien*, pour le voir peindre ; c'eſt cependant celui des Princes du ſang qui paſſe pour le moins prodigue d'égards & de démonſtrations d'amitié. Un jour ayant renvoyé ſes gens, il entra ſeul dans ma chambre ; une image du Sauveur que j'avois à mon Oratoire fut long-tems le ſujet de notre entretien. Mais hélas ! que les Grands ſont éloignés du Royaume du Ciel ! Après lui avoir expoſé les preuves ſur leſquelles eſt fondée notre ſainte Religion, il m'avoua qu'el-

le lui paroissoit belle & sublime, puis changeant tout-à-coup de discours, il me jetta sur d'autres matières, comme l'Astronomie & la Peinture, dont il a une connoissance très-étendue, & finit par m'assurer de son plus sincère attachement. Nous voyons aussi quelquefois un cousin-germain de l'Empereur, qui a une estime singulière pour les François; il est aimable, sçait beaucoup, parle avec grace, & nous comble tous d'amitié; mais il souffre difficilement qu'on traite de religion devant lui. Ce n'est pas qu'il soit attaché aux superstitions de son pays, car il méprise souverainement & les Idoles, & leurs Ministres. Mais la crainte de perdre des emplois ou d'exposer des familles, a bien du

pouvoir sur des cœurs qui ne sont pas absolument détachés des biens périssables de la terre. Quoique la Religion Catholique soit tolérée dans l'Empire, les Chrétiens ne laissent cependant pas d'y avoir beaucoup à souffrir malgré la protection que l'Empereur daigne nous accorder, & il arrive presque toujours que ceux qui se convertissent se trouvent dans le cas de perdre, ou leurs emplois, ou leur honneur, ou leur fortune.

Pendant la persécution de cette année, qui a duré près de six mois, il a paru un Edit par lequel on condamne la Religion comme contraire aux Loix de l'Empire, & en même-temps on déclare qu'elle ne renferme rien de faux, ni de mauvais. L'Empereur, les

Ministres & les Grands en sont si convaincus, qu'on n'a voulu condamner personne à mort ; on ne prétendoit qu'intimider les Chrétiens, & en voici une preuve frappante.

Un jeune Néophite que je connois beaucoup, alla dans le fort de la persécution se présenter à un Mandarin, ennemi juré de notre Religion, & demanda instamment qu'on le fît mourir, lui, sa femme & son fils qui pouvoit alors avoir un an. Ce généreux Confesseur fut renvoyé comme un insensé, & on lui dit, en le congédiant, qu'on n'avoit aucun ordre de faire mourir les Chrétiens. Cependant l'Arrêt de proscription étoit affiché dans tous les carrefours de la ville ; nos Néophites venoient

à l'Egliſe à l'ordinaire, & l'on feignoit de n'en être pas inſtruit. Ce qu'il y a de plus ſurprenant encore, c'eſt que ceux qui avoient eu le malheur d'apoſtaſier étoient mis publiquement en pénitence, & qu'on affectoit de l'ignorer. Un Mandarin s'étant dénommé lui-même, l'Empereur ſe contenta d'envoyer chercher trois de ſes Miniſtres pour l'engager à renoncer à ſa Religion. On employa les promeſſes, les careſſes & les menaces ; mais tout fut inutile. Il proteſta conſtamment qu'il étoit Chrétien, & qu'il obéiroit à l'Empereur dans tout ce qui ne ſeroit pas contraire à ſa conſcience. Voyant donc qu'on ne pouvoit le faire gauchir, on le renvoya. On ſait qu'il conti-

nue à venir à l'Eglise, & à vivre en bon Chrétien, & on ne fait pas semblant de s'en appercevoir. La persécution finit par une assemblée générale des Officiers de la Police, qui fut convoquée par le Gouverneur de la Ville, & où il fut décidé qu'on n'avoit aucun reproche à faire aux Chrétiens, & qu'on cesseroit les poursuites. Vous allez dire, mon R. P., que ces faits, que je vous garantis vrais, & dont j'ai été le témoin, vous font trembler sur le sort d'une Nation qui voit la lumière & lui tourne le dos. J'en dis autant que vous, & j'ajoute, pour expliquer bien des traits qu'on a peine à comprendre dans l'Histoire de l'Eglise, qu'au tems même où la Cour traitoit cette grande affaire,

elle fermoit les yeux sur les cruautés que quelques chefs de bannières exerçoient sur leurs gens, pour les forcer à renoncer à leur foi. Parmi ces malheureux, il y avoit un Néophite âgé d'environ vingt-quatre ans, qui reçut en un jour plus de quatre cens coups de fouet ; ensuite on le fit mettre à genoux sur des morceaux de porcelaine, & dans cette posture, deux hommes vigoureux & robustes eurent ordre de se tenir debout sur ses jambes pendant un espace de tems si considérable, qu'il tomba enfin épuisé & presque sans mouvement : mais, graces à Dieu, il est resté fidèle jusqu'au bout. D'autres ont été suspendus les pieds en l'air. Quelques-uns ont été couchés

tout nuds sur des quartiers de glace ; plusieurs sont presque morts sous les coups de bâton. J'épargne à votre sensibilité le récit douloureux des cruautés inouies qu'on a fait endurer aux Payſans des environs de Péking ; les bourreaux ne sont pas sortis d'un petit village, & l'on eût dit que c'étoit là le centre où venoient se réunir tous les efforts de la persécution. Je vous ai dit qu'il n'y avoit aucun ordre de faire mourir ; aussi, lorsqu'on faisoit sortir les Chrétiens de leurs cachots, on avoit grand soin d'exiger des billets de vie & de santé de ceux à qui on les remettoit ; car s'il en fût mort quelqu'un dans les prisons, le Mandarin qui en étoit chargé

auroit été cassé & puni sur le champ.

Ici, mon R. P., il me semble que vous me demandez si, au milieu de tant de sujets de douleurs, nous n'avons rien qui nous console? Oui le Seigneur, en nous frappant d'une main, essuye nos pleurs de l'autre. Voici quelque chose qui vous édifiera. Une Dame respectable par son âge & par sa vertu, vient d'acheter une maison dans le voisinage de Péking, & se propose d'en faire une Communauté de femmes & de filles dévotes; elle a déja chez elle une jeune personne qui s'est consacrée à Dieu par un vœu de chasteté. Nous espérons que dans peu elle aura des compagnes dignes d'elle, & de la sainte

maison qu'elle habite. L'illustre Fondatrice de cette Communauté naissante y a fait bâtir une petite Chapelle, qu'elle a ornée fort proprement; nous y disons la Messe tous les jours, & nous y exerçons les autres fonctions de notre ministère avec une paix & une tranquillité qui feroient croire volontiers que nous sommes dans le pays le plus Catholique du monde.

Vous n'avez pas oublié que je baptisai un jeune Prince il y a cinq ans; deux de ses frères viennent d'obtenir la même grace; leur père même semble vouloir s'approcher de la lumière de l'Evangile. C'est un vieillard qui a toutes les vertus morales des Sages de l'antiquité; mais j'ignore ce

qui le retient encore dans le ſein du Paganiſme. Un de nos Pères Portuguais, nouvellement arrivé ici en qualité de Médecin, a profité de ce titre pour voir l'épouſe d'un Prince qui étoit à l'article de la mort, & lui adminiſtrer les derniers Sacremens. Cette Princeſſe étoit enfermée dans ſon Palais depuis ſon mariage, & n'avoit pu recevoir qu'une fois la ſainte Communion. Son époux qui l'aimoit & la reſpectoit, a conſenti à tout, & elle eſt morte dans les ſentimens de la plus tendre piété.

J'omets quantité d'autres traits plus ou moins intéreſſans, qu'il ſeroit trop long de vous raconter, pour me recommander à vos ſaints ſa-

crifices, & vous assurer du profond respect avec lequel je suis,

Mon Révérend Père,

De votre Révérence,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, Cibot,
Missionnaire de la C. de J. à Péking.

LETTRE

DU R. P. CIBOT,

Missionnaire de la C. de J.

A MONSIEUR.....

A Péking, le 11 Juin....

MONSIEUR,

JE voudrois bien que mes affaires me permîssent de répondre à tous les articles de la lettre dont vous m'avez honoré ; mais nous sommes ici

à la veille d'une grande Fête, dont les apprêts nous coûtent beaucoup de soins & de travail : c'est la fête du sacré Cœur de Jésus, qui, comme vous sçavez, est établie à *Peking* depuis plusieurs années. Permettez que je me borne à vous entretenir aujourd'hui de cette solemnité, dont le recit vous édifiera. Mais avant d'entrer dans aucun détail, je crois devoir vous dire un mot du local, & de ceux qui contribuent à la Fête.

Le lieu où elle se célèbre est la Chapelle de la Congrégation du Saint-Sacrement ; cette Chapelle est à la droite de l'avant-cour du parterre * environné d'une galerie cou-

* On appelle Parterre la grande Cour de l'Eglise.

verte qui eſt devant notre Egliſe ; la grande cour eſt à peu près comme celle des Penſionnaires de la Fleche ; on en ſort par un portique qui fait face au frontiſpice de l'Egliſe : elle a trois grandes portes ſur l'avant-cour où eſt la Congrégation. Comme la Congrégation ſeroit trop petite pour la célébration de la Fête, on l'allonge de toute la cour par le moyen d'une grande tente de toile, au milieu de laquelle eſt un arc de triomphe de vingt ou vingt-quatre pieds ; cet arc de triomphe eſt couvert de pièces de ſoie de différentes couleurs, entrelaſſées en différentes manières, & ſuſpendues en forme de guirlandes & de feſtons : toute la tente eſt ornée de banderoles, & d'autres ornemens

nemens chinois. Nos Lettrés Chrétiens n'ont pas manqué d'y semer des inscriptions à la louange du sacré Cœur de Jésus ; comme elles sont écrites sur de longues pièces de satin blanc, & enfermées dans des cadres dorés, ou des bordures de soie de diverses couleurs, elles n'ajoutent pas peu à l'éclat & à la magnificence des décorations. Vous aimeriez l'amphithéâtre où se placent les Musiciens ; il s'avance dans la cour de plusieurs pieds hors de la galerie du corps-de-logis qui lui sert de fond, & releve fort agréablement le frontispice de la Chapelle par sa petite balustrade de soie, son tapis, ses vases à fleurs, & les pièces de satin dont il est orné. Tout le pavé de la cour est cou-

vert de nattes fines, de toiles peintes, & de tapis rares & précieux, sur lesquels on met de petits carreaux qui sont les seules chaises des Eglises Chinoises ; les degrés qui mènent à la Chapelle sont absolument couverts de tapis ainsi que le pavé ; & quoique l'Eglise soit petite, sa galerie, ses deux rangs de colomnes, ses murailles même, tout est embelli de manière à plaire aux plus curieux amateurs d'Europe.

La Congrégation du sacré Cœur, qui est unie avec celle du Saint-Sacrement, est à la tête de toutes les autres ; mais la Congrégation des Musiciens, & celle des serveurs de Messes se joignent à elle pour en augmenter la pompe. Vous trouverez dans les

Lettres édifiantes le beau plan de la Congrégation du Saint-Sacrement, dont les fonctions principales consistent à baptiser & à instruire les enfans, à avoir soin des pauvres & des malades, à exciter les ames tiedes à la dévotion, & les Chrétiens scandaleux à la pénitence, & enfin à prêcher aux Idolâtres la Loi de Jésus-Christ.

La Congrégation des Musiciens est chargée du chant & de la simphonie des grandes Fêtes. Les pères y lèguent leurs places à leurs enfans; les nouveaux Néophites qui ont du talent y sont admis, & quoiquelle se renouvelle sans cesse, elle se soutient à merveille. J'y connois actuellement trois Princes, plusieurs Mandarins,

& un grand nombre de pauvres Néophites, qui dérobent au travail dont ils subsistent, les momens qu'ils emploient à y chanter les louanges de Dieu : le Baptême y rend tout le monde égal. Pour la Congrégation des serveurs de Messes, elle est composée d'une quarantaine de jeunes Néophites choisis pour nous servir de Clercs dans toutes les fonctions écclésiastiques : imaginez-vous un petit séminaire ; graces à la modestie, à la gravité & au zèle de ceux qui le composent, nous sommes en état de faire toutes les cérémonies de l'Eglise, avec la solemnité & la dignité que demande le culte divin. Vous ne sçauriez croire, Monsieur, avec quelle ardeur toute cette fervente jeunesse étudie & ob-

ſerve la manière dont nous célébrons les Fêtes. O ! que la Religion eſt aimable dans ſes joies ! C'eſt un véritable triomphe dans les familles quand un enfant a été admis pour ſervir le Prêtre à l'Autel un jour de cérémonie : la raiſon en eſt qu'on ne prend que les mieux inſtruits ; un vieillard préſide à leur inſtruction ; c'eſt ordinairement un homme grave & ſévère, qui ne leur fait pas grace de la moindre rubrique, principalement les jours de grandes Fêtes, comme celle du ſacré Cœur de Jéſus. Il eſt inutile d'ajouter que notre Egliſe Françoiſe étant la ſeule où on la célèbre, les Néophites de toutes les autres Egliſes y viennent en foule ; mais ce que l'Europe aura de la peine

à croire, quand les travaux de la campagne le permettent, nous y voyons arriver des Néophites de cinquante & soixante lieues, quelquefois de plus loin. Pour moi je ne suis pas encore fait à voir, sans verser des larmes, de bons payſans qui font de pareils voyages en se retranchant un mois d'avance sur leur petite dépense pour avoir de quoi faire celle-là; les vieillards disent toujours que c'est pour la dernière fois, & l'appas d'une Communion leur fait oublier leur foiblesse. Cette année même, où le démon souffle par-tout le feu de la persécution, ces bonnes gens sont venus à l'ordinaire, au risque d'être pris & jettés dans les cachots. Je viens à la Fête. Vers les deux heures après-

midi du jeudi de l'Octave du Saint-Sacrement, tout étant préparé, & les Chrétiens assemblés, les Missionnaires, après avoir fait leur prière dans la Chapelle, viennent s'asseoir sous la tente pour entendre la répétition des motets, des cantiques & des différents morceaux de simphonie que la Congrégation des Musiciens a préparés pour le lendemain : cette répétition dure plus d'une heure; elle a coûté bien des jours d'étude à ces bons Néophites. Il n'est jamais arrivé qu'on ait été obligé de rien changer à ce qu'ils proposent pour le lendemain. Les Missionnaires n'ont que des éloges à donner au zèle des anciens & à l'application des nouveaux. Ces

derniers ont réuſſi cette année au gré de tout le monde, & les anciens qui ſont leurs maîtres, en ont paru les plus enchantés; la répétition de la muſique étant finie, les Néophites récitent, avec de petites repriſes en chant, les prières chinoiſes qui leur ſervent de premières Vêpres, mais qui ſont ſouvent beaucoup plus longues. Pendant ce temps-là tout le monde eſt à genoux dans le ſilence le plus reſpectueux & le plus profond. Les plus petits enfans même, grace à la bonne éducation qu'ils ont reçue, & à la gravité naturelle de leur Nation, y ſont d'une modeſtie admirable; auſſi l'exercice préparatoire qui précède la Proceſſion, eſt plutôt un ſim-

ple usage qu'une précaution nécessaire. Chacun a vu d'avance sur les catalogues affichés, la place qu'il doit tenir & ce qu'il doit y faire. On y voit de petits chantres de dix à douze ans, qui ne cèdent en rien, pour la dévotion, aux plus fervens Novices : tels sont aussi ceux qui sont destinés à jetter des fleurs devant le Saint-Sacrement.

Les Néophites qui n'ont point d'emplois particuliers profitent de ce qui reste de tems jusqu'au souper des Missionnaires pour se confesser. Les confessions recommencent après la prière du soir, qu'on chante à l'Eglise à l'ordinaire, & durent jusqu'à dix heures parce que les Néophites étrangers demeurent à l'Egli-

ſe, & que tous ceux de la Ville qui trouvent place dans les ſalles deſtinées à cet uſage, ne s'en retournent pas chez eux ; outre cela pluſieurs paſſent la nuit ſous la tente pour la défendre en cas d'accident, ou pour veiller ſur les décorations ; les confeſſions recommencent à trois heures & demie, & durent toute la matinée ; à quatre heures ſe dit la première grand-Meſſe, avec muſique & ſimphonie ; il y a un motet à l'expoſition du Très-Saint-Sacrement ; la ſimphonie qui eſt ſous la tente, remplit les intervalles des Meſſes ; celle qui eſt dans la Chapelle a ſes tems marqués dans chaque Meſſe ; les Muſiciens ſont en ſurplis & à genoux ſur deux lignes, au-

dessous de la table de communion. Les Messes étant finies on chante solemnellement les grandes prières ; la tente est alors aussi pleine que la Chapelle. Après les prières vient le Sermon, puis la troisième Grand-Messe. J'ai oublié de vous dire qu'on en chantoit une seconde vers les six heures, on ne la commence pas d'abord afin de donner le tems à tout le monde de se préparer à l'entendre, & aux Musiciens celui de prendre une tasse de thé ; ce petit vuide est rempli par la grande simphonie de la tente, & par la réception des nouveaux Congréganistes ; cette dernière Grand-Messe dure une heure & demie, & finit par la béné-

diction du Saint-Sacrement, qui eſt précédée d'une amende honorable, pendant laquelle il y a bien des larmes répandues. On porte enſuite le Très-Saint-Sacrement en Proceſſion, & voici l'ordre qu'on obſerve dans la marche.

Après la Croix ſont quatre petits chantres en longues robes de ſoie violette, & en bonnet de cérémonie; ſuit la partie des Muſiciens ſont en habits ſéculiers, vient enſuite la Congrégation du ſacré Cœur de Jéſus, avec les Muſiciens en ſurplis, & quatre petits chantres en aube, avec des ceintures de ſoie de diverſes couleurs, des rubans & des crépines d'or. Immédiatement après ſont deux

portes-encensoirs, deux portes-navettes & deux enfans en aube & en rubans de soie; ceux-ci portent des corbeilles de fleurs & en sement sans discontinuer devant le Saint-Sacrement; les turiféraires & les fleuristes se succèdent & se relevent tout à tour pour encenser ou jetter des fleurs, & ce changement se fait avec un ordre qui ne varie jamais; le maître des cérémonies suit en surplis, & il ne fait que préfider; deux des principaux Membres de la Confrérie tiennent les cordons du Dais sous lequel est le Tr. S. Sacrement; le Prêtre qui le porte, revêtu des habits sacerdotaux, est environné de ses Acolytes & suivi des Missionnaires qui portent chacun un cierge à

la main : j'ai oublié de vous dire que depuis le portique qui ſépare l'avant-cour de l'Egliſe, il y a des enfans de chaque côté du chemin, tenant à hauteur d'appui, de longues pièces de ſoie de diverſes couleurs ; les deux chœurs de muſique chantent ſans interruption & ſans confuſion, & leurs repriſes ſont le ſignal des évolutions des fleuriſtes & des turiféraires.

Quand la Croix entre dans l'Egliſe, les tambours & les autres inſtrumens ſe font entendre, & continuent juſqu'à ce que le Très-Saint-Sacrement ſoit ſur l'Autel; ce troiſième corps de muſiciens ſe trouve au jubé qui eſt dans le fond de l'Egliſe. Le Saint-Sacrement paſſe au milieu des Con-

gréganiſtes qui ſont à genoux un cierge à la main, le reſte des Néophites eſt derrière eux, & remplit l'Egliſe : tous ceux qui ſont en ſurplis, & il y en a plus de cinquante, vont ſe ranger au ſanctuaire dans un fort bel ordre. Après les motets, les encenſemens & les prières, il ſe fait un petit ſilence qui finit par une ſymphonie & une muſique univerſelle, au moment que le Prêtre ſe tourne pour donner la Bénédiction. Si on pouvoit avoir l'ame aſſez dure pour voir ſans verſer des larmes, une pareille cérémonie dans la ville du monde la plus idolâtre, & où le glaive de la perſécution eſt ſans ceſſe levé ſur nos têtes, on ne reſiſteroit pas dans ce dernier mo-

ment, sur-tout si l'on étoit à portée d'entendre les soupirs & les sanglots que la musique étouffe par son bruit. Je finis cette lettre par un trait qui vous édifiera.

Un bon Artisan, qui s'étoit fait instruire pendant un mois pour se préparer au Baptême, a eu tout-à-coup un crachement de sang qui lui a fait garder le lit plus de trois semaines. Tout le monde étant infidèle dans sa famille, il s'est trouvé hier sans aucun secours spirituel. Dans cette extrémité il m'a envoyé demander le Baptême, parce que, disoit-il, il n'avoit plus que quelques jours à vivre. Je compte le lui donner demain; quoiqu'il ne sache pas encore toutes les prières que nous exigeons

exigeons des Néophites, je ne balancerai point à le lui administrer. Le Médecin qui l'a vu & qui a perdu toute espérance de lui rendre la santé, m'a dit de sa part, que si je ne pouvois aller le trouver, il viendroit me trouver lui-même, au risque de mourir en chemin. Combien de fois n'ai-je pas craint que les malades qui venoient recevoir l'Extrême-Onction à l'Eglise par la même raison, ne mouruſſent entre mes bras! Oui, j'ai vu des miracles de grace plus étonnans que la résurrection des morts.

Nous sommes sous le couteau de la persécution; on a voulu y comprendre les Missionnaires, mais la Cour s'y

eſt oppoſée. J'attends le mois de Novembre pour vous en donner des nouvelles.

J'ai l'honneur d'être, en l'union de vos ſaints ſacrifices,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, CIBOT, Miſſionnaire de la C. de J.

LETTRE

DU R. P. *****

Missionnaire de la C. de J.

A M. D'AUBERT,

Premier Président du Parlement de Douai.

De Canton, le 16 Avril....

MONSIEUR,

J'AI reçu votre lettre, datée du 1er de Septembre de l'année 1761. En vérité, Monsieur, je ne sais comment vous marquer la reconnois-

ſance que m'inſpirent les bontés ſans nombre dont vous daignez m'honorer. Pour toute récompenſe, vous me demandez de vous inſtruire de ce que j'ai remarqué de plus intéreſſant & de plus curieux au ſujet des deux articles de votre lettre ſur leſquels vous inſiſtez le plus, qui ſont, la langue du Pays, & la manière dont s'y font les Etudes. Ces deux objets, Monſieur, demanderoient pluſieurs volumes pour être développés comme il faut. Je vais cependant tâcher de vous ſatisfaire; mais je vous prie de m'excuſer, ſi je n'entre pas dans tous les détails que vous pourriez déſirer. Je me contenterai de vous envoyer un précis de ce qu'il y a de plus important à ſcavoir.

Je m'étois d'abord imaginé que la Langue Chinoise étoit la plus féconde & la plus riche de l'Univers ; mais à mesure que j'y fais des progrès, je m'apperçois qu'il n'y en a peut-être pas dans le monde de plus pauvre en expressions. Les Chinois ont plus de soixante mille caractères, & cependant ils ne peuvent rendre tout ce qu'on exprime dans les Langues de l'Europe, souvent même ils se trouvent dans la nécessité de se servir de l'écriture pour se faire entendre. Chaque mot a son caractère particulier, ou son signe hiérogliphique. Imaginez-vous, Monsieur, dans quelle confusion tomberoit notre Langue, si quelqu'un s'avisoit de désigner chaque mot, chaque nom, chaque

tems, par un caractère spécial ! Ce seroit bien pire, si l'on marquoit ainsi les termes d'Arts & de Sciences, par exemple, ceux de Peinture, d'Architecture, de Géométrie, de Philosophie. Quel horrible embarras ne seroit-ce pas pour nous, s'il nous falloit étudier tous ces divers caractères ? Telle est la Langue Chinoise.

Le son des caractères Chinois ne varie que très-rarement, quoique la figure en soit fort différente, & qu'ils ne signifient pas la même chose. Cette Langue est si pleine d'équivoques, qu'il est extrêmement difficile d'écrire ce qu'on entend prononcer, & de comprendre le sens d'un livre dont on fait la lecture, si l'on n'a le livre même sous les yeux. Il arrive de là que

souvent on n'entendra pas le discours d'un homme, parlât-il avec la plus grande exactitude; de sorte que la plupart du tems il est obligé non-seulement de répéter ce qu'il a dit, mais encore de l'écrire. Chaque Province a pour ainsi dire son langage ou jargon particulier; cela n'est pas étonnant; il en est de même en France, & chez tous les Peuples du monde. Le langage de la Province de *Fokien* me paroît beaucoup plus obscur que celui des autres. Jugez, Monsieur, de la difficulté de s'entendre, lorsque les Peuples de ces différentes Provinces sont obligés de commercer ensemble; mais cet embarras cesse lorsqu'ils prennent le tems & la peine d'écrire; car leurs caractères sont

les mêmes dans toute l'étendue de cet Empire.

On eſt perſuadé en Europe que leur multiplicité eſt une preuve de la richeſſe de la Langue Chinoiſe ; mais avec plus de connoiſſance & de réflexion, on verroit que c'eſt plutôt une marque de ſa ſtérilité. Les ſoixante mille caractères, & plus, dont elle eſt compoſée ne ſeroient pas comparables à la multiplicité des caractères dont la Langue Latine ſeroit enrichie, ſi l'on en réduiſoit tous les termes à un ſigne particulier. Notre Langue même, qui eſt beaucoup plus bornée que la Latine, l'emporteroit immanquablement ſur la Chinoiſe. Ajoutez à cela que les Européens expriment avec vingt-quatre lettres toutes les modifications de

de leur langue naturelle, au lieu que les Chinois, avec le nombre prodigieux de leurs hiéroglyphes, ne peuvent pas même fixer leur prononciation, encore moins le véritable sens des termes de leur Langue.

Vous sçavez par les Lettres édifiantes qui occupent si dignement une partie de vos loisirs, que nos Missionnaires ne sçachant comment expliquer aux Chinois les mystères de notre sainte Religion, ont été obligés de leur faire un alphabet, & de convenir avec eux du sens & de l'étendue des termes. La raison en est que la Langue Chinoise n'a pas un seul caractère pour expliquer les principes de notre Philosophie & les Mystères de notre foi. Telle est en général la pauvreté de leur Langue.

Il eſt certain que l'uſage des caractères & des lettres eſt fort ancien parmi eux ; leurs Hiſtoriens en attribuent l'invention à *Fo-Hi* leur premier Empereur ; mais alors le nombre n'en étoit pas ſi grand qu'aujourd'hui, & ils n'avoient point le dégré de perfection où nous les voyons à préſent.

Les uns ſont ſimples, les autres compoſés de deux ou de pluſieurs lettres ſimples. Ordinairement les caractères compoſés ſont hiéroglyphiques, ou ont quelque choſe du hiéroglyphe ; car il arrive très-fréquemment que les Chinois ajoutent à la plus grande lettre qui eſt comme le corps du caractère, & qui n'a ſouvent aucun rapport à la choſe qu'ils veulent déſigner, une autre petite let-

tre qui détermine le sens & la signification du caractère. Par exemple, à la lettre majuscule d'un caractère qui signifiera les passions de l'ame, ils ajouteront une autre lettre qui désignera le sujet de ces passions ; ces sortes de caractères ne sont pas tout-à-fait hiéroglyphiques, ils ont seulement quelque chose du hiéroglyphe. Lorsqu'au contraire les deux lettres, ou mots, dont le caractère est composé, ont une relation directe à la chose signifiée, ils sont alors parfaitement hiéroglyphiques. Ainsi, pour exprimer par exemple la docilité d'un homme, le caractère est composé de deux lettres, dont l'une signifie un homme, & l'autre un chien, qui est le simbole de l'obéissance & de

la docilité. Or ces deux lettres étant significatives & relatives au même sujet, elles forment un hiéroglyphe parfait.

Parmi ce grand nombre de caractères, il y en a beaucoup dont les lettres n'ont qu'un rapport très-éloigné au sujet, ce qui les rend extrêmement obscurs, & quelquefois inintelligibles. Pour vous en donner une idée, reprenons ces deux mots, *homme* & *chien*, par lesquels on prétend signifier la docilité; ils peuvent avoir plusieurs autres significations prises de la nature même du chien, car outre un homme docile, ce hiéroplyphe peut encore désigner un homme fidèle, un homme hargneux, un glouton, tout cela convient au chien; il en

est de même d'une infinité d'autres caractères, dont je vous épargne ici la liste, qui ne pourroit que vous ennuier beaucoup.

Quoique le nombre de ces caractères s'étende presque à l'infini, les Chinois n'ont cependant que trois cent soixante-cinq lettres, mais chaque lettre à cinq inflexions différentes, marquées dans leur dictionnaire à peu près comme nous marquons dans les nôtres les syllabes longues & brèves : ainsi les trois cent soixante-cinq lettres montent, pour ainsi dire, jusqu'au nombre de huit cent vingt-cinq ; de sorte que quoique le nombre des lettres ne puisse se comparer à celui des caractères, les Chinois font tant de combinaisons, qu'il n'est

preſque aucune parole qui n'ait ſon nom & ſon hiéroglyphe particulier : & c'eſt en cela préciſément que conſiſte toute la langue Chinoiſe.

Je ſens, Monſieur, combien doit être imparfaite l'idée que j'ai voulu vous donner de cette langue, je ne pourrois traiter cette matière plus au long ſans m'engager dans des diſcuſſions interminables & auſſi obſcures que la langue même : j'abandonne aux plus ſçavans que moi le ſoin d'en développer plus amplement le méchaniſme & la marche. Venons maintenant à la manière dont ſe font les études en Chine.

Le tems qu'on y emploie n'eſt point fixé ; il n'y a pas même d'école qui ſoit abſolument publique. Ceux qui ſont aſſez

riches pour entretenir un maître, le gardent dans leurs maisons. Les autres se cottisent pour en avoir un, dont ils reçoivent les leçons dans un lieu dont ils conviennent avec lui : ces derniers forment ordinairement une société de dix, de douze, & quelquefois de quinze étudians, qui, outre l'argent qu'ils donnent à leur maître, sont encore obligés de le nourir ou à frais communs ou tour à tour.

Un maître ne peut pas avoir un grand nombre d'écoliers à cause de la quantité & de la difficulté des caractères. Ceux qui n'étudient que pour apprendre les lettres, sans prétendre aux dégrés, peuvent excéder le nombre de vingt, mais ceux qui aspirent aux grands emplois, ne sont pas

plus de huit ou dix ſous un même maître. On commence par l'étude de certains livres, où ſe trouvent les hiéroglyphes les plus communs ; de-là on paſſe aux *quatre livres*, * enſuite on vient à l'écriture, après quoi l'on s'exerce à faire de petites compoſitions, qu'on appelle eſſais.

Les Chinois ont cinq livres claſſiques, que les étudians doivent apprendre pour être admis aux grades ; ces livres s'appellent *King*, c'eſt-à-dire, livres d'une doctrine immuable & conſtante. Le premier

* Les trois premiers ſont de Confucius, & contiennent un recueil de ſes Sentences, rédigées par ſon petit-fils. Le quatrième eſt de Mentius, & renferme les Conférences de ce Philoſophe. On les appelle les quatre Livres, parce que ce ſont des Livres par excellence.

est le livre des variations. Le second contient l'histoire de Empereurs *Yao* & *Chun*, successeurs de *Fo-Hi*, & des trois premières races qui ont gouverné la Chine. Le troisième est un recueil de vers & d'odes composées à la louange des anciens philosophes & des héros célèbres. Autrefois on étoit dans l'usage de faire des chansons & d'autres pièces de vers en l'honneur des Empereurs, lorsqu'ils montoient sur le trône. Toutes ces poësies étoient précieusement conservées, & le peuple aimoit à les chanter; mais ce même peuple ayant glissé dans ces mêmes recueils plusieurs pièces apocryphes, & d'une doctrine dangereuse, *Confucius* en fit la critique, & rejetta tout ce qui n'étoit

point authentique & reconnu pour tel. Les Chinois font grand cas de ce livre, & leurs Docteurs ne ceſſent d'en recommander la lecture. Le quatrième eſt celui des rits, il traite des cérémonies qu'on doit obſerver dans les ſacrifices qu'on fait au Ciel, à la terre, aux eſprits, aux ancêtres, dans les mariages, dans les funérailles, &c. Le cinquième enfin eſt intitulé le *Printems & l'Automne.*

Outre ces cinq livres, qui ſont les livres ſacrés des Chinois, il y en a quatre autres, nommés ſimplement les *quatre livres.* On appelle les trois premiers, *livres de Confucius*, parcequ'ils contiennent un recueil des ſentences de ce philoſophe. Le quatrième eſt de *Mencius* qui vivoit cent ans

après, & renferme les conférences de ce philosophe avec les plus habiles maîtres de son tems.

Lorsque les étudians possedent à fond la doctrine de ces livres, ils ont deux sortes d'examens à subir ; le premier n'est qu'un exercice préparatoire ; mais le second est un examen en regle qui donne droit aux autres examens par où il faut passer pour parvenir au grade de Licencié.

Quand les Gouverneurs ou les Vice-Rois veulent en faire un, ils convoquent une assemblée d'étudians, & leur donnent pour sujet de leurs compositions des sentences tirées des livres classiques. Ces compositions étant finies, ils les examinent, & font ensuite afficher les noms de ceux qui

les ont faites, selon le degré de bonté des ouvrages.

Outre cet examen, il y en a trois autres pour parvenir au dégré de Bachelier, & ils se font en trois ans. Ceux qui se sont distingués au premier, sont admis au second, & si dans celui-ci ils ont satisfait leurs examinateurs; on les reçoit pour le troisième qui est décisif. Ce dernier commence dès le matin, on lit d'abord la liste des aspirans; ensuite on leur distribue les sujets des compositions, tirés des livres classiques.

Les étudians sont tous enfermés dans la grande salle du Palais du Gouverneur de la Province, où se fait l'examen, ou s'ils sont en trop grand nombre, ils s'assemblent dans

un lieu plus commode que choisit le même Mandarin ; quand ils y sont une fois, ils ne peuvent, ni en sortir, ni avoir de conversation entr'eux que leurs compositions ne soient finies ; ils sont gardés par des soldats Tartares, qui les examinent en entrant pour voir s'ils n'ont point avec eux des livres dont ils puissent se servir pour leur composition.

Lorsqu'elles sont achévées, le Grand Mandarin les lit, & les donne ensuite à examiner à des Lettrés qu'il tient exprès à ses gages ; après quoi il choisit les meilleures, & nomme les Bacheliers. Je ne vous dirai point quelles sont les cérémonies qui s'observent à cette nomination, outre que je les ignore en grande partie, on m'a dit qu'elles étoient

auſſi longues que le récit en ſeroit ennuyeux. Ils ſuffira de remarquer que pour conſerver leur grade, les Bacheliers ſont obligés de ſubir tous les trois ans un nouvel examen juſqu'à ce qu'ils ſoient émérites. Deux jours avant cet examen les Bacheliers s'aſſemblent comme je l'ait dit plus haut. Là on tire au ſort les noms de trois d'entr'eux qui doivent expliquer trois paſſages des *quatre livres*; enſuite on lit les compoſitions ſur les ſujets qu'on a donnés, & on les fait examiner; puis on aſſigne les places ſelon la bonté des compoſitions. On partage les Bacheliers en ſix claſſes: ceux de la première & de la ſeconde ſont réputés habiles: ceux de la troiſième, qui eſt toujours la plus nombreuſe,

sont censés du commun : c'est une espèce de deshonneur que d'être mis dans la quatrième & la cinquième ; mais il n'y a que ceux de la sixième qui perdent leur degré.

Après tous ces examens, ceux qui veulent être admis au rang des Licentiés, en ont encore trois à subir. Les deux premiers ne sont que préparatoires, mais le troisième est un examen rigoureux & solemnel, qui se fait une fois en trois ans dans chaque Métropole. L'Empereur députe pour examinateurs deux Grands Madarins, dont le premier, qui est le Président de l'examen, est ordinairement tiré du Collège Royal ; le second lui sert d'assesseur ou de lieutenant. Ces deux Mandarins ne peuvent être origi-

naires de la Province pour laquelle ils ſont députés, & c'eſt une regle qui s'obſerve exactement dans tout l'Empire. Vous ſentez, Monſieur, la raiſon de cet uſage, ſans cela il y auroit des fraudes ſans nombre, & la faveur y feroit tout. Cependant malgré cette précaution, & quantité d'autres dont on uſe, on vend ici comme ailleurs le degré de Licencié; à la vérité, ſi l'Empereur en eſt inſtruit, les Mandarins ſont punis de mort.

Le mois, le jour, l'heure, & généralement tout ce qui concerne l'examen des Licentiés eſt réglé; il ſe fait à trois jours différens. La première aſſemblée commence le huit de la huitième Lune, après midi, & dure juſque bien avant

avant dans la nuit; on y lit le catalogue de ceux qui ont subi les examens préparatoires. Le neuf, au point du jour, le premier Mandarin propose les sentences sur lesquelles on doit s'exercer; elles sont gravées sur une planchette, & l'on en donne un exemplaire à chaque aspirant. Cette première assemblée finit le 10 au matin.

La seconde commence le onze, & l'on en sort le dix-sept. La troisième commence le quatorze & finit le seize.

Le lieu où se fait l'examen s'appelle *Kong-y-ven*, c'est-à-dire, le lieu où l'on choisit ceux qu'on doit presenter à l'Empereur. C'est un grand édifice, où sont quantité de petites cellules, qui ne peuvent contenir qu'un homme,

chaque aſpirant a la ſienne ; elles forment une longue gallerie, au bout de laquelle eſt une grande ſalle où le Vice-Roi tient ſes ſéances. Aux deux côtés de cette ſalle il y a dix chambres deſtinées à dix Examinateurs.

Le Vice-Roi de la Province préſide à l'examen, en ce qui regarde le bon ordre. Des ſoldats Tartares conduiſent les Bacheliers dans leurs cellules ; enſuite on en ferme les portes, & l'on y appoſe le ſceau du Vice-Roi.

Tous ces préliminaires étant finis (j'en omets beaucoup d'autres pour éviter la longueur) on donne les ſujets des compoſitions, qui ſont tirés des Livres dont j'ai fait mention plus haut ; & lorſqu'elles ſont achevées, on les

fait transcrire par des Ecrivains destinés à cet office, afin que les Examinateurs ne puissent reconnoître la main de leurs Auteurs ; ensuite on les remet aux Examinateurs qui, les ayant lues, en rendent compte aux Mandarins, après quoi on détermine un jour pour déclarer les Gradués. Dans l'intervalle on envoie leurs noms à l'Empereur, comme pour lui présenter des gens capables de le servir dans le gouvernement de ses Etats ; & le jour auquel on affiche ces noms, le Vice-Roi donne un grand festin aux nouveaux gradués, & leur fait présent à chacun, de la part de l'Empereur, d'une tasse d'argent, & d'un bonnet surmonté d'une pomme de vermeil. Le lendemain ils reçoivent la vi-

site de tous les Mandarins de la Métropole, qu'ils vont remercier le même jour en grande cérémonie. Ainsi finit l'examen des Licentiés.

Celui qu'il faut subir pour le Doctorat est le même, à peu de chose près, & se fait à *Péking*. On l'appelle Examen de l'assemblée générale des Licentiés de toutes les Provinces de l'Empire, & l'on y fait environ cent cinquante Docteurs, que l'on divise en trois classes. La première n'en contient que trois, encore faut-il qu'ils aient été examinés par l'Empereur même. Le nombre de ceux qui composent la seconde n'est point déterminé, non plus que celui de la troisième, ce qui ne les empêche pas de parvenir aux plus grands Mandarinats.

Vous conviendrez, Monsieur, que l'institution de tous ces degrés n'a pu être dictée que par une sage politique; car, outre l'affection que les Chinois ont naturellement pour leurs lettres, cet exercice continuel, ces fréquens examens, les tiennent en haleine, leur donnent une noble émulation, les occupent pendant la meilleure partie de leur vie, & empêchent que l'inaction & l'oisiveté les poussent à exciter des brouilleries dans l'Etat.

Aussitôt que l'âge leur permet de s'appliquer à l'étude des Lettres, ils aspirent au degré de Bachelier; souvent ils ne l'obtiennent qu'après bien du travail & de la peine; & après l'avoir obtenu, ils sont occupés presque toute

leur vie à le conſerver par des nouveaux examens, ou à monter aux degrés ſupérieurs. Par ces grades ils s'avancent dans les charges, & jouiſſent de certains privilèges qui les diſtinguent du peuple, & leur donnent des titres de nobleſſe.

Si les enfans des Mandarins ne ſuivent pas les traces de leurs peres, en s'appliquant comme eux à l'étude des Lettres & des Loix, ils retombent ordinairement dans l'état populaire à la première ou ſeconde génération. D'ailleurs ces exercices fourniſſent à pluſieurs les moyens de vivre. Ils ſe font Maîtres d'écoles, & leur ſcience les met à couvert des rigueurs de la pauvreté. Cependant, comme il ſe trouve des inconvéniens dans les meilleures choſes,

cette grande application aux Lettres rend les Chinois moins propres à la guerre, éteint en eux cette humeur martiale qui naît avec les peuples les plus barbares, & leur fait négliger les Arts, dont on prétend qu'ils avoient autrefois des connoissances plus étendues & plus parfaites.

Je vous ai dit, Monsieur, que les Chinois n'avoient pas d'Ecole qui fût absolument publique; cependant dans chaque ville, grande ou petite, il y a des especes d'Académies où l'on s'exerce aux Belles-Lettres, & dont un ou deux Mandarins licentiés sont les Directeurs. Mais les Etudes y sont si languissantes, ou plutôt si négligées, que ces Colleges ne méritent pas le beau nom qu'on leur donne.

Les Chinois ont auſſi des degrés militaires. Il y a des Bacheliers & des Docteurs d'Armes. Les premiers égalent en nombre les Bacheliers de Lettres, mais ils ſont preſque tous Tartares ou fils de Tartares, & ne ſont point diviſés en pluſieurs claſſes comme les ſeconds.

Le Mandarin examinateur des Bacheliers d'Armes donne ces degrés après un examen dans lequel on exige plus d'adreſſe que de ſcience de la part des Candidats. Les Bacheliers d'Armes qui aſpirent au grade de Licencié ſubiſſent pour l'obtenir un examen qui ſe fait tous les trois ans dans la Métropole, deux mois après celui des Lettrés, c'eſt-à-dire, au commencement de la dixième lune. Il y a trois aſſemblées,

assemblées, & c'est le Vice-Roi qui y préside. Dans la première, on fait tirer des flèches aux Aspirans; dans la seconde, on éprouve leur adresse à monter à cheval & à courir dans une plaine voisine de la Métropole; enfin, dans la troisième, on leur donne des sujets de compositions sur quelques parties de l'Art Militaire. On affiche ensuite les noms de ceux qui ont le mieux réussi, de la même manière qu'on le pratique dans l'examen des Licenciés de Lettres.

L'examen des Docteurs d'Armes se fait à la Cour la même année que celui des Docteurs de Lettres, & ceux qui emportent ce dernier grade, ont droit à tous les Emplois Militaires qui répondent à ceux

que les Lettrés obtiennent en vertu de leurs degrés.

Je ne vous détaillerai point, Monsieur, toutes les précautions dont on use pour obvier aux inconvéniens & aux abus que la faveur a coutume d'introduire dans ces sortes d'examens ; elles sont les mêmes que dans ceux des Lettrés. Mais cela n'empêche pas qu'on ne trouve à la Chine au moins autant de Capitaines inhabiles que d'ignorans Mandarins. Quoique la peine de mort soit attachée à la vente des suffrages, il arrive cependant rarement qu'on l'inflige aux Examinateurs qui prostituent les leurs. D'abord le nombre des coupables seroit trop grand, & bientôt l'Empire n'auroit plus de Mandarins. D'ailleurs les dénonciations sont rares,

& l'on craint de se mettre à dos les Gouverneurs des Provinces, qui, sous divers prétextes, ne manqueroient pas de venger l'honneur du Mandarinat, soit par des exactions tyranniques, soit par des persécutions cruelles, soit par des emprisonnemens qu'ils motivent toujours assez bien, pourvu qu'ils aient à la Cour des partisans de leur iniquité. Ici, comme par-tout ailleurs, ces derniers sont fort communs; & l'injustice est toujours facile à commettre, quand on a la faveur du Prince ou l'amitié de ceux qui l'environnent.

Telles sont, Monsieur, les observations que j'ai faites relativement aux deux objets principaux de la lettre dont vous m'avez honoré. Aussi-tôt que le tems me permettra de

répondre à vos autres questions, je saisirai avec empressement l'occasion de le faire, & de vous donner des marques de la profonde estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, *****
Missionnaire de la C. de J.

LETTRE

DU R. P. DOLLIERS,

Missionnaire de la C. de J.

A MADAME.....

A Péking, le 8 Octobre 1769.

MADAME,

JE doute que vous ayez reçu ma dernière Lettre. J'y entrois dans d'assez longs détails sur les objets de notre zèle, & je m'étois proposé en l'écrivant de satisfaire amplement votre pieuse curiosité. Les reproches que vous me faites sur mon silence, le peu

de connoiſſance que vous paroiſſez avoir de l'état actuel de notre ſainte Religion dans le pays d'où je vous écris, l'empreſſement avec lequel vous me demandez d'en être inſtruite; tout cela me fait croire, Madame, que ma relation n'eſt point parvenue juſqu'à vous. N'attendez cependant pas que je vous informe de ſitôt de la ſituation de nos affaires. Pluſieurs raiſons m'en empêchent. La première eſt le défaut de tems. Comme je commence à parler la Langue Chinoiſe avec un peu d'aiſance (perſonne ne ſçait combien je l'achete cher), on vient de me charger des Conférences, des Méditations & des Sermons qui doivent ſe prêcher pendant la Retraite que nous comptons donner

après la Conception. D'ailleurs je relève à peine de trois maladies mortelles qui m'ont mené successivement jusqu'aux portes du tombeau, & ma santé en est tellement affoiblie que je ne pourrois, sans imprudence, faire ce que vous exigez de moi. Enfin, si vous voulez que je vous en dise une autre raison, c'est que je n'ai guères à présent que des choses affligeantes à vous écrire. Je pourrois bien cependant vous montrer quelques héros qui durant la persécution, qui n'est que suspendue, se sont comportés d'une manière très-honorable à la Religion, dans un pays où elle prend si peu; je vous dirai même que les Infidèles ont été plus frappés de la constance de ce petit nombre, que satisfaits de la cou-

pable facilité des autres à renoncer à leur foi. Ce n'eſt pas que ceux-ci aient formellement apoſtaſié, mais ils ont fléchi plus ou moins, ſelon les circonſtances où ils ſe ſont trouvés. A tout prendre, la Religion a gagné dans l'eſprit des Infidèles, malgré la défection de pluſieurs, qui, au ſortir des priſons & des Tribunaux, ſont venus demander pénitence.

Rien ne décèle mieux le génie biſarre des Chinois que la manière dont les choſes ſe ſont paſſéespendant cette perſécution. On faiſoit venir les Chrétiens devant les Tribunaux, là on les interrogeoit ſur leur culte, ſur leur doctrine, ſur leurs uſages & leurs cérémonies; & ſur leurs réponſes les Juges ne pou-

voient s'empêcher d'approuver & de louer le culte, la doctrine, les usages & les cérémonies des Chrétiens. Cependant il ont employé la ruse, les promesses, les menaces, les tortures mêmes pour les obliger à dire au moins quelque chose, qui, sans être une abjuration formelle de leur Religion, pût donner à croire qu'ils avoient changé; *sauf à vous*, leur disoit-on, *de faire demain comme à votre ordinaire; nous ne nous embarrassons ni de vos pensées, ni de vos cœurs; croyez ce que vous voudrez, pensez comme il vous plaira, nous le trouvons bon; mais nous voulons entendre un mot de votre bouche: Je m'observerai, je prendrai garde à moi, je vivrai mieux que je n'ai fait, ou telle*

autre expreſſion ſemblable. La plupart rapportant ces expreſſions aux défauts qu'ils croyoient avoir à ſe reprocher devant Dieu, & n'examinant point aſſez le ſens que ſe propoſoient les Juges, ont d'abord donné dans le piège; à la vérité quelques-uns ſe ſont apperçus de l'équivoque & de la ſubtilité des Infidèles, ils ont même paru en avoir horreur tant qu'on s'en eſt tenu vis-à-vis d'eux, aux ſimples menaces; mais lorſqu'on eſt venu à leur parler de ſupplices, alors ces expreſſions qu'ils avoient rejettées comme des ſignes évidens d'apoſtaſie, ont commencé à leur paroître tolérables; enſuite ils les ont trouvé juſtes; enfin ils les ont admiſes, les uns plutôt, les autres plus tard; ceux-ci par

eux-mêmes, ceux-là par l'organe de leurs amis ou de leurs parens. Ces derniers ont été le plus grand nombre, & si nous devons en croire les personnes les mieux instruites, c'est presque sans leur participation, & en quelque façon contre leur volonté, que leurs parens infidèles leur ont rendu ce prétendu bon office; & cependant cette forme, toute artificieuse qu'elle étoit, a passé pour valable aux yeux des Juges. Quant à ceux qui ont tenu ferme à la vue des tourmens qu'on leur préparoit, comme on vouloit moins en faire des martyrs que des apostats, du moins en apparence, les Juges eux-mêmes ont cherché parmi leurs parens ou leurs amis, quelqu'un qui voulût répondre d'eux,

seulement pour la forme, dans l'espérance que peut-être ils changeroient dans la suite; cette ruse leur a réussi en partie, ils ont trouvé nombre de cautions, mais ils n'ont point fait de véritables apostats. Les femmes n'ont eu part à la persécution, qu'autant que le zèle pour la fidélité de leurs enfants les y a engagé, sont les seules à qui l'on permette de confesser librement leur foi, sans entreprendre, ni de les tenter par des promesses, ni de les effrayer par des menaces, ni de les éprouver par des supplices. Tout cela a fini par des affiches qui défendent de professer la Religion Chrétienne, sans autres raisons que celles-ci : qu'elle est étrangère dans l'Empire;

qu'elle ne reconnoît point les Esprits ou Dieux du pays; qu'elle est contraire à *Foë* & au culte qu'on rend à ses Images; qu'elle n'offre point de sacrifices aux ancêtres, & qu'elle ne brûle en leur honneur, ni odeurs, ni monoies de papier. Je ne vous donne, Madame, que le précis de cette défense, mais elle est conçue de manière à nous laisser douter si c'est un reproche qu'on fait aux Chrétiens, ou un éloge qu'on leur donne, ou un trait de satyre contre les superstitions ridicules qui règnent dans l'Empire, & dont les Athées du pays, qui sont en assez grand nombre, ne sont nullement partisans.

Quoiqu'il en soit, outre l'affliction que nous ont cau-

ſé, & l'infidélité de ceux qui ont molli devant les Juges, & l'état pitoyable dans lequel nous avons vû revenir les braves Confeſſeurs de J. C. nous en avons eu une autre qui ne nous a pas été moins ſenſible, c'eſt qu'on n'a jamais voulu nous entendre, ni nous envelopper dans la proſcription, je ne dis pas comme Chrétiens ſeulement, parceque nous ſommes étrangers & qu'on ne veut pas nous gêner ſur notre Religion, mais comme Peres & Docteurs des Chrétiens du pays. J'avois cru d'abord que le Seigneur m'auroit accordé cette grace après laquelle je ſoupire, je comptois pouvoir répandre mon ſang en témoignage de ma Religion. Mais le Ciel qui veut m'éprouver encore, me

réserve pour d'autres travaux.

J'oubliois une circonstance remarquable, c'est qu'avant qu'on entreprît les Chrétiens, on avoit fait les recherches les plus rigoureuses de plusieurs bandits idolâtres qui souffloient dans différentes Provinces de l'Empire, le feu de la discorde & de la sédition, & qu'un grand nombre avoient été mis à mort pour des crimes dont ils avoient été convaincus. Comme on n'avoit alors aucun sujet de plainte contre les Chrétiens, on les accusa d'être les premiers auteurs de cette révolte, & l'on crut pouvoir les intimider par la vue des tourmens qu'on fit endurer aux vrais coupables. Je vous laisse, Madame, à chercher dans tout cela la sagesse &

l'équité dont nos Philosophes de France font tant d'honneur à la Nation Chinoise. Je plaindrois bien sincèrement le plus borné des Chrétiens, s'il n'étoit pas plus sage & plus conséquent sur ce qui regarde la divinité, l'homme, & les rapports de l'homme avec Dieu, que ces prétendus sages & leurs aveugles admirateurs.

Je vous parlois tout à l'heure de *Foë* & des superstitions qui règent à la Chine. Il est bien étonnant, Madame, que nos Philosophes, qui prétendent n'admirer que le vrai ou les erreurs ingénieuses, prodiguent si facilement leurs éloges à une Nation si grossière dans son culte. Vous allez en juger.

La Chine a eu deux imposteurs fameux, dont les noms sont

sont encore en vénération dans tout l'Empire. Le premier s'appelloit *Lao-Kium*. On raconte qu'il naquit auprès de la ville de *Lin-Pao*, vers la fin de la Dynastie des *Tcheou*. Son pere qui étoit un simple payſan, étoit obligé pour ſubſiſter, de ſervir en qualité de manœuvre. A l'âge de ſoixante & dix ans, il lui prit envie de ſe marier : il épouſa une payſanne, & vécut long-tems avec elle ſans en avoir d'enfans; enfin elle conçut par l'opération du Ciel. Un jour qu'elle étoit ſeule dans un lieu écarté, une vertu vivifiante deſcendit dans elle ; auſſi-tôt elle mit au monde un enfant qui avoit les cheveux & les ſourcils tout blancs. Comme cette femme ignoroit le nom de la famille de ſon époux,

elle donna à son fils le nom de *Prunier*, arbre sous lequel il étoit né, & parce qu'il avoit de fort longues oreilles, elle l'appella *Li-cul*, qui, en Chinois, signifie *Prunier-l'oreille*. Quand cet enfant fut parvenu à l'âge de vingt ans, un Empereur de la Dynastie des *Tcheou*, qui avoit oui parler de sa naissance miraculeuse, le prit pour son Bibliothécaire. Mais *Lao-Kium* (c'étoit son propre nom) ayant lû dans l'avenir que la famille de son bienfaiteur alloit tomber en décadence, monta sur un bœuf noir, & se retira dans la vallée sombre, où il mourut quelque tems après avoir mis par écrit les dogmes qu'il avoit prêchés.

Un des grands principes de

ce rêveur, est qu'on doit s'efforcer de ressembler au néant, & que les moyens d'y parvenir sont de rechercher autant qu'il est en nous, l'état parfait d'inaction, de penser le moins qu'il est possible, de fuir toutes les affaires de quelque nature qu'elles soient, & enfin de vivre dans cette stupide indolence qui approche le plus du néant. Il prétendoit que le vuide étoit le principe de toutes choses; qu'il y avoit une foule de génies & d'esprits tutelaires, qui tenoient la chaîne des événemens humains; qu'ils présidoient à la marche des révolutions, & que par conséquent on ne devoit se mêler de rien. Et pour engager ses disciples à croire à sa Doctrine, cet imposteur leur avoit

promis de les rendre immortels comme lui; car il leur avoit persuadé qu'il ne mourroit jamais.

Croiriez-vous, Madame, que ces erreurs pitoyables trouvent encore en Chine des partisans zélés, & des sectateurs en grand nombre. Tel est l'aveuglement des hommes; la Doctrine la plus révoltante, dès là qu'elle est extraordinaire, a souvent plus d'empire sur leur esprit, que les vérités les plus lumineuses.

Foe ne jouit pas d'une moindre considération parmi les Chinois. L'histoire de ce faux Prophête, qui devroit ce semble les désabuser, ne fait au contraire qu'augmenter l'estime & le respect qu'ils ont pour lui. On raconte qu'il étoit fils d'un Souverain d'une Contrée

de l'Inde, & que quand sa mère le conçut, elle rêva qu'elle avaloit un éléphant, présage de la taille énorme de l'enfant quelle devoit mettre au monde. L'opinion commune est qu'il étoit en effet si gros, que pour lui procurer la naissance, il fallut ouvrir le ventre de sa mère, qui mourut dans cette opération. A peine *Foe* eut-il vû le jour, qu'au lieu de pleurer comme les autres enfans, il fit sept pas, leva une main vers le Ciel, baissa l'autre vers la terre, & s'écria d'un ton de voix redoutable : *Je suis celui qu'on doit honorer au Ciel & sur la terre.* Parvenu à l'âge de dix-neuf ans, il se retira dans une solitude pour y vaquer à l'étude de la Philosophie, & l'on assure qu'a-

près s'y être fait une grand nombre de disciples, il fut tout-à-coup changé en divinité. Dans le fond c'étoit un homme corrompu, qui n'avoit pris le parti de s'éloigner de ses semblables, que pour dérober à leurs yeux les infâmes d'ébauches auxquelles il s'abandonnoit. Il n'est pas étonnant qu'il ait eu pendant sa vie, & qu'il ait encore après sa mort de si zélés sectateurs. Je ne sache pas que cet imposteur ait rien laissé par écrit; les Bonzes, qui s'en disent inspirés, sont les dépositaires de sa Doctrine, qui n'est pas moins insensée que celle de *Prunier-l'oreille*. Ces Prêtres du Démon ont établi la Métempsycose; ils imposent des peines après la mort à ceux qui ont commis

des crimes, & ces peines se réduisent à passer successivement du corps d'une vache ou d'une brebis, dans celui d'un serpent ou d'un cheval de poste, &c. Mais dès qu'on a soin de leur faire l'aumône, de leur bâtir des Monastères, & d'enrichir leurs Temples, on n'a plus rien à craindre ; on est sûr d'une transmutation honorable & avantageuse, selon qu'on s'est distingué pendant la vie par plus ou moins de largesses en faveur des Bonzes. Ainsi un assassin, un incendiaire, le plus grand scélérat peut effacer tous ses crimes par des aumônes, & mériter que son ame passe un jour dans un corps qui lui procure toutes sortes de plaisirs & d'honneurs.

Les Bonzes en établiſſant la Doctrine abſurde de leur maître, n'ont eu en vue que leurs intérêts. Ils ſont ſi avides de l'or, qu'il n'eſt point de perſonnages qu'ils ne faſſent pour en amaſſer. Comme ils ſont preſque tous tirés de la lie du peuple, ils affectent auprès des Grands, une complaiſance & une douceur qui leur donnent entrée dans les plus grandes maiſons. Ils tranquilliſent les ames timides que trouble l'incertitude du ſort qu'elles auront après le trépas; & pour les mieux raſſurer; ils leur promettent, moyennant de bons préſens, l'amitié conſtante, & la protection de *Foe*. Quant aux femmes, ils leur donnent ordinairement l'image de ce Dieu, & leur enjoignent

enjoignent de la porter suspendue à leur cou, comme un gage assuré de prospérité pendant cette vie, & de félicité dans l'autre.

Ce n'est pas là, Madame, le seul moyen que les Bonzes emploient pour se faire admirer du peuple ; de tems en tems ils se donnent en spectacle par des pénitences extraordinaires, qu'ils font payer fort cherement à leurs spectateurs. On en voit quelques-uns qui s'attachent au cou de grosses chaînes & les traînent dans les rues, allant de porte en porte demander l'aumône, & assurant toujours qu'on ne peut effacer ses péchés sans la leur faire souvent. D'autres se frappent la tête contre les pierres, ou se déchirent le corps

à coups de fouets. J'en ai vû qui, à force de jeûnes & d'abſtinences, paroiſſoient ſi décharnés, qu'on les eût pris pour des ſpectres ambulans. Mais tout cela n'eſt qu'oſtentation & vanité, le plus ſordide intérêt eſt le mobile de tout cela, & ſans cela les Bonzes tomberoient dans le diſcrédit. Il n'y a guères que le peuple qui ſe laiſſe faſciner les yeux par ces hypocrites farceurs. Les Lettrés, qui n'ignorent point leur fourberie, ont pour eux un ſouverain mépris. On a vû cependant des Mandarins & des Princes ſe laiſſer prévenir de leurs erreurs ; l'Empereur *Cao-Tsong* même, pour s'y livrer entièrement, abandonna l'Empire à ſon fils, & de protecteur des Bonzes qu'il étoit,

il devint leur ami, ensuite leur compagnon, & enfin leur esclave. Je pourrois entrer dans de bien plus longs détails au sujet des deux Sectes dont je viens de vous parler. Mais vous pourrez consulter là-dessus la description du *Père du Halde*, qui fait mention de beaucoup d'autres systêmes aussi extravagans, & qui ont grand cours à la Chine. Tels sont par exemple ceux que les Philosophes ont établi sur l'origine du monde, sur la formation des astres, sur la naissance de l'homme, & sur quantité d'autres objets dont les Chinois ont les connoissances les plus fausses, les plus ridicules, & en même-tems les plus contraires au développement des sciences abstraites & pro-

fondes, pour lesquelles ils semblent n'avoir aucun génie. Voilà cependant, Madame, ce peuple si instruit, si sage, si éclairé, si philosophe.

Notre sainte Religion, qui me paroît aussi simple que sublime, ne pourra jamais, sans une grace particulière du Ciel, devenir la Religion dominante du pays. La bonne opinion que les Chinois ont d'eux mêmes, la persuasion où ils sont que rien n'égale la pénétration de leur esprit, les chimères dont ils sont infatués, l'attachement extraordinaire qu'ils ont pour tout ce qui peut flatter leurs penchans, & enfin l'adresse surprenante des Bonzes à tromper ce pauvre peuple, sont des obstacles trop puissans pour que nous osions espérer de les

ſurmonter ſans un miracle de la Providence.

Le *Frere Attiret*, que vous devez connoître par les Lettres édifiantes, vient de mourir de la même maladie dont je relève. J'aurois beaucoup de choſes à vous écrire de ſon zèle, de ſes travaux & de ſa tendre piété; mais je me contenterai de vous dire, qu'il eſt mort comme il a vécu, c'eſt-à-dire, en prédeſtiné. C'eſt une grande perte pour nous. Nous en pleurons une plus grande encore, c'eſt celle du *Pere Roi*, mon conovice, & ſans contredit, l'un des plus ſaints Miſſionnaires que j'aye connus. On le regrettera long-tems, & la douleur que nous a cauſé ſa mort ne finira qu'avec nous.

Je me recommande à vos

saints sacrifices, & vous prie de m'excuser si je ne vous écris rien de plus détaillé. Je ne suis véritablement pas en état d'en faire davantage à présent, & je n'ai voulu que vous renouveller les sentimens d'attachement & d'estime, avec lesquels je serai toujours,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, D. DOLLIERS, J.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE

Sur les principales Sectes qui divisent les Peuples du Levant, écrite d'Alep, par le P. J. B. SODO, de la C. de J., & traduite du Latin par l'Editeur de ce Recueil.

d'Alep, le 15 Octobre 1772.

MON RÉVÉREND PÈRE, *

JE remplis enfin la promesse que je vous ai faite en partant,

* Nous ignorons le nom de la personne à qui cette Lettre est adressée ; mais c'est probablement à un Religieux de la même C.

de vous détailler les obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de l'Evangile, dans les vaſtes Contrées qu'embraſſe notre Miſſion. Je me ſerois acquité plutôt de ce devoir, ſi l'on n'eût répandu le bruit que le Grand-Seigneur, qu'on diſoit être occupé de nouveaux projets de guerre, faiſoit ouvrir toutes les lettres qui ſortoient de ſes Etats ; mais comme il n'en eſt rien, je puis vous écrire librement ſur l'objet qui vous intéreſſe ; d'ailleurs, je confie ma Lettre à un Négociant Génois, qui veut bien, tous les ans, ſe charger de celles de nos Miſſionnaires.

De tous les obſtacles qui retardent dans le Levant la propagation de la Foi, les plus inſurmontables, à mon avis, ſont les différentes

Sectes qui partagent la croyance de ces Contrées. La Religion de *Mahomet* en a enfanté quantité d'autres, qui pour être moins étendues, n'en sont ni moins opiniâtres, ni plus faciles à détruire. Quoique nées d'une même mère, rarement elles se ressemblent, & sont presque toujours ennemies; & voilà, mon Révérend Père, pour les peuples de ce pays, une source intarissable de discordes, & d'éternelles divisions. *L'Alcoran* est un hydre à cent têtes, qui se dévorent les unes les autres. Chez une Nation qui n'a qu'un culte, il me paroît aisé de désabuser les esprits, mais l'on ne vient jamais à bout d'en détromper une qui en a plusieurs, surtout s'ils se combattent mu-

tuellement. Aussi voyons-nous avec douleur que la Religion ne fait ici que de lents & de pénibles progrès.

Parmi les Sectes innombrables qui ont cours dans le Levant, & dont je ne vous indiquerai que les principales, il y en a quatre que les Turcs reconnoissent pour Orthodoxes; toutes les autres sont à leurs yeux, des tissus de mensonges & d'erreurs. On nomme ces quatre Sectes du nom commun *Sumnie*, c'est-à-dire, observateurs de la Loi; mais elles ont chacune leur fondateur, duquel elles tirent le nom particulier qui les distingue.

La première & la plus considérable, est celle des *Hanabélé*, & celui qui en est partisan s'appelle *Hanba-*

li : le Docteur qui l'a formée est *Hebmed*, fils de *Hambal*. La seconde est celle des *Malechie*, & l'on nomme *Malechi* ceux qui la suivent : son instituteur est *Malec*, fils d'*Enis*. La troisième est celles des *Hanifié*, dont l'auteur est *A-Bau-Hanifié*, fils de *Naaman*. Enfin la quatrième est celle des *Schafayé*, qui a été établie par *Mahainmed*, fils d'*Adris*. On regarde les inventeurs de ces quatre Sectes, comme les Patriarches de la Loi. Leurs constitutions sont reçues comme des oracles, & quoique fort différentes les unes des autres, on les regarde comme autant de voies qui mènent à Dieu.

La différence qui se trouve entr'elles, consiste principalement dans la diversité du rit.

Les *Hanifié*, par exemple, ne se lavent qu'avec de l'eau qu'ils doivent avoir dans un vase, & d'où ils la répandent sur les parties qu'ils purifient. Les *Schafaié* se lavent aux bassins des fontaines & dans les courans des eaux. Les *Hanifié* croient que leur purification ne subsiste plus, si, par hasard, il sort de leur corps une seule goutte de sang. Les *Schafaié* prétendent qu'alors la leur subsiste toujours; mais qu'elle se perd, si, malheureusement, ils viennent à toucher le visage ou la main d'une femme, ou d'une fille, n'eût-elle que sept ans. Les premiers assurent que leur purification est en règle lorsqu'ils lavent le dessus de leurs souliers, quand même ils seroient déchirés; les

seconds sont d'un avis contraire. Les uns s'imaginent qu'ils sont assez purifiés, s'ils se lavent le quart de la tête; les autres tiennent que c'est encore trop, & que le lavement de la moindre partie du corps rend la purification parfaite. Ainsi du reste.

Il n'y a que les erreurs essentielles contre l'Alcoran, qui divisent les Orientaux, & qui leur inspirent une haine les uns contre les autres, qui n'a rien d'égal. Quelqu'horreur qu'ils aient des Chrétiens & des Juifs, ils ne les croient ni si impies, ni si maudits de Dieu, que ceux qui professant la Religion du Prophête, la combattent dans leurs sentimens.

Les principaux de ces hérétiques sont les *Métoualié*,

ou sectateurs d'*Ali*. Ceux-ci rempliſſent toute la Perſe, où ils enſeignent librement leurs erreurs; mais dans les lieux de la Turquie, où ils ſont répandus, ils ont grand ſoin de cacher leur croyance, autrement ils deviendroient les victimes des zélateurs de la Loi. Leur héréſie eſt de ſoutenir qu'*Ali*, fils d'*Aboutaleb*, l'un des compagnons de *Mahomet*, & ſon couſin-germain, fut le ſucceſſeur de ce Prophête, & de maudire *Abubekre* & *Aeumar* qui l'ont mis à mort pour lui enlever cette dignité. Ils ſe font même un mérite devant Dieu, de commencer leurs prières par les charger d'imprécations; & lorſqu'ils peuvent tremper leurs mains dans le ſang de leurs ſectateurs, ils

s'estiment aussi dignes de récompenses que s'ils avoient fait deux fois le pélerinage de la *Mecque*. L'horreur qu'ils ont des Chrétiens & des Juifs est sans égale ; si quelqu'un d'entr'eux a bu dans leur verre, ils le cassent sur le champ, se croient souillés s'ils en sont touchés de quelque façon que ce soit, & penseroient commettre un crime inéfaçable, en mangeant, ou de leurs viandes, ou simplement en leur compagnie. Vous sentez, mon Révérend Pere, que de pareilles dispositions ne nous sont guères favorables. Comme nous ne pouvons nous déguiser tellement qu'ils ne nous reconnoissent tôt ou tard, nous perdons chaque jour de l'espérance que nous avions conçue de faire du bien

parmi eux. Ce n'eſt pas qu'ils nous perſécutent, ils ſont aſſez tolérans ; mais s'ils viennent à découvrir que nous cherchons à leur enlever des ſujets, nous n'avons pas d'autre parti à prendre que de nous cacher, ou de nous éloigner.

Outre ces hérétiques de la Religion Mahométane, on en trouve plus de trente autres ſortes, dont je n'ai pû ſçavoir encore les opinions. De ce nombre ſont les *Biadié*, les *Gélimié*, les *Kelbié* & les *Druſes*.

Ces derniers formoient autrefois une Nation puiſſante, qui s'eſt ſoutenue dans tout ſon éclat juſqu'à la mort du grand *Emir Facardin*, leur Prince, qui commandoit non-ſeulement dans les vaſtes

montagnes

montagnes du *Liban* & des pays qui l'entourent, mais qui étendoit encore sa domination depuis *Alep* jusqu'à *Jérusalem*, & depuis les Isles Occidentales de la Méditerranée jusqu'à *Damas* & aux déserts de l'Arabie. Actuellement ces sectaires sont réduits à vivre isolés dans une partie de leurs montagnes, où ils sont gouvernés par un Prince, qui, tout petit qu'il est, ne laisse pas de se rendre redoutable à ses voisins. Il a soin cependant de vivre en paix avec eux, & pour l'avoir avec le Grand-Seigneur, il lui paye tout les ans soixante-dix mille écus, moyennant quoi on le laisse en repos. Sa Religion, & celle des *Druses*, ses sujets, est un mystère que personne ne peut pénétrer; ceux

mêmes qui la profeſſent, n'en ont qu'une très-légère connoiſſance, à moins qu'on n'ait reconnu en eux une ſageſſe conſommée unie à beaucoup de diſcrétion & de prudence. Alors on leur dévoile le fin de la Doctrine & les points miſtérieux qu'on cache aux autres. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que les femmes de cette nation en ſont preſque toutes inſtruites, & qu'elles méritent de l'être par leur inviolable fidélité à garder le ſecret; ce qui eſt un phénomène partout ailleurs.

Les *Druſes* ſont deſcendus des *Mahométans*, & ils ne manquent jamais de s'en vanter lorſqu'ils ſe rencontrent parmi les *Turcs*; mais dans le fond ils déteſtent de tout leur cœur, & le Prophête,

& ceux qui suivent sa Religion. Ils sont circoncis comme eux, & comme eux ils se permettent la pluralité des femmes. C'est à peu près tout ce qu'ils ont du Mahométisme; car on ne voit parmi eux, ni jeûnes, ni distinction de viandes permises ou défendues, ni prières publiques, ni pélerinages, ni purifications. S'ils ont des Mosquées, c'est par complaisance pour les Turcs, & afin de leur faire croire qu'ils ont la même Doctrine, quoique tout le monde sçache fort bien qu'ils en ont une absolument contraire. Cette secte se divise en deux. La première est celle des *Ttukama*, c'est-à-dire, *des Sages*, & la seconde des *Gehals*, ou *Esprits légers & volages*. Ces derniers

n'ont point communication des myſtères, & tout ce qu'ils ſçavent de leur Doctrine, ſe réduit à dire qu'ils ſont *Druſes*. Ils vivent dans un oubli honteux de Dieu, & ſi ce qu'on en publie eſt véritable, il n'eſt point de peuple au monde plus adonné à la débauche. Mais les *Ttukama* pratiquent des vertus morales qu'on ne ſçauroit aſſez admirer dans des Infidèles. Il n'eſt perſonne parmi eux qui n'ait une horreur extrême des biens mal acquis; elle va juſqu'au point que ſi on leur fait des préſens, ils ne les acceptent pas qu'ils ne ſoient aſſurés que ce qu'on leur offre, appartient de bon droit au donateur. La perſuaſion où ils ſont que les riches, & principalement ceux qui levent les deniers

publics, s'approprient le bien d'autrui, fait qu'ils ne reçoivent jamais rien d'eux; ils aiment mieux un morceau de pain que leur offre un payſan qui l'a gagné à la ſueur de ſon front, que les mets rares & délicieux de la table des Grands. Les femmes même du Prince s'entretiennent à leurs dépens, & quand elles ſont en voyage, elles recommandent à leurs conducteurs, de ne leur apporter à manger que ce qu'ils trouveront chez les pauvres payſans, dont le bien n'eſt point ſuſpect d'être mal acquis.

L'amour de l'ordre, la modération, l'honnêteté & la modeſtie dans les manières, ne ſont pas des vertus moins communes chez les *Ttukama*; mais ce qui ſemblera peut-être incroyable, & ce que j'ai

cependant vû de mes yeux, c'eſt qu'il y a de ces ſages Infidèles qui renoncent aux plaiſirs du monde d'une manière qui feroit honneur à nos plus grands Saints. Il y en a qui, rompant tout commerce avec les hommes, vont s'enfermer dans des antres de montagnes, & paſſent là leurs jours dans la plus auſtère ſolitude, ne s'occupant que de la prière, du jeûne, & de la lecture de leurs livres. D'autres vivent dans le monde ſans en être; car ils y gardent le célibat, dans une Religion qui permet à tout le monde la pluralité des femmes, & dans un pays où la nature porte, infiniment plus que chez nous, les hommes à la volupté.

On en voit pluſieurs qui ſe

marient, mais qui s'accordent avec leurs femmes à faire un mariage vierge, & à n'avoir d'autre union que les liens d'une pure amitié. Quelques-uns n'usent du mariage que pour avoir un enfant, après quoi ils font vœu de continence pour le reste de leurs jours, ou se réservent, en cas que l'enfant meure, la liberté d'en avoir un autre.

Vous seriez peut-être curieux, mon Révérend Père, d'avoir quelques particularités au sujet de leur mystérieuse Religion ; mais il ne me seroit guère possible de vous satisfaire. Il faudroit pour cela avoir vêcu long-temps parmi eux ; encore n'en sçauroit-on que très-peu de chose. Un de nos Missionnaires qui a lu deux de leurs Livres

qui en traitent, n'y a trouvé que des choſes inintelligibles, des allégories extrêmement obſcures, qui ſont autant de voiles impénétrables dont ils ont envelopé leurs myſtères. Tout ce qu'il a pu découvrir, après pluſieurs mois d'étude & d'application, c'eſt qu'il y eſt parlé de Jéſus-Chriſt, tantôt en bonne, tantôt en mauvaiſe part. L'Inſtituteur de cette ſecte, s'appelloit *El-chakem Beamr'illah*, c'eſt-à-dire, *celui qui eſt établi juge & maître par l'ordre de Dieu.* Ce ne fut pas là certainement ſon premier nom; mais voulant s'ériger en légiſlateur, il changa le ſien en celui-ci, pour ſe faire reſpecter. Il commença l'établiſſement de ſa Doctrine au Grand-Caire, où il ſe fit, à force de preſtiges, paſſer

passer pour un Dieu incarné. On dit qu'il marchoit à travers les flammes sans se brûler, qu'il voloit avec l'agilité d'un oiseau, & qu'il opéroit mille autres prodiges, qui lui attirerent une multitude innombrable de disciples. Ses sectateurs qui ont beaucoup écrit sur lui, prétendent prouver par l'Evangile, la divinité de sa Mission, en appliquant à cet imposteur ces paroles qu'on y lit: *ex Egypto vocavi filium meum: c'est de l'Egypte que j'ai appellé mon fils.* Ils veulent encore que quand saint Jean-Baptiste envoya deux de ses disciples à Jésus-Christ pour lui demander si c'étoit lui qui devoit venir, ou si l'on devoit en attendre un autre, que cet autre dont parloit saint Jean,

par la bouche de ſes envoyés, ſoit leur *Ttakem Beamr'il-lah.*

Le Miſſionnaire, dont j'ai fait mention plus haut, m'a dit ſouvent que les Druſes avoient une vénération profonde pour *Salomon*; qu'il en ignoroit la cauſe, mais qu'il lui ſembloit que ce ſage Roi étoit chez eux ce que *Mahomet* eſt chez les Turcs. Il m'a ajoûté qu'en certaines aſſemblées, ils communient les aſſiſtans avec des figues ſéches.

Le ſyſtême de la Métempſycoſe eſt fort à la mode parmi eux. Ils croient que les ames des ſcélérats paſſent dans des corps d'animaux plus ou moins féroces, ſelon l'énormité des crimes qu'ils ont commis; les ames inconſtantes & légères

passent dans des corps d'oiseaux inconstans & légers ; celles des gens de mérite dans des corps de bêtes nobles & généreuses, comme l'éléphant & le courlier ; celles des lâches & des traîtres dans des corps de chats ou de serpens, ainsi des autres, afin que la conformité des inclinations des hommes avec celles des animaux, reste toujours la même, jusqu'à ce que l'Etre suprême en ordonne autrement.

Après cette secte vient celle des *Nasseries*, qui se disent aussi descendus des Mahométans. Ces peuples étoient Arabes, & avoient un Prince qui les gouvernoit un peu après la mort de Mahomet. Ce Prince, qui étoit dépendant du Calife *Abubekre*, ayant eu

une querelle avec un autre, & lui ayant crevé un œil, fut condamné, selon la Loi de l'Alcoran, à en perdre un des siens; mais *Ali* craignant que ce trait de rigueur ne lui fît abjurer le Mahométisme, qu'il avoit embrassé depuis peu, & qu'il n'entraînât dans sa désertion les peuples qu'il commandoit, alla trouver *Abubekre*, & le pria de changer cette peine en une satisfaction plus légère, mais ce Calife ne voulut entendre à aucune proposition. En conséquence *Ali* conseilla au criminel de demander le délai que la Loi accorde aux coupables. On ne put le lui refuser. Comme le délai étoit de trois jours, ce Prince rassembla une partie de son monde, & vint se réfugier à *Jabalé*. Là il fit de-

mander au Prince d'*Antioche*, qui étoit Chrétien, un lieu de retraite pour lui & pour ses gens, & l'ayant obtenu il abjura le Mahométisme, & fit profession de la Foi Chrétienne. Quelque tems après, les Turcs s'étant rendus maîtres de la Syrie, les *Nasseries* feignirent de retourner à leur croyance; & à en juger par ce que nous voyons aujourd'hui, ils se firent une Religion particulière, où ils mêlerent sans distinction les vérités de l'Evangile avec les erreurs de l'Alcoran. Par là ils se mirent à couvert de la vengeance des Infidèles.

Ne vous imaginez pas cependant, mon Révérend Père, que ces Peuples soient Chrétiens. Mahométans à l'extérieur, ils n'ont guères con-

ſervé du Chriſtianiſme que la loi de l'aumône & la célébration des Fêtes ; encore la crainte qu'ils ont des Turcs, fait que tout ſe paſſe chez eux à petit bruit. Leur demeure eſt dans les montagnes qui confinent à celles du Liban, & c'eſt là que ſe retiroit autrefois le *Vieux de la montagne*, ce brigand ſi renommé par ſes aſſaſſinats. Leur nom eſt dérivé de celui des Chrétiens, qu'on nomme en Syrie *Nazaréens* ou *Nazeriens*. Ils obſervent comme eux les Fêtes ſolemnelles de Pâques, de la Pentecôte & de la Nativité ; mais le reſte de leur Religion n'eſt pas moins caché que les myſtères des Druſes. Le démon tient leur mal ſecret pour le rendre incurable.

On trouve en Syrie une au-

tre Secte qu'on nomme les *Kelbié* ou *Kelbuis*. Ceux-ci tirent leur origine des *Nasseries*. On ne sçait en quoi consiste leur religion ; ils sont si grossiers & si barbares, que je doute qu'ils en aient réellement une. On les appelle *Race de chiens* à cause de leur férocité. Ils vivent dans les montagnes comme des bêtes sauvages, & n'ont aucune communication au dehors. Là ils se sont fortifiés, & s'attroupent de tems en tems pour tenir des assemblées, ou se défendre de l'avare tyrannie du Turc, qui ne cesse de les inquiéter. Cette vie, toute misérable qu'elle est, leur paroit douce au prix de celle de leurs voisins, qui, se trouvant assujettis au joug des Ottomans, sont tombés dans l'es-

clavage & le mépris qu'entraîne la ſervitude.

Telles ſont, mon Révérend Père, les principales Sectes qui régnent dans le Levant. Je ne vous parle point des autres, parce que je ne ſuis pas aſſez inſtruit de ce qui les concerne; d'ailleurs elles ſont ici ſi peu de ſenſation, & l'on a tant de mépris pour elles, qu'elles ne méritent guères d'être connues. Si cependant j'avois dans la ſuite quelque choſe d'intéreſſant à vous écrire touchant leur Religion, je ſaiſirai avec empreſſement l'occaſion de vous en informer.

Je vous ai dit que les *Metoualié* ou ſucceſſeurs d'*Ali*, rempliſſoient toute la Perſe. Vous n'ignorez pas les troubles qui bouleverſent depuis

tant d'années cet Empire jadis si floriſſant; auſſi n'entrerai-je dans aucun détail ſur les révolutions qu'ils ont occaſionnées; mais je crois que vous ne ſerez pas fâché que je vous diſe un mot des Perſans & de leur Ville capitale, qui eſt à mon avis une des plus opulentes Cités de l'Orient. Ceci ſervira de contrepoids aux fables ridicules que les voyageurs en ont publiées.

En général les Perſans m'ont paru polis, affables, & beaucoup plus inſtruits que les autres Mahométans; je leur ai trouvé du feu, de la vivacité, & une certaine pénétration d'eſprit qui les diſtingue fort avantageuſement de leurs voiſins; auſſi ont-ils ſurpaſſé dans les Sciences les Arabes leurs premiers maî-

tres. Ces derniers ont ſubi le ſort des Grecs, qui, après avoir été long-tems les précepteurs du genre humain, en ſont enfin devenus la riſée en perdant leur liberté. Les Arabes, qui étoient autrefois ſi éclairés, ſont aujourd'hui très-ignorans. Cela ne me ſurprend pas; un peuple eſclave eſt toujours un peuple hébêté.

La Langue Arabe eſt en Perſe la Langue des Sçavans. Les Livres de Philoſophie, de Théologie & de Médecine ſont écrits dans cet idiome. C'eſt une conſolation pour les Arabes, & en même-tems un ſujet de douleur qui leur rappelle ſans ceſſe l'antique ſplendeur de leur Nation.

Si les Perſans aiment les Sciences, ils n'eſtiment pas moins la tranquillité. Volup-

tueux à l'excès, ils ne regardent l'étude que comme un délassement qui doit suivre leurs plaisirs ; ils aiment la dépense, c'est une suite nécessaire de leur inclination pour les amusemens. Rarement ils se refusent ce qui peut flatter leurs penchans, lorsqu'ils sont en état de se le procurer ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'ils portent toujours dans leurs plaisirs un goût fin & délicat. Tels sont les principaux traits du caractère de la Nation.

Ispahan, qui en est la capitale, est une grande Ville, remplie d'édifices & de Palais magnifiques, images de la grandeur des Princes qui les ont fait construire. Les Mosquées y sont d'une rare beauté; les Marchés publics même y

ſont dignes de la curioſité des étrangers ; mais les rues y ſont étroites, mal unies, & preſque toujours dépavées. Le *Zenderon* baigne cette Ville dans toute ſa longueur. On a conſtruit ſur ce fleuve trois ponts ſuperbes, dont l'un répond directement au milieu de la Cité, & les deux autres aux deux extrémités oppoſées. Quant aux murs, ils n'ont rien de ſurprenant que leur étendue. On leur donne communément dix ou onze lieues de circuit ; ils ſont de terre & fort mal entretenus, ce qui dépare beaucoup l'entrée de cette Ville.

On diroit que la diſcorde ait établi ſon ſiége à *Iſpahan*. Cette Ville ſe diviſe en deux quartiers principaux dont les habitans ſont toujours en di-

vision ; il arrive même souvent que lorsqu'ils se rencontrent, ils se battent & s'estropient, sans autre raison que l'antipathie qu'ils ont les uns pour les autres. A la vérité cette fureur ne régne guères que parmi le Peuple. Les Grands, occupés comme ailleurs, de leurs plaisirs ou de leurs intérêts, ne prennent aucune part à ces haines insensées & bisarres.

Je me suis informé de l'origine de cette division, & voici ce que j'en ai appris. On raconte que les noms de *Heider* & de *Neamet-Olachi*, que portent les deux moitiés d'*Ispahan*, étoient les noms de deux Princes qui diviserent autrefois toute la Perse en deux partis, & que leurs descendans ont hérité de leur

haine ainſi que de leur ambition. D'autres prétendent que la Religion lui a donné naiſſance, & cette opinion ne me paroit pas ſans fondement. Dans les commencemens *Iſpahan* ne conſiſtoit qu'en deux villages, ſitués l'un près de l'autre. Le premier ſuivoit la Secte d'*Eumar*, & le ſecond celle d'*Ali*. Cette différence de Doctrine y occaſionna d'abord de grands démêlés; enſuite on en vint aux coups, & puis aux aſſaſſinats. Cependant ce brigandage ayant ceſſé, les deux villages ſe réunirent, & ne formèrent plus qu'une Ville; mais la haine ſubſiſta, & le funeſte levain s'en eſt conſervé juſqu'à préſent dans le ſein des famillles. Voilà le ſentiment des Ecrivains du Pays, qui me paroit d'autant

plus raisonnable, que les haines enfantées par la diversité de Doctrine, ne s'éteignent presque jamais.

LETTRE

DU R. P. CAT.

Missionnaire de la C. de J.

A MONSIEUR....

A Buenos-Ayres, le 18 Mai 1739.

JE me hâte, Monsieur, de remplir la promesse que je vous ai faite en partant, de vous écrire les particularités de mon voyage, qui, aux fatigues près d'un trajet long & pénible, a été des plus heureux.

Je

Je sortis le huit de Novembre 1738, de la rade de Cadix, avec trois Missionnaires de notre Compagnie.

Poussé par un vent favorable, l'équipage perdit bientôt la terre de vue, & la navigation fut si rapide qu'en trois jours & demi nous arrivâmes à la vue des Canaries. Mais alors le vent ayant changé, nous fumes obligés de louvoyer jusqu'au seize, jour auquel nous mouillâmes à la baye de Sainte-Croix de Ténériffe, où nous nous arrêtâmes quelque tems pour faire de nouvelle provisions.

Je ne trouve rien de plus ennuyeux que le séjour d'un Vaisseau arrêté dans un Port. Heureusement nous ne restâmes pas long-tems dans celui où nous étions, car le

vingt-ſix Janvier nous nous trouvâmes ſous le tropique du cancer. Je fus alors témoin d'un ſpectacle auquel je ne m'attendois guères. On vit paroître tout-à-coup ſur le vaiſſeau, dix ou douze avanturiers que perſonne ne connoiſſoit. C'étoit des gens ruinés, qui, voulant paſſer aux Indes pour y tenter fortune, s'étoient gliſſés dans le navire parmi ceux qui y avoient porté les proviſions, & s'étoient cachés entre les balots. Ils ſortirent de leur retraite les uns après les autres, bien perſuadés qu'étant ſi avancé en mer on ne chercheroit point un port pour les mettre à terre. Le Capitaine indigné de voir tant de bouches ſurnuméraires, ſe livra à des tranſports de fureur qu'on eut bien de la

peine à calmer ; mais enfin on en vint à bout.

Quoique nous fussions sous la Zone torride, nous n'étions cependant pas tout-à-fait à l'abri des rigueurs de l'hiver, parce que le soleil étoit alors dans la partie du Sud, & qu'il regnoit un vent frais qui approchoit de la bize. Le printems survint tout-à-coup ; quelques semaines après nous éprouvâmes les chaleurs de l'été, qui ne cesserent pour nous que quand nous eûmes passé le tropique du Capricorne. Alors nous nous trouvâmes en automne, de sorte qu'en moins de trois mois nous eûmes successivement toutes les saisons.

Le dix-huit de Février nous passâmes la ligne. Ce jour sera pour moi un jour à jamais

mémorable. On célébra une fête qui vous surprendra par sa singularité. Nous n'avions dans le vaisseau que des Espagnols : vous connoissez leur génie romanesque & bisarre, mais vous le connoîtrez encore mieux par la description des cérémonies qu'ils observent en passant la ligne. La veille de la fête on vit paroître sur le tillac une troupe de Matelots armés de pied en cap, & précédés d'un hérault qui donna ordre à tous les Passagers de se trouver le lendemain à une certaine heure sur la platte-forme de la poupe, pour rendre compte au Président * de la ligne, des

* Nom qu'on donna au principal Acteur de la Comédie.

raisons qui les avoient engagés à venir naviger dans ces mers, & lui dire de qui ils en avoient obtenu la permission. L'Edit fut affiché au grand mât ; les Matelots le lurent les uns après les autres, car tel étoit l'ordre du Président, après quoi ils se retirèrent dans le silence le plus respectueux & le plus profond. Le lendemain dès le matin on dressa sur la platte-forme une table d'environ trois pieds de large sur cinq de long : on y mit un tapis, des plumes, du papier, de l'encre, & plusieurs chaises à l'entour. Les Matelots formèrent une compagnie beaucoup plus nombreuse que la veille, ils étoient habillés en dragons, & chacun d'eux étoit armé d'un sabre & d'une lance. Ils se ren-

dirent au lieu marqué au bruit du tambour, ayant des Officiers à leur tête. Le Préſident arriva le dernier. C'étoit un vieux Catalan qui marchoit avec la gravité d'un roi de théâtre. Ses manières ridiculement hautaines, jointes à ſon air original & burleſque qu'il ſoutenoit du plus grand ſang-froid, faiſoient bien voir qu'on ne pouvoit choiſir perſonne qui fût plus en état de jouer un pareil rôle.

Auſſi-tôt que ce digne perſonnage fut aſſis dans le fauteuil qu'on lui avoit préparé, on fit paroître devant lui un homme qui avoit tous les défauts du *Therſite* d'Homère. On l'accuſoit d'avoir commis un crime avant le paſſage de la ligne. Ce prétendu coupable voulut ſe juſtifier, mais

le Président regardant ses excuses comme autant de manque d'égards, lui donna vingt coups de canne, & le condamna à être plongé cinq fois dans l'eau.

Après cette scène, le Président envoya chercher le Capitaine du vaisseau, qui comparut tête découverte, & dans le plus grand respect. Interrogé pourquoi il avoit eu l'audace de s'avancer jusques dans ces mers? il répondit qu'il en avoit reçu ordre du Roi son Maître. Cette réponse aigrit le Président, qui le mit à une amende de cent vingt flacons de vin. Le Capitaine représenta que cette taxe excédoit de beaucoup ses facultés, on disputa quelque tems & enfin le Président voulut bien se contenter de vingt-

cinq flacons, de six jambons, & de douze fromages de Hollande, qui furent délivrés sur le champ.

Les Passagers furent cités à leur tour, les uns après les autres. Le Président leur fit à tous la même demande qu'au Capitaine ; ils répondirent de leur mieux, mais toujours d'une manière plaisante & digne des interrogations absurdes du Président, qui finit sa séance par mettre tout le monde à contribution.

Quand la cérémonie fut achevée, le Capitaine & les Officiers du vaisseau servirent au Président des rafraîchissemens de toute espèce, dont les Matelots eurent aussi leur part. Mais la scène n'étoit point encore finie. Dès qu'on fut sur le point de se séparer,

le

le Capitaine du vaisseau, qui s'étoit retiré quelques tems auparavant, sortit tout-à-coup de sa chambre, & demanda d'un ton fier & arrogant ce que signifioit cette assemblée? On lui répondit que c'étoit le cortège du Président de la ligne. *Le Président de la ligne*, reprit le Capitaine en colère, *de qui veut-on me parler? ne suis-je point le maître ici, & quel est l'insolent qui ose me disputer le domaine de mon vaisseau? Qu'on saisisse à l'instant ce rebelle & qu'on le plonge dans la mer.* A ces mots le Président troublé se jetta aux genoux du Capitaine, qu'il pria très-instamment de commuer la peine; mais tout fut inutile, il fallut obéir. On plongea trois fois dans l'eau sa risible ex-

cellence, & ce Préſident ſi reſpectable, qui avoit fait trembler tout l'équipage, en devint tout-à-coup le jouet & la riſée. Ainſi ſe termina la fête.

Peut-être étiez-vous déja inſtruit de cet uſuge; mais vous ignoriez peut-être auſſi la manière dont il ſe pratique parmi les Eſpagnols, qui ſurpaſſent, en fait de plaiſanteries originales, toutes les autres Nations. Je ne ſuis point entré dans tous les détails de cette fête qui eſt ſujette à bien des inconvéniens; je n'ai voulu que vous donner une idée du caractère d'un peuple qu'on ne connoit point encore aſſez.

Lorſque nous eûmes paſſé la ligne, nous éprouvâmes des calmes qui nous chagrinerent autant que le paſſage

nous avoit réjouis. Pour tromper notre ennui, nous nous occupions à prendre des chiens de mer, ou requins. C'eſt un poiſſon fort gros, qui a ordinairement cinq ou ſix pieds de long, & qui aime beaucoup à ſuivre les vaiſſeaux. Parmi ceux que nous prîmes, nous en trouvâmes un qui avoit dans le ventre deux diamans de grand prix que le Capitaine s'appropria, un bras d'homme & une paire de ſouliers. La chair de ce poiſſon n'eſt rien moins qu'agréable : elle eſt fade, huileuſe & mal-ſaine ; il n'y a guère que les Matelots qui en mangent, encore n'en mangeroient-ils pas s'ils avoient d'autres mets.

Nous n'avions pour le pêcher d'autre inſtrument que

l'hameçon que nous avions ſoin de couvrir de viande. Alléché par l'odeur, cet animal venoit accompagné d'autres poiſſons appellés *Rômerinos*, qu'on appelle ſes pilotes, parce qu'ordinairement ils le précèdent ou l'entourent. Il avaloit le morceau que nous lui préſentions, & dès qu'il étoit hors de l'eau, on s'armoit d'un gros bâton & on lui caſſoit la tête. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les poiſſons qui l'accompagnoient, le voyant pris, s'élancoient en foule ſur ſon dos comme pour le défendre, & ſe laiſſoient prendre avec lui.

Le *Requin* ne fut pas le ſeul poiſſon que nous prîmes. Il en eſt un que j'étois fort curieux de voir, & je ne tardai pas à me ſatisfaire ;

c'étoit le *poisson volant*. Celui-ci a deux ailes fort semblables à celles de la chauve-souris ; on l'appelle *poisson volant*, parce que pour se dérober aux poursuites d'un autre poisson très-vorace, nommé *la bonite*, il s'élance hors de l'eau, & vole avec une rapidité merveilleuse à deux ou trois jets de pierre, après quoi il retombe dans la mer, qui est son élément naturel. Mais comme *la bonite* est fort agile, elle le suit à la nage, & il n'est pas rare qu'elle se trouve à tems pour le recevoir dans sa gueule au moment où il retombe dans l'eau, ce qui ne manque jamais d'arriver lorsque le soleil, ou le trop grand air commence à sécher ses ailes. Les poissons volans, comme presque tous

les oiseaux de mer, ne volent guère qu'en bande, & il en tombe souvent dans les vaisseaux. Il en tomba un sur le nôtre : je le pris dans ma main, & je l'examinai à loisir. Je le trouvai de la grosseur du *mulet de mer*, dont le R. P... vous a donné la description dans la lettre curieuse qu'il vous écrivit l'an passé. Mais deux choses m'ont extrêmement frappé, c'est sa vivacité extraordinaire & sa prodigieuse familiarité. On dit que cet oiseau aime beaucoup la vue des hommes ; si j'en juge par la quantité qui voltigoient sans cesse autour de notre navire, je n'ai aucune peine à le croire ; d'ailleurs il arrive souvent que poursuivi par *la bonite*, il se refugie sur le premier vaisseau qu'il rencontre, & se laisse prendre par les

Matelots qui sont ordinairement assez généreux ou assez peu amateurs de sa chair pour lui rendre la liberté.

Le vingt-six de Février nous eûmes le soleil à pic, * & à midi nous remarquâmes que les corps ne jettoient aucune ombre. Quelques jours auparavant nous avions essuyé une tempête que je ne vous décrirai point ici; je vous dirai seulement que ce fut dans cette circonstance que je vis le feu Saint-Elme pour la première fois. C'est une flamme légère & bleuâtre, qui paroît au haut d'un mât ou à l'extrémité d'une vergue. Les Matelots prétendent que son apparition annonce la fin des tempêtes; voilà pourquoi ils

* Avoir le soleil à pic, c'est l'avoir à plomb & perpendiculairement.

portent toujours avec eux une image du Saint dont ce feu porte le nom. Auſſitôt que j'apperçus le phénomène, je m'approchai pour le conſidérer, mais le vent étoit ſi furieux & le vaiſſeau ſi agité, que les mouvemens divers que j'éprouvois, me permirent à peine de le voir quelques inſtans.

Voici une autre choſe que j'ai trouvée digne de remarque. Lorſqu'il pleut ſous la Zone-torride, & ſur-tout aux environs de l'équateur, au bout de quelques heures la pluie paroît ſe changer en une multitude de petits vers blancs aſſez ſemblables à ceux qui naiſſent dans le fromage. Il eſt certain que ce ne ſont point les gouttes de pluie qui ſe transforment en vers. Il

est bien plus naturel de croire que cette pluie qui est très-chaude & très-mal saine fait simplement éclore ces petits animaux, comme elle fait éclore en Europe les chenilles & les autres insectes, qui rongent nos espaliers. Quoiqu'il en soit, le Capitaine nous conseilla de faire sécher nos vètemens ; quelques-uns refuserent de le faire, mais ils s'en repentirent bientôt après, car leurs habits se trouverent si chargés de vers qu'ils eurent toutes les peines du monde à les nétoyer. Je serois infini, mon Révérend Père, si je vous racontois toutes les petites avantures de notre voyage. Je ne vous parlerai pas même des lieux que nous avons vus sur notre route ; n'étant point sorti du vaisseau, je

ne pourrois vous en donner qu'une idée très-imparfaite. Je passerai donc sous silence tout ce qui nous est arrivé jusqu'à notre entrée dans le fleuve *de la Plata*, dont je crois devoir vous dire un mot.

J'avois oui dire en Europe que ce fleuve avoit environ cinquante lieues de large à son embouchure : on ne me disoit rien de trop ; je me suis convaincu par moi-même de la vérité du fait. Quand nous partimes de.... fortereſſe ſituée à plus de trente lieues de l'embouchure, dans un endroit où la largeur du fleuve eſt moindre que partout ailleurs, nous perdîmes la terre de vue avant d'arriver au milieu, & nous navigeâmes un jour entier ſans découvrir l'autre bord. Arrivé à *Buenos-Ayres*, je ſuis

monté souvent sur une montagne très-élevée par un tems fort sérain, sans rien découvrir qu'un horison terminé par l'eau. A la vérité le fleuve de *la Plata* est d'une profondeur peu proportionnée à sa largeur; outre cela il est rempli de bancs de sable fort dangereux, sur lesquels on ne trouve guères que quatre ou cinq brasses d'eau. Le plus périlleux est à l'embouchure, & on le nomme *le banc Anglois*. J'ignore ce qui l'a fait appeller ainsi, cela vient peut-être de ce que les Anglois l'ont découvert les premiers, ou de ce qu'un Vaisseau de leur Nation y a échoué. Quoi qu'il en soit, notre Capitaine ne connoissoit *la Plata* que sous le nom redoutable d'*Enfer des Pilotes*: ce n'étoit

pas sans raison, car ce fleuve est en effet plus dangereux que la mer même en courroux. En pleine mer, quand les vents se déchaînent, les Vaisseaux n'ont pas beaucoup à craindre, à moins qu'ils ne rencontrent dans leur route quelque rocher à fleur d'eau. Mais sur *la Plata* on est sans cesse environné d'écueils ; d'ailleurs les eaux s'y élevant davantage qu'en haute mer, le navire court grand risque, à cause du peu de profondeur, de toucher le fond, & de s'ouvrir en descendant de la vague en furie dans l'abyme qu'elle creuse en s'élevant. Nous n'entrâmes dans le fleuve qu'aux approches de la nuit ; mais grace à l'habileté du Pilote, la navigation fut si heureuse, que nous abordâmes beaucoup plutôt que

nous ne pensions à l'isle de *Los-Lobos*. * Quoique nous y ayons sejourné quelque tems je n'ai cependant rien de particulier à vous en écrire, sinon qu'elle n'est pour ainsi dire habitée que par des loups marins. Lorsque ces animaux apperçoivent un bâtiment, ils courent en foule au-devant de lui, s'y accrochent, en considérent les hommes avec attention, grincent des dents, & se replongent dans l'eau; ensuite ils passent & repassent continuellement devant le navire, en jettant des cris dont le son n'est point désagréable à l'oreille; & lorsqu'ils ont perdu le bâtiment de vue, ils se retirent dans leur isle, ou

* Isle des Loups.

ſur les côtes voiſines. Vous vous imaginez peut-être que la chaſſe de ces animaux eſt fort dangereuſe. Je vous dirai qu'ils ne ſont ni redoutables par leur férocité, ni difficiles à prendre ; d'ailleurs ils s'enfuyent auſſitôt qu'ils apperçoivent un chaſſeur armé. Leur peau eſt très-belle & très-eſtimée pour la beauté de ſon poil qui eſt ras, doux, & de longue durée. J'ai vu encore dans le fleuve de *la Plata* un poiſſon qu'on appelle *Viagros*. Il a quatre longues mouſtaches ; ſur ſon dos eſt un aïguillon dont la piqûre eſt extrêmement dangereuſe ; elle eſt même mortelle lorſqu'on n'a pas ſoin d'y remédier promptement. Cet aiguillon paroît cependant foible, mais on en jugeroit mal ſi l'on

n'examinoit que les apparences. Voici un trait qui peut vous en donner une idée. Ayant pris un de ces poissons, nous le mîmes sur une table épaisse d'un bon doigt; il la perça de part en part avec une facilité qui nous surprit tous également. Le reste du voyage fut on ne peut pas plus satisfaisant. Après une navigation agréable & tranquille nous nous trouvâmes à la vue de *Buenos-Ayres*, d'où je vous écris. Cette Ville est, je crois, sous le trente-deuxième degré de latitude méridionale. On y respire un air assez tempéré, quoique souvent rafraîchi par les vents qui régnent sur le fleuve de *la Plata*. Les campagnes des environs n'offrent que de vastes déserts, & l'on n'y trouve

que quelques cabannes répandues çà & là, mais toujours fort éloignées les unes des autres. Le pêcher eſt preſque le ſeul arbre fruitier que l'on voie aux environs de *Buenos-Ayres*. La vigne ne ſçauroit y venir à cauſe de la multitude innombrable de fourmis dont cette terre abonde; ainſi l'on ne boit dans ce pays d'autre vin que celui qu'on y fait venir d'Eſpagne par mer, ou par terre de *Mendoza*, Ville de *Chili*, aſſiſe au pied des Cordillieres, à trois cens lieues de *Buenos-Ayres*. A la vérité ces déſerts arides & incultes dont je viens de vous parler, ſont peuplés de chevaux & de bœufs ſauvages. Quelques jours après mon arrivée à *Buenos-Ayres*, un Indien vendit à un homme de ma connoiſſance

noissance huit chevaux pour un baril d'eau-de-vie, encore auroient-ils été fort chers s'ils n'eussent été de la derniere beauté, car on en trouve communément à six ou huit francs ; on peut même en avoir à meilleur marché, mais alors il faut aller les chercher à la campagne où les paysans en ont toujours un grand nombre à vendre. Les bœufs ne sont pas moins communs, pour s'en convaincre on n'a qu'à faire attention à la quantité prodigieuse de leurs peaux qui s'envoient en Europe. Vous ne serez pas fâché, mon Révérend Père, de sçavoir la manière dont on les prend. Une vingtaine de chasseurs à cheval s'avancent en bon ordre vers l'endroit où ils prévoient qu'il peut y en avoir

un certain nombre ; ils ont en main un long bâton armé d'un fer taillé en croiſſant & bien aiguiſé ; ils ſe ſervent de cet inſtrument pour frapper les animaux qu'ils pourſuivent, & c'eſt ordinairement aux jambes de derrière qu'ils portent le coup, mais toujours avec tant d'adreſſe, qu'ils ne manquent preſque jamais de couper le nerf de la jointure. L'animal tombe bientôt à terre ſans pouvoir ſe relever. Le chaſſeur, au lieu de s'y arrêter, pourſuit les autres, & frappant de la même manière tous ceux qu'il rencontre, il les met hors d'état de fuir, de ſorte qu'en une heure de tems, vingt hommes peuvent en abattre ſept à huit cens. Lorſque les chaſſeurs ſont las, ils deſcendent de cheval, &

après avoir pris un peu de repos, ils assomment les bœufs qu'ils ont terrassés, en emportent la peau, la langue & le suif, & abandonnent le reste aux corbeaux, qui sont ici en si grande quantité que l'air en est souvent obscurci. On feroit beaucoup mieux d'exterminer les chiens sauvages qui se sont prodigieusement multipliés dans le voisinage de *Buenos-Ayres*. Ces animaux vivent sous terre dans des tanieres faciles à reconnoître par les tas d'ossemens que l'on apperçoit autour. Comme il est fort à craindre que les bœufs sauvages venant à leur manquer, ils ne se jettent sur les hommes mêmes, le Gouverneur de *Buenos-Ayres* avoit jugé cet objet digne de toute son attention. En con-

séquence il avoit envoyé à la chasse de ces chiens carnaciers des soldats qui en tuerent beaucoup à coups de fusil ; mais au retour de leur expédition, ils furent tellement insultés par les enfans de la Ville, qui les appelloient *vainqueurs de chiens*, qu'ils n'ont plus voulu retourner à cette espece de chasse.

Je vous ai dit que le fleuve *de la Plata* étoit un des plus dangereux de l'Inde, *l'Uraguai*, * qui n'en est séparé que par une pointe de terre, ne l'est pas moins ; il est vrai qu'il n'est point rempli de bancs de sable comme le premier, mais il est semé de rochers,

* L'*Uraguai* est un fleuve d'une largeur prodigieuse, qui se jette dans le *Paraguai* vers le trente-quatrième degré de latitude méridionale.

cachés à fleur d'eau, qui ne permettent point aux bâtimens à voiles d'y naviger. Les Balses * sont les seules barques qu'on y voye, & les seules qui n'y courent aucun risque à cause de leur légéreté.

Ce fleuve est, à ce qu'on dit, très-poissonneux. On y trouve des loups marins, & une espèce de porc, appellé *Capigua*, du nom d'une herbe que cet animal aime beaucoup. Il est d'une fa-

* Les Balses sont des especes de radeaux faits de deux canots, qui ne sont autre chose que des troncs d'arbres creusés. On les unit ensemble par le moyen de quelques solives légères, qui portent également sur les deux canots, & y sont solidement attachées. On les couvre de bambous, & sur cette espece de plancher on construit avec des nattes une petite cabanne couverte de paille ou de cuir, & capable de contenir un lit avec les autres petits meubles d'un voyageur.

miliarité excessive, & cette familiarité même le rend fort incommode à ceux qui veulent le nourrir. Les deux bords du fleuve sont presque partout couverts de bois, de palmiers & d'autres arbres assez peu connus en Europe, & qui conservent toute l'année leur verdure. On y trouve des oiseaux en quantité. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de tous ceux que j'y ai vus. Je ne vous parlerai que d'un seul, non moins remarquable par sa petitesse que par la beauté de son plumage. Cet oiseau * n'est pas plus gros qu'un Roitelet; son cou est d'un rouge éclatant, son ventre d'un jau-

* L'Auteur de cette lettre veut probablement parler du *Colibry*.

ne tirant sur l'or, & ses ailes d'un verd d'émeraude. Il a les yeux vifs & brillans, la langue longue, le vol rapide, & les plumes d'une finesse qui surpasse tout ce que j'ai vu en ce genre de plus doux & de plus délicat. Cet oiseau, dont le ramage m'a paru beaucoup plus mélodieux que celui du rossignol, est presque toujours en l'air, excepté le matin & le soir, tems auxquels il suce la rosée qui tombe sur les fleurs, & qui est, dit-on, sa seule nourriture. Il voltige de branche en branche tout le reste de la journée, & lorsque la nuit tombe, il s'enfonce dans un buisson, ou se perche sur un cotonnier pour y prendre du repos Cet oiseau conserve encore tout son éclat après

ſa mort ; & comme il eſt extraordinairement petit, les femmes des ſauvages s'en font des pendans d'oreilles, & les Eſpagnols en envoyent ſouvent à leurs amis dans des lettres.

Ces bois dont je viens de vous parler, ſont remplis de cerfs, de chevreuils, de ſangliers & de tigres. Ces derniers ſont beaucoup plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Quelques Indiens m'apporterent, il y a huit jours, la peau d'un de ces animaux ; je la fis tenir droite, & je pus à peine, même en hauſſant le bras, atteindre à la gueule de l'animal. Il eſt vrai qu'il étoit d'une taille extraordinaire ; mais il n'eſt pas rare d'en trouver de ſemblables. Ordinaire-

ment

dinairement ils fuient lorsqu'ils apperçoivent des chasseurs. Cependant, aussitôt qu'ils se sentent frappés d'une bale ou d'un trait, s'ils ne tombent pas morts du coup, ils se jettent sur celui qui les a frappés, avec une impétuosité & une fureur incroyables; on prétend même qu'ils le distingueroient au milieu de cent autres personnes. Le R. Père Supérieur des Missions de l'Uraguai, en fut témoin il y a quelques jours. Ce respectable Missionnaire étoit en route avec deux ou trois Indiens qui virent entrer un tigre dans un bois voisin de leur route; aussitôt ils résolurent de l'attaquer. Le Missionnaire curieux de voir cette chasse, se mit incontinent à l'écart pour pouvoir, sans dan-

ger, examiner ce qui se passeroit. Les Indiens accoutumés à ce genre de combat, s'arrangèrent de cette manière. Deux étoient armés de lances, le troisième portoit un mousquet chargé à bales. Celui-ci se plaça entre les deux autres. Tous trois s'avancerent dans cet ordre, & tournerent autour du bois, jusqu'à ce qu'enfin ils appercurent le tigre ; alors celui qui portoit le mousquet, lâcha son coup & frappa l'animal à la tête. Le Missionnaire m'a raconté qu'il vit en même tems partir le coup & le tigre enferré dans les lances. Car dès qu'il se sentit blessé, il voulut s'élancer sur celui qui avoit tiré le coup, mais les deux autres prévoyant bien ce qui devoit arriver, avoient tenu leurs

lances prêtes pour arrêter l'animal. Ils l'arrêterent en effet, lui percerent les flancs chacun de leur côté, & le tinrent un moment suspendu en l'air. Quelques instants après ils prirent un de ses petits, qui pouvoit avoir tout au plus un mois : je l'ai vu & touché, non sans crainte, car tout jeune qu'il étoit, il écumoit de rage, ses rugissemens étoient affreux, il se jettoit sur tout le monde, sur ceux-même qui lui apportoient à manger : heureusement que ses forces ne répondoient point à son courage, autrement ils les eût dévoré. Voyant donc qu'on ne pouvoit l'apprivoiser, & craignant d'ailleurs que ses rugissemens ne nous attirassent la visite des tigres du voisinage, nous lui

attachâmes une pierre au cou & le fimes jetter dans l'Uraguai, ſur les bords duquel nous nous trouvions alors.

Les Indiens ont encore une manière de faire la guerre aux bêtes féroces. Outre la lance, l'arc & les flèches, ils portent à leur ceinture deux pierres rondes, enfermées dans un ſac de cuir, & attachées aux deux bouts d'une corde longue d'environ trois braſſes. Les ſacs ſont de peau de vache. Les Indiens n'ont point d'armes plus redoutables. Lorſqu'ils trouvent l'occaſion de combattre un lion ou un tigre, ils prennent une de leurs pierres de la main gauche, & de la droite font tourner l'autre à peu près comme une fronde, juſqu'à ce qu'ils ſe trouvent à même de porter le

coup, & ils la lancent avec tant de force & d'adresse, qu'ordinairement ils abattent ou tuent l'animal. Quand les Indiens sont à la chasse des oiseaux & des bêtes moins dangereuses, ils ne portent communément avec eux que leur arc & leurs flèches. Rarement il arrive qu'ils manquent des oiseaux, même au vol. Souvent ils tuent ainsi de gros poissons qui s'élevent au-dessus de la surface de l'eau. Mais pour prendre le *Cerf*, la *Vigogne*, le *Guanacos* & d'autre animaux légers à la course, ils emploient les lacets & les deux pierres attachées au bout de la corde dont j'ai parlé. La *Vigogne* ressemble au cerf pour la forme & l'agilité, mais il est un peu plus gros. Du poil qui

croît ſous ſon ventre, on fabrique des chapeaux fins, qu'on appelle pour cette raiſon chapeaux de Vigogne. Le poil des côtés ſert à faire des ſerviettes & des mouchoirs fort eſtimés. Le *Guanacos* tient auſſi de la figure du cerf; il eſt cependant beaucoup plus petit; il a le cou long, de grands yeux noirs, & une tête haute qu'il porte fort majeſtueuſement. Son poil eſt une eſpèce de laine aſſez ſemblable au poil de chèvre; mais j'ignore l'uſage qu'on en fait. Cet animal eſt ennemi de la chaleur; quand le ſoleil eſt un peu plus ardent qu'à l'ordinaire, il crie, s'agite, & ſe jette à terre, où il reſte quelquefois très-long-tems ſans pouvoir ſe relever.

Outre ces animaux il en eſt

un qui m'a paru fort singulier : c'est celui que les *Moxes* appellent *Orocomo ;* il a le poil roux, le museau pointu, & les dents larges & tranchantes. Lorsque cet animal, qui est de la grandeur d'un gros chien, apperçoit un Indien armé, il prend aussitôt la fuite ; mais s'il le voit sans armes, il l'attaque, le renverse par terre, le foule à plusieurs reprises, & quand il le croit mort, il le couvre de feuilles & de branches d'arbres, & se retire. L'Indien, qui connoît l'instinct de cette bête, se releve dès qu'elle a disparu, & cherche son salut dans la fuite, ou monte sur un arbre d'où il considere à loisir tout ce qui se passe. L'*Orocomo* ne tarde pas à revenir accompagné d'un tigre

qu'il ſemble avoir invité à venir partager ſa proie ; mais ne la retrouvant plus, il pouſſe des hurlemens épouvantables, regarde ſon compagnon d'un air triſte & déſolé & ſemble lui témoigner le regret qu'il a de lui avoir fait faire un voyage inutile.

Je ne puis m'empêcher de vous parler encore d'une eſpèce d'ours particuliere, qu'on appelle *Ours aux fourmis*. Cet animal a, au lieu de gueule, un trou rond, toujours ouvert. Le pays produit une quantité prodigieuſe de fourmis ; l'*Ours*, dont je parle, met ſon muſeau à l'entrée de la fourmillière, & y pouſſe fort avant ſa langue, qui eſt extrêmement pointue ; il attend qu'elle ſoit couverte de fourmis, enſuite il la retire

avec promptitude, pour engloutir tous ces petits animaux. Le même jeu continue jusqu'à ce que l'*Ours* soit rassasié de ce mets favori. Voilà pourquoi on l'appelle *Ours aux fourmis.*

Quoique l'*Ours aux fourmis* soit sans dents, il est pourvu néanmoins d'armes terribles. Ne pouvant se jetter sur son ennemi avec fureur comme font les lions & les tigres ; il l'embrasse, il le serre & le déchire avec ses pattes. Cet animal est souvent aux prises avec le tigre ; mais comme celui-ci sçait faire un aussi bon usage de ses dents, que celui-là de ses griffes, le combat se termine d'ordinaire par la mort des deux combattans. Du reste toutes ces bêtes féroces n'attaquent guè-

re les hommes, à moins qu'ils n'en soient attaqués les premiers, de sorte que les Indiens, qui le sçavent, passent souvent les journées entières au milieu des forêts sans courir aucun danger.

Ces différens animaux ne sont pas la seule richesse du pays. Il produit toutes les espèces d'arbres que nous connoissons en Europe. On y trouve même dans quelques endroits le fameux arbre du Brésil *, & celui dont on tire cette liqueur célèbre, qu'on appelle *sang de dragon*, & sur laquelle les voyageurs ont débité les fables les plus extravagantes. Je ne

* On a donné à cet arbre le nom d'*Arbre du Brésil*, parce que le premier qu'on a vu en Europe avoit été apporté du Brésil.

vous en dirai rien à présent, parce que je n'en connois point encore toutes les propriétés. Je me réserve à vous les détailler lorsque j'en serai plus instruit. Le pays produit encore certains fruits singuliers, dont vous serez peut-être bien-aise d'avoir quelqu'idée. Il en est un entr'autres qui ressemble assez à une grappe de raisin ; mais cette grappe est composée de grains aussi menus que ceux du poivre. Chaque grain renferme une petite semence qu'on mange ordinairement après le repas, & sa vertu consiste à procurer, quelque tems après, une évacuation douce & facile. Ce fruit qu'on appelle *Mbegue*, est d'un goût & d'une odeur fort agréable. Le *Pigna*, autre fruit du pays, a

quelque reſſemblance avec la pomme de pin, c'eſt ce qui a fait donner le nom de pin à l'arbre qui le produit. Cependant la figure du *Pigna* approche davantage de celle de l'artichault ; ſa chair qui eſt jaune-comme celle du coing, lui eſt fort ſupérieure, & pour la ſaveur, & pour le parfum. On eſtime beaucoup dans le pays une plante nommée *Mburuſugia*, qui porte une très-belle fleur, que les Indiens appellent la fleur *de la Paſſion*, & qui ſe change en une eſpèce de callebaſſe de la groſſeur d'un œuf de poule. Quand ce fruit eſt mûr, on le ſuce & l'on en tire une liqueur douce & délicate, qui a la vertu de rafraîchir le ſang & de fortifier l'eſtomac. J'ai vu encore une plante nom-

mée *Pacoë*, qui produit des coſſes longues, groſſes, raboteuſes, & de différentes couleurs. Ces coſſes renferment une eſpèce de fève de très-bon goût. Je ne vous parlerai pas de l'herbe connue ſous le nom de l'*herbe du Paraguai*; je me contenterai de vous dire que c'eſt la feuille d'un arbriſſeau qui ne ſe trouvoit autrefois que dans les montagnes de *Maracayu*, ſituées à plus de deux cents lieues des peuplades chrétiennes. Lorſque ces peuplades s'établirent dans les terres qu'elles ont défrichées, on y fit venir de jeunes plans de *Maracayu*, & ils réuſſirent à merveille. Aujourd'hui il y en a une ſi grande quantité, que les Indiens en font un commerce conſidérable

avec les Eſpagnols. Vous n'ignorez pas les calomnies & les diſcours injurieux que ce commerce a occaſionnés contre nous ; mais vous ſçavez auſſi que la Cour d'Eſpagne n'en a tenu aucun compte : c'eſt pourquoi je paſſerai cet article ſous ſilence, pour vous dire un mot du génie & des mœurs des Indiens encore barbares, qui ne ſont ſoumis à aucunes loix.

Les Sauvages ne connoiſſent entr'eux, ni Princes, ni Rois. On dit en Europe qu'ils ont des Républiques, mais ces Républiques n'ont point de forme ſtable ; il n'y a ni loix, ni règles fixes pour le Gouvernement civil, non plus que pour l'adminiſtration de la Juſtice. Chaque famille ſe croit abſolument libre, cha-

que Indien se croit indépendant. Cependant comme les guerres continuelles qu'ils ont à soutenir contre leurs voisins, mettent sans cesse leur liberté en danger, ils ont appris de la nécessité, à former entr'eux une sorte de société, & à se choisir un Chef qu'ils appellent *Cacique*, c'est-à-dire, Capitaine ou Commandant. En le choisissant, leur intention n'est pas de se donner un maître, mais un protecteur, & un père, sous la conduite duquel ils veulent se mettre. Pour être élevé à cette dignité, il faut auparavant avoir donné des preuves éclatantes de courage & de valeur. Plus un *Cacique* devient fameux par ses exploits, plus sa peuplade augmente, & il aura quelque

fois ſous lui juſqu'à cent cinquante familles.

Si nous en croyons quelques anciens Miſſionnaires, il y a parmi les *Caciques* des magiciens qui ſçavent rendre leur autorité reſpectable par les maléfices qu'ils employent pour ſe venger de ceux dont ils ſont mécontens. S'ils entreprenoient de les punir publiquement par la voie d'une juſtice réglée, on ne tarderoit pas à les abandonner. Ces impoſteurs font entendre au peuple que les lions, les tigres & les animaux les plus féroces ſont à leurs ordres, pour dévorer quiconque refuſeroit de leur obéir. On les croit d'autant plus facilement, qu'il n'eſt pas rare de voir ceux que le *Cacique* a menacé, tomber dans des maladies de

de langueur, qui sont plutôt un effet du poison qu'on sçait leur faire prendre adroitement, qu'une suite de la frayeur qu'on leur inspire.

Pour parvenir à la dignité de *Cacique*, les prétendans ont ordinairement recours à quelque Magicien, qui, après les avoir frottés de la graisse de certains animaux, leur fait voir l'esprit de ténèbres, dont il se dit inspiré, après quoi il nomme le *Cacique*, à qui il enjoint de conserver toujours une vénération profonde pour l'auteur de son élévation.

Les Républiques ou Peuplades d'Indiens se dissipent avec la même facilité qu'elles se forment; chacun étant son maître, on se sépare dès qu'on est mécontent du *Cacique*, & l'on passe sous un autre Chef.

Les effets que laiſſent les Indiens dans un lieu qu'ils abandonnent, ſont ſi peu de choſes, qu'il leur eſt aiſé de réparer bientôt leur perte. Leurs demeures ne ſont que de miſérables cabannes bâties au milieu des bois avec des bamboux ou des branches d'arbres poſées les unes auprès des autres, ſans ordre & ſans deſſein. La porte en eſt ordinairement ſi étroite & ſi baſſe, qu'il faut, pour ainſi dire, ſe traîner à terre pour y entrer. Demandez-leur la raiſon d'une ſtructure ſi bizarre ? Ils vous répondront froidement que c'eſt pour ſe défendre des mouches, des couſins & de quelques autres inſectes dont je ne me rappelle point les noms.

Les Indiens vivent, com-

me vous sçavez, du produit de leur chasse & de leur pêche, de fruits sauvages, du miel qu'ils trouvent dans les bois, ou de racines qui naissent sans culture. Les sangliers & les cerfs sont en si grande quantité dans les forêts qu'en peu d'heures les sauvages peuvent renouveller leurs provisions. Mais afin d'en avoir toujours en abondance, ils changent souvent de demeure, & voilà la raison qui les empêche de se rassembler en grand nombre dans un même lieu. Ces changemens sont sans contredit un des plus grands obstacles à leur conversion.

Les Sauvages sont presque tous d'une taille haute. Ils sont agiles & dispos. Les traits de leur visage ne different pas

beaucoup de ceux des Européens. Cependant il eſt facile de les reconnoître à leur teint bazanné. Ils laiſſent croître leurs cheveux, parce qu'une grande partie de la beauté conſiſte, ſelon eux, à les avoir extrémement longs. Il n'eſt rien cependant qui les défigure davantage.

La plupart des Indiens ne portent point de vêtemens; ils ſe mettent autour du cou, en guiſe de collier, certaines pierres brillantes, que l'on prendroit pour des émeraudes ou pour des rubis encore brutes. Dans les jours de cérémonies, ils s'attachent autour du corps une bande ou ceinture faite de plumes de différentes couleurs, dont la vue eſt aſſez agréable. Pour les femmes, elles portent une

espèce de chemise appellée *Tipoy*, avec des manches assez courtes. Les peuples qui sont plus exposés ou plus sensibles au froid, se couvrent de la peau d'un bœuf ou d'un autre animal. En été ils mettent le poil en dehors, & en hiver ils le tournent en dedans.

L'adresse & la valeur sont presque les seules qualités dont les Sauvages se piquent, & presque les seules qu'ils estiment. On leur apprend de bonne heure à tirer de l'arc, & à manier les autres armes qui sont en usage parmi eux. Ce qu'il y a d'étonnant c'est qu'il n'en est aucun qui ne soit extraordinairement habile dans ces sortes d'exercices ; jamais ils ne manquent leur coup, même en tirant au vol. Les massues dont ils

se servent dans les combats, sont faites d'un bois dur & pesant, elles sont tranchantes des deux côtés, fort épaisses au milieu, & se terminent en pointes. A ces armes offensives quelques-uns ajoutent, lorsqu'ils vont à la guerre, un grand bouclier d'écorce, pour se mettre à couvert des traits de leurs ennemis.

Ces peuples sont si vindicatifs que le moindre mécontentement suffit pour faire naître entre deux peuplades la guerre la plus cruelle. Il n'est pas rare de les voir prendre les armes pour disputer à quelque peuple voisin, un morceau de fer, plus estimé chez eux que l'or & l'argent ne le sont en Europe. Quelquefois ils s'arment par pur

caprice, ou simplement pour s'aquérir une réputation de valeur. Peut-être les Européens ne sont guère en état de sentir ce qu'il y a de barbare dans un pareil procédé. Accoutumés eux-mêmes à s'armer sans raison les uns contre les autres, leur conduite ne differe guère en cela de celle des Indiens ; mais ce qui inspirera sans doute de l'horreur pour ces derniers, c'est l'inclination qu'ils ont à se nourrir de chair humaine. Lorsqu'ils sont en guerre ils font le plus qu'ils peuvent de prisonniers, & les mangent au retour de leur expédition. En tems même de paix les Indiens d'une même peuplade se poursuivent les uns les autres & se tendent mutuellement des pièges pour

assouvir leur appetit féroce. Cependant il faut convenir qu'il en est beaucoup parmi eux qui ont horreur de cette barbare coutume. J'en ai vu d'un caractère doux & paisible; ceux-ci vivent tranquilles chez eux ; s'ils prennent les armes contre leurs voisins, ce n'est que quand la nécessité les y contraint ; mais alors ce sont les plus redoutables dans les combats.

Vouloir entreprendre de vous faire une peinture de mœurs qui conviennent également à tous les peuples sauvages de l'Inde, ce seroit former un projet impossible. Vous concevez que les usages & les coutumes doivent varier presqu'à l'infini. Je me contente donc de rapporter ce qui m'a paru le plus univer-

sellement

tellement établi parmi eux. On peut cependant dire en général qu'il y a deux espèces d'hommes dans le pays dont je parle. Les uns sont absolument barbares; les autres conservent, jusques dans le centre même de la barbarie, une douceur, une droiture, un amour de la paix, & mille autres qualités estimables, qu'on est tout étonné de trouver dans des hommes sans éducation & pour ainsi dire sans principes. Les Historiens, faute de remarquer cette différence, ont été peu d'accord sur le génie & le caractère des Indiens. Tantôt on nous les représente comme des gens grossiers & stupides, aussi bornés dans leurs vues, qu'inconstans & légers dans leurs

réſolutions ; capables d'embraſſer aujourd'hui le Chriſtianiſme, & de retourner demain dans leurs bois. Tantôt on nous les peint comme des hommes d'un tempérament vif & plein de feu, d'une patience admirable dans le travail, d'un eſprit pénétrant, d'une intelligence vaſte, & enfin d'une docilité ſingulière aux ordres de ceux qui ont droit de leur commander. Telle eſt l'idée que Barthelemi de *Las-caſas* nous donne des Indiens qui habitoient le Mexique & le Perou, lorſque les Eſpagnols y aborderent pour la première fois. Cet écrivain célèbre auroit dû obſerver que ces peuples étoient déja civiliſés. Ils avoient en effet un Roi environné d'une Cour

nombreuse, ce qui ne se trouve dans aucune contrée de l'Amérique méridionale. Ce seroit donc à tort qu'on voudroit juger des autres Indiens par ceux-là. Les bonnes & les mauvaises coutumes établies dans chaque canton passent des pères aux enfans, & la bonne ou la mauvaise éducation qu'on y reçoit, l'emporte presque toujours sur le caractère propre des particuliers.

Il n'est pas surprenant que des Nations errantes & sauvages, telles que la plupart de celles du Paraguai, connoissent si peu la beauté de l'ordre, & les charmes de la société. Il n'est pas étonnant non plus que leurs jeunes gens étant mal-élevés, &

n'ayant sous les yeux que de mauvais exemples, se livrent si facilement à la débauche & à la dissolution. Je trouve encore moins étrange, qu'étant accoutumés, comme ils le sont, dès leur plus tendre enfance, à la chasse & à la pêche, exercices fatiguans, qui ne sont cependant pas sans plaisirs, ils négligent si fort le soin de cultiver les campagnes.

La saison des pluies est pour eux un tems de réjouissances. Leurs festins & leurs danses durent ordinairement trois jours & trois nuits de suite, dont ils passent la plus grande partie à boire; mais il arrive très-souvent que les fumées de la *chica* * venant à

* Boisson des Indiens.

leur troubler le cerveau, ils font succéder les disputes, les querelles & les meurtres à la joie, aux plaisirs & aux divertissemens. Il est permis aux *Caciques* d'avoir plusieurs femmes; les autres Indiens n'en peuvent avoir qu'une. Mais si par hasard ils viennent à s'en dégoûter, ils ont droit de la renvoyer & d'en prendre une autre. Jamais un père n'accorde sa fille en mariage, à moins que le prétendant n'ait donné des preuves non-équivoques de son adresse & de sa valeur. Celui-ci va donc à la chasse, tue le plus qu'il peut de gibier, l'apporte à l'entrée de la cabanne où demeure celle qu'il veut épouser, & se retire sans dire mot. Par l'es-

pèce & la quantité du gibier ; les parens jugent si c'est un homme de cœur, & s'il mérite d'obtenir leur fille en mariage.

Il y a beaucoup d'Indiens qui n'ont point d'autre lit que la terre ou quelques ais, sur lesquels ils étendent une natte de jonc & la peau des animaux qu'ils ont tués. Ils se croient fort heureux lorsqu'ils peuvent se procurer un *hamac ;* c'est une espèce de filet suspendu entre quatre pieux ; quand la nuit arrive, ils le suspendent à des arbres, pour y prendre leur repos.

L'Orateur Romain dit quelque part, qu'il n'y a aucun peuple dans le monde qui ne reconnoisse un Etre-suprême, & qui ne lui rende hom-

mage. Ces paroles se vérifient parfaitement bien à l'égard de certains peuples du *Paraguai*, peuples grossiers & barbares, dont quelques-uns, à la vérité, ne rendent aucun culte à Dieu, mais qui sont persuadés de son existence, & qui le craignent beaucoup. Ils sont également persuadés que l'ame ne périt point avec le corps, du moins je l'ai jugé ainsi par le soin avec lequel ils ensévelissent leurs morts. Ils mettent auprès d'eux des vivres, un arc, des flèches, & une massue, afin qu'ils puissent pourvoir à leur subsistance dans l'autre vie, & que la faim ne les engage pas à revenir dans le monde pour tourmenter les vivans. Ce

principe universellement reçu parmi les Indiens est d'une grande utilité pour les conduire à la connoissance de Dieu. Du reste la plupart s'embarrassent très-peu de ce que deviennent les ames après la mort.

Les Indiens donnent à la Lune le titre de mère, & l'honorent en cette qualité. Lorsqu'elle s'éclipse, on les voit sortir en foule de leurs cabannes, en poussant des cris & des hurlemens épouventables & lancer dans l'air une quantité prodigieuse de flèches pour défendre l'astre de la nuit des chiens qu'ils croient s'être jettés sur lui pour le déchirer. Plusieurs peuples de l'Asie, quoique civilisés, pensent sur les éclipses de Lune

à peu près comme les Sauvages de l'Amérique.

Quand il tonne, ces nations s'imaginent que l'orage est suscité par l'ame de quelqu'un de leurs ennemis morts, qui veut venger la honte de sa défaite. Les Sauvages sont très-superstitieux dans la recherche de l'avenir. Ils consultent souvent le chant des oiseaux, le cri de certains animaux, & les changemens qui surviennent aux arbres. Ce sont leurs oracles, & ils croient pouvoir en tirer des connoissances certaines sur les accidents fâcheux dont ils sont menacés.

N'attendez pas de moi que je vous détaille les différens points de la Religion de ces barbares. D'abord je ne la

connois que fort imparfaitement. Outre cela, comme chaque peuple a ſon culte, ſes cérémonies & ſes Dieux particuliers, je ſerois infini ſi je voulois vous en faire une deſcription exacte & complete. Peut-être un jour je pourrai vous donner cette ſatisfaction ; mais auparavant je veux tout voir par moi-même, pour ne rien vous marquer que de certain.

J'ai l'honneur d'être, en l'union de N. S. J. C.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, CAT.

Miſſionnaire de la C. de J.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE

ÉCRITE D'ISPAHAN, CAPITALE DE LA PERSE.

A Ispahan, le 15 Octobre . . . .

AVANT de partir pour le Pays d'où j'écris, j'avois examiné ma route sur les cartes que les Voyageurs en ont dressées. J'avois lû tout ce qu'ils ont raconté de curieux des endroits où ils ont passé.

Mais en voyant les choſes par moi-même, j'ai trouvé leurs relations auſſi peu inſtructives que leurs cartes m'ont paru défectueuſes. Je ne m'arrêterai point ici à démontrer l'inſuffiſance de ces cartes ; cela demanderoit un tems conſidérable, & j'ai à peine celui de vous écrire. Quant aux relations dont j'ai parlé, il me ſera facile, dans le cours de cette lettre, d'en faire voir l'inexactitude à bien des égards. Je commence par la mer Caſpienne, qui eſt un des articles qui m'ont le plus frappé, & auquel cependant les voyageurs m'ont paru faire aſſez peu d'attention.

Cette mer peut paſſer pour une des merveilles du monde. Il eſt étonnant que n'ayant aucune communication ſen-

sible avec les autres mers, & que recevant dans son lit un grand nombre de fleuves & de rivières très-considérables, elle ne franchisse cependant jamais ses bornes. Du nombre de ces fleuves sont principalement le *Kour*, l'*Araxe*, le *Sihun* qui est le *Jaxartes* des anciens, le *Gihun* qu'ils appelloient *Oxus*, & le *Volga*. Ce dernier fleuve, autrefois connu sous le nomm de *Rha*, & appellé, par les gens du pays, *Adil* ou *Adel*, est le plus grand fleuve de l'Europe : il a tout son cours en Moscovie, où, après avoir arrosé plus de sept cents lieues de pays, il va se jetter à *Astracan* dans la mer dont je parle. Il paroît lui-même une vaste mer à son embouchure.

Depuis le temps que cette

mer reçoit les eaux de tant de fleuves, il eſt évident qu'elle auroit dû inonder non-ſeulement le Royaume de Perſe, mais encore toute l'Aſie, ſi elle ne ſe déchargeoit par des canaux ſouterreins à meſure qu'elle groſſit par le concours des rivières qui ſe raſſemblent dans ſon ſein ; c'eſt de quoi on eſt abſolument obligé de convenir. La difficulté eſt de ſçavoir ſous quel pays de l'Aſie elle envoie ſes eaux, & avec quelle mer elle communique ſous terre. Voici ſur ce point deux opinions qui méritent quelque attention. La première eſt qu'elle paſſe ſous la Georgie pour aller ſe décharger dans la mer noire ; ce qui paroît fondé ſur deux raiſons. La première eſt le peu de diſtance qu'il y a

d'une mer à l'autre, distance qui n'est environ que de quatre-vingt lieues. La seconde, ce sont les courans que l'on trouve sur la mer noire & qui sont poussés d'Orient en Occident, & sur-tout le courant rapide du détroit de Constantinople. La mer noire, enflée par cette prodigieuse quantité d'eau que la mer Caspienne lui envoie sous terre, est elle-même obligée de se décharger par le canal de Constantinople dans la mer de *Marmora*. Ce sistême d'ailleurs sert à expliquer pourquoi dans la mer noire les agitations sont plus continuelles, & le mouvement des flots plus violent que dans toute autre mer.

La seconde opinion, qui me paroît encore mieux fon-

dée, est que la mer Caspienne se décharge sous la Perse, & va, par un chemin de quatre cents lieues sous terre, communiquer avec l'Ocean des Indes, vers le Golfe d'*Ormus* & le *Sein-Persique*. Voici les raisons qui me feroient adopter ce sentiment préférablement au premier.

1°. J'ai remarqué en parcourant la Perse, qui est peut-être le pays du monde où il pleut plus rarement, & où il y a le moins de rivières, qu'on y trouve cependant de l'eau pour peu que l'on creuse la terre.

2°. Cette eau est par-tout un peu salée, ce qui ne l'empêche pas néanmoins d'être potable, car on s'y accoutume d'abord. Cette raison est d'autant plus forte qu'en plusieurs endroits

endroits de la Perse il est assez ordinaire de voir la terre couverte & blanche de salpêtre ; & le sel y est si commun, qu'on le donne presque pour rien.

3°. En Perse il y a des Campagnes entières qui sont incultes & desertes, parce qu'elles sont presque toujours inondées ; ce qui, certainement, ne peut venir que des eaux qui coulent sous terre, n'y ayant ni ruisseau, ni fontaine, ni source d'eau dans le voisinage, les puits même y étant très-rares.

4°. Ces eaux souterreines minent en différens endroits les fondemens des maisons qui ne sont que de terre, & les font tomber en ruines, ainsi qu'on le voit principa-

lement dans les villes de *Com* & de *Chiras*.

50. Il arrive très-souvent que l'on trouve des poissons dans les puits ou *caris*, pour peu qu'ils aient de profondeur. Ces poissons paroissent évidemment avoir été amenés par les décharges d'une mer qui ne peut être que la mer Caspienne, puisque dans les environs, il n'y a, comme je l'ai déja observé, ni fleuves, ni ruisseaux. Après ces différentes observations, que je soumets à vos lumières, je crois pouvoir avancer que M... & l'auteur du voyage de... se sont également trompés, ainsi que beaucoup d'autres voyageurs qui se sont copiés les uns les autres, ou qui se sont contentés de faire des observations superficielles &

par conséquent pleines d'erreurs.

Je ne crois pas devoir finir cet article, qu'il auroit peut-être été à propos de développer davantage, sans vous dire un mot de la manière dont les Persans creusent leurs *caris*. Ceci ne pourra que justifier mon opinion.

Pour suppléer au défaut des pluies, qui sont très-rares en Perse, sur-tout depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Novembre, ils creusent des puits, dont l'invention ne me paroît pas moins industrieuse qu'utile. C'est ordinairement le penchant d'une colline qu'ils choisissent pour cette opération ; ils y creusent d'abord une espèce de citerne, & dès qu'ils ont trouvé l'eau, ils s'arrêtent. Cette citer-

ne se nomme le premier puits ou *Caris*. A vingt pas plus bas ils en creusent une seconde, & ayant ôté la terre qui est entre les deux, ils en font la communication, & par ce moyen ils forment un canal. Une troisième citerne qu'ils creusent au-dessous de la seconde, à peu près à la même distance, & dont ils font de même l'union par l'enlèvement des terres, grossit ce canal. Ils continuent, en suivant toujours le penchant du terrein, jusqu'à ce que le dernier puits, étant presque au niveau de la campagne, forme un grand ruisseau qui a encore assez de pente pour s'écouler sur leurs terres. C'est ainsi qu'ils ont trouvé le moyen d'arroser leurs campagnes, qui seroient arides

& desséchées pendant les chaleurs excessives qui les brûlent, si l'art & le travail n'étoient chez eux une espèce de supplément à la nature. Mais ce qui confirme la vérité de ce que j'ai avancé plus haut, c'est qu'à peine les Persans ont creusé ces puits ou *caris*, qu'en regardant attentivement, l'on apperçoit au fond de l'eau une quantité prodigieuse de poissons d'une grosseur médiocre & dont le goût est fade & insipide, sans doute à cause du long séjour qu'il ont fait sous la terre, où ils ne peuvent avoir été déposés que par la mer Caspienne.

Cette mer reçoit différents noms. On la nomme mer de *Bacu*, du nom d'une ville ainsi appellée par les Orientaux; mer de *Sala*, du nom d'une

autre ville qui eſt ſur ſes côtes ; mer de *Tabareſtan* ou *Tabriſtan*, du nom d'une Province de Perſe, qui eſt ſur les côtes méridionales de cette mer ; mer de *Ghilan*, du nom d'une autre Province de ce Royaume, la plus petite des ſeize qui le compoſent ; mais une des plus fertiles & des plus opulentes par le grand commerce de ſes ſoies, qui paſſent pour les plus belles de toute l'Aſie : enfin les Anciens l'ont appellée mer d'*Hyrcanie*, pays qui dépendoit autrefois du Royaume des *Parthes*.

Je paſſe à un autre article. Vous n'ignorez pas, ſans doute, ce que le Chevalier *Chard.* a écrit au ſujet de la ville de *Tauris*, qui eſt après *Iſpahan*, la cité la plus belle,

la plus peuplée & la plus riche de la Perse. Il seroit inutile de réfuter toutes les fables de cet Ecrivain, qui étoit plus jaloux de plaire à ses lecteurs par les agrémens du stile, que par les charmes de la vérité. Il ignoroit certainement que la Ville dont il parle est l'*Ecbatane* des Anciens, lors qu'il l'a crue bâtie sur les ruines de *Neronia* ou *Ardaxate*, Ville célèbre que *Pompée* prit autrefois au Roi *Tigrane* qui y avoit établi sa Cour, & que l'Empereur *Néron* rendit à *Tiridate* qui étoit allé à Rome pour faire sa paix avec les Romains.

La ville de *Tauris* est exactement cette Ville fameuse dans l'Histoire, connue chez les Anciens sous le nom d'*Ec-*

batane. Les monumens qui s'y trouvent encore, comme les tombeaux, les inſcriptions & mille autres marques d'une antiquité fort reculée, ne permettent point d'en douter. Cette Ville étoit, comme vous ſçavez, la capitale de l'Empire des Mèdes : elle eſt aujourd'hui celle du Royaume d'*Adirbetjan*, qui eſt l'*Aderbigana* ou l'*Atropena* des Hiſtoriens Latins. Elle eſt ſituée au trente-neuvième degré de latitude, & au ſoixante-ſixième de longitude. On ne peut rien voir de plus agréable que la ſituation & les dehors de cette Ville ; elle eſt au milieu d'une belle & vaſte plaine, qui s'étend à perte de vue de tous côtés, excepté à l'Orient où elle eſt terminée par une chaîne de montagnes

gues d'où l'on prétend qu'il s'élève des vapeurs infectes qui corrompent l'air des environs. J'ai demeuré long-tems dans cette Ville, mais je ne me suis jamais apperçu que l'air y fût mal-sain. Je l'ai même trouvé plus vif, plus pénétrant & plus léger qu'ailleurs. Quoiqu'il en soit, *Tauris* est une des Villes les plus marchandes, j'ose même dire des plus vivantes de l'Orient. On y compte environ quinze ou vingt mille maisons, autant de magasins ouverts & publics, que les Persans appellent *bazars*, deux cent cinquante Mosquées, & plus de quatre cent mille ames. Les *bazars*, qui occupent une bonne partie de la Ville, sont de grandes rues couvertes & voutées, qui ont à

droite & à gauche une quantité prodigieuſe de boutiques remarquables par l'éclat, la richeſſe & la variété des marchandiſes de toute eſpèce qu'on y étale, & où l'affluence du monde eſt toujours ſi conſidérable qu'il eſt ſouvent très-dangereux d'y paſſer à cauſe du tumulte & du déſordre qui y règnent & qu'on ne ſçauroit empêcher malgré toutes les ſages précautions qu'on prend pour y entretenir la tranquilité & la paix.

Après les *bazars*, le *meydan* ou place publique m'a paru digne de remarque. Cette place, autant que j'ai pu voir, a environ trois cent pas de long, ſur cent cinquante de large. Le *Madraza* qui eſt un college ou l'on inſtruit la jeuneſſe, n'eſt pas un des moindres ornemens de la Ville.

Cet édifice, qui est très-vaste, a sur le devant une grande place quarrée, toute pavée de pierres de taille. En y entrant on apperçoit quatre corps de logis superbes, distribués avec beaucoup d'art & de symétrie. A la vérité, ils ne sont bâtis que de briques; mais ces briques sont vernissées d'un bleu céleste qui charme & ravit les yeux sans les fatiguer par son éclat.

Tauris est comme le rendez-vous de tous les marchands qui vont des Indes en Turquie, & de Turquie aux Indes. On y en trouve même de toutes les Nations. Aussi cette Ville est-elle regardée comme le premier Gouvernement du Royaume de Perse, & le *Kan*, outre les sommes immenses qu'il en tire,

en rend au Roi chaque année plus de six cent mille écus de notre monnoie. Pour achever de vous donner une idée de l'opulence de cette Ville, je vous dirai qu'aux environs il y a une carrière du plus beau marbre, & une mine d'or considérable, où l'on dédaigne de travailler.

Cette Ville a été long-tems le théâtre de la guerre entre les Persans & les Turcs. *Ka-Ismaël*, qui prit le premier le nom de *Sophi*, l'enleva aux Turcs en 1522. Soliman II, Empereur des Turcs, la reprit sur les Persans & la saccagea en 1535. *Thamas*, Roi de Perse, l'assiegea dans la suite & la força. Les Turcs s'en emparerent encore sous le règne du Roi *Codabend*, fils de *Thamas*. Enfin

Ka-Abas le Grand la reprit sur les Turcs en 1603, & depuis ce tems-là les Persans en ont toujours été les maîtres.

La manière dont le Grand *Abas* la délivra du joug cruel & tirannique des Ottomans, mérite d'avoir place ici. Ce Prince avoit peu de gens, mais beaucoup d'adresse & de valeur. Il distribua ses plus braves soldats en plusieurs pelotons, qui surprirent les corps-de-garde que le Gouverneur Turc avoit placés sur les avenues, & les égorgerent avec tant de secret & de promptitude, qu'on n'en eut aucune nouvelle dans la Ville. Ces pelotons étoient suivis d'une troupe de cinq cents hommes déguisés en marchands, qui entrerent dans

Tauris, en disant qu'ils avoient laissé la caravanne à une journée de là. On les crut, parce que c'est l'usage que les marchands qui vont en caravanne prennent les devans à l'approche des grandes villes, & l'on supposa que les gardes instruits les avoient laissé passer. Dès qu'*Abas*, qui les suivoit de près, les vit entrés, il fondit sur la Ville, à la tête de ses Généraux, & massacra tout ce qui se rencontra sur son passage. L'allarme & la consternation se répandirent aussi-tôt de toute part. Les Turcs épouvantés vinrent en désordre se jetter aux genoux du vainqueur pour lui demander la vie. *Abas* la leur accorda, & le lendemain il les fit sortir de la Ville, désarmés & sans drapeaux. Ce

fut à cette occasion que les Persans se servirent pour la première fois d'armes à feu.

Venons maintenaint à un troisième article, sur lequel vous verrez que les Voyageurs ne se sont pas moins trompés que sur les précédens : c'est ce qui regarde les mœurs, le génie & le caractère des Persans, dont les Européens n'ont encore qu'une idée très-imparfaite. Voici les observations que j'ai faites à ce sujet.

Les Persans forment, sans contredit, la nation la plus polie & la plus cultivée de l'Orient : ils sont doux, honnêtes, affables, sur-tout à l'égard des étrangers, paisibles, ennemis des querelles & des contestations. Sobres & tempérans, ils fuyent les excès. Aussi ne voit-on par-

mi eux, ni débauches ſcandaleuſes, ni plaiſirs tumultueux. Si quelqu'un tranſgreſſe la loi qui défend l'uſage du vin, ou commet quelque autre excès, il ſe tient caché chez lui & n'oſe ſe montrer en public. Ce peuple eſt compatiſſant & ne verſe qu'avec peine le ſang humain, lors même qu'il s'agit de punir les plus grands crimes. Pendant quatorze ans qu'un de nos Miſſionnaires a demeuré à *Iſpahan*, l'on n'y a fait, de ſa connoiſſance, qu'une ſeule exécution. Les Perſans ont un eſprit vif, pénétrant & enjoué; ils ſont curieux des ſciences & aiment la poëſie, pour laquelle ils ont un génie particulier; ce qui les rend naturellement éloquens & bons acteurs. Ils ſe plai-

sent à représenter, à leur manière, des pièces publiques sur des théâtres qu'ils dressent dans leur *Meydan*, & quoique leurs représentations ne soient pas selon les regles du théâtre, les essais qu'ils en font, démontrent assez leur capacité naturelle pour ce genre de travail; il ne leur manque pour y exceller que le secours de l'étude & des livres.

Les Persans, ainsi que toutes les autres nations de l'univers, ont en partage l'avarice & la passion d'amasser des richesses; mais il n'arrive presque jamais que ces vices deviennent comme en Europe, des vices affreux & funestes aux fortunes des particuliers. Rarement on voit chez eux des vols, des concussions & des injustices; ils

donnent peu & aiment beaucoup à recevoir. On n'aborde guère les Grands qu'avec un préſent à la main; mais quelque léger que ſoit un don, la manière dont ils le reçoivent, fait toujours ſentir l'eſtime qu'ils en font.

La juſtice ſe rend très-promptement parmi eux. Ils ignorent toutes ces formalités inutiles, qui ne tendent qu'à éterniſer les affaires, & à les faire durer des ſiècles entiers; ils ne connoiſſent point de délais, ils terminent un procès dans une ou deux ſéances. Le *Divan-Beghi*, c'eſt-à-dire, le Chef de la Juſtice, ſe trouve une fois ou deux la ſemaine à ſon Tribunal; là les Parties expoſent ſimplement leur grief de part & d'autre, & le *Divan-Beghi*,

après les avoir entendues avec la dernière attention, prononce ensuite son jugement, & l'on s'en tient à sa décision, sans pouvoir appeller à aucune Cour supérieure; mais ce qui vous surprendra peut-être, c'est qu'on ne se sert ici, ni de Procureurs, ni d'Avocats, ni de papier timbré, &c.

Dans les villes un peu considérables la police s'exerce de la même manière & sans aucun embarras. Dans chaque quartier il y a des Commissaires qui font tous les jours la ronde, accompagnés de gens à cheval, pour examiner si tout est en ordre, si les denrées se vendent loyalement & au prix taxé par les Magistrats. Voici un fait qu'on m'a raconté à ce sujet.

Un Commissaire, étant un jour en fonction, rencontra un bourgeois qui venoit de la boucherie & s'en retournoit chez lui ; il lui demanda ce qu'il portoit, *c'est*, répondit le bourgeois en colère, *de la viande que je viens d'acheter chez un tel boucher.* Le Commissaire frappé de sa réponse voulut sçavoir le sujet de son mécontentement ; il s'informa s'il avoit payé sa viande trop cher ? *sans doute*, repartit le bourgeois, *vous avez beau fixer le prix, les bouchers s'en mocquent ; ils exigent le triple de la taxe, encore ne donnent-ils pas le poids ; il manque à ce morceau au moins deux ou trois onces. Menes-moi*, dit le Commissaire, *à l'endroit où tu l'as pris.* Le Commissaire y étant arrivé, ordonna

au boucher de peser le morceau, & il s'y trouva effectivement quatre ou cinq onces de moins. Le Commissaire alors adressa ces paroles au bourgeois : *Quelle justice demandes-tu de cet homme ? que veux-tu exiger de lui ? Je demande*, dit aussitôt le bourgeois, *autant d'onces de sa chair, qu'il m'en a retranché du morceau qu'il m'a vendu. Tu les auras*, répartit le Commissaire, *& tu les couperas toi-même ; mais si tu en coupes plus ou moins tu seras puni.* Le bourgeois étonné de la sagesse du jugement, disparut comme un éclair.

Le Royaume de Perse est héréditaire ; il passe du père aux fils légitimes, & à leur défaut aux fils naturels, à l'exclusion des autres parens.

Le Gouvernement en eſt ſi fort deſpotique, que la volonté du Souverain fait la loi: la vie & les biens de ſes ſujets ſont abſolument entre ſes mains, & il en diſpoſe à ſon gré. De tous les titres les plus rares & les plus diſtingués, il n'en eſt point de plus honorable que celui de *Cha-Kouli*, c'eſt-à-dire, *Eſclave du Roi.* Il n'y a point de Nobleſſe en Perſe ni en Turquie; les Grands n'y ſont diſtingués, ni par l'antiquité de leur famille, ni par les armoiries, ni par l'éclat de la fortune. On n'y connoît point ces noms pompeux de Prince, de Duc, de Marquis, de Comte, de Baron, &c. la véritable nobleſſe ne conſiſte que dans les charges & les emplois dont le Roi honore ceux qu'il

juge dignes de sa confiance.

Le premier Ministre, qu'on appelle *Latahmia Doulet*, est chez les Persans ce qu'est le *Grand-Visir* chez les Turcs ; il a le département des affaires de la guerre ; le *Nazaire* celui des finances, dont il est le Sur-Intendant. C'est par ces deux Ministres que le Prince gouverne ses Etats. Les Eunuques noirs, que les Sultanes peuvent voir sans danger, sont les seuls à qui sont confiés les emplois du Serrail ou de l'intérieur de la maison du Roi ; les blancs ont ordinairement les charges du dehors. Cette distribution d'Eunuques vient de ce que les blancs sont réservés pour le service du Prince ; les noirs au contraire pour celui de la Sultane & des femmes. Le

Roi répand également ſes bienfaits ſur les uns & ſur les autres ; la raiſon en eſt fort ſimple : comme ils meurent ſans poſtérité, tous leurs biens après leur mort retournent à la Couronne.

Les *Kans* ſont en Perſe ce que les *Bachas* ſont en Turquie, & les Vice-Rois ou les Gouverneurs de Provinces en Europe ; & parce que leurs Gouvernemens ſont d'ordinaire de grande étendue, ils ont ſous eux des *Sultans* ou Sous-Gouverneurs, qui ont chacun leur diſtrict particulier. Les autres charges de la Couronne ſont à peu près les mêmes que celles des Monarchies Européennes. Le *Mufti* eſt établi pour ce qui concerne la Religion. Le *Divan-Beghi* eſt Grand-Chancelier

celier ou chef de la Justice; l'*Emir Chikiar Bachi* Grand-Veneur; le *Kazinadar* Grand-Tréforier; le *Toptchi-Bachi* Grand-Maître de l'Artillerie; le *Chiratgi-Bachi* Grand-Echanſon; le *Nakach-Bachi* Grand-Maître de l'Académie des Peintres; & *Meymandar-Bachi* Introducteur des Ambaſſadeurs.

Si ces Grands ont le malheur d'encourir la diſgrace du Prince, toute leur grandeur tombe avec eux, & leurs biens ſont confiſqués au profit du Roi. C'eſt ici le lieu de vous raconter un trait que vous ne ſerez pas fâché de ſçavoir.

Un Roi de Perſe ſe promenant un jour hors d'*Iſpahan*, rencontra un jeune enfant qui gardoit les troupeaux.

Ce jeune berger, qui joignoit à une beauté rare, un air naïf & champêtre, attira les regards du Prince. Le Roi l'ayant abordé lui fit plusieurs questions auxquelles il répondit avec une grace & une sagacité admirables. Le Roi en fut charmé & crut qu'en joignant l'éducation à tant de talens naturels, le petit berger pourroit un jour devenir un grand homme. Il le prit tellement en affection, qu'il lui fit quitter la houlette & le fit élever dans son palais.

L'esprit de ce jeune berger & ses autres qualités se développant tous les jours avec l'âge, lui gagnoient de plus en plus le cœur & les bonnes graces du Souverain, qui, le jugeant propre à rem-

plir les différentes charges dont il vouloit l'honorer, le fit passer successivement par tous les emplois, & le fit enfin son premier Ministre. Une fortune si rapide lui attira bientôt des jaloux. Les Grands du Royaume, que son élevation humilioit, ne virent son bonheur qu'avec indignation, & résolurent de le perdre à quelque prix que ce fût. Pour y réussir, ils persuaderent au Roi que son premier Ministre étoit un homme insatiable qui abusoit de son crédit & de son autorité, pour faire entrer dans ses trésors, par des exactions basses & tiranniques, l'or & l'argent des Provinces. *Votre Majesté*, dirent-ils au Roi, *peut s'en convaincre par elle-même; elle n'a qu'à se transporter*

chez lui sous prétexte de lui faire honneur & de lui donner une nouvelle marque de sa bonté Royale, & dans l'entretien qu'elle aura avec lui, elle peut lui demander à voir la salle où sont rangés les coffres qu'il a remplis du sang & des dépouilles de ses sujets. Une accusation de cette nature étoit bien capable de faire impression sur l'esprit du Monarque. Mais ce Prince qui n'ignoroit pas ce que la haine & la jalousie, jointes à une ambition démesurée, peuvent inventer d'artifices pour perdre l'innocence, voulut, avant de disgracier son Ministre, se convaincre par lui-même de la vérité ou de la fausseté du fait. S'étant donc transporté chez lui, & étant entré dans la salle qu'on lui

avoit indiquée, il ordonna au Ministre d'ouvrir ses coffres. Le Ministre, sans se troubler, ni faire paroître la moindre surprise, obéit à l'instant, & ouvrit tous ses coffres les uns après les autres, à l'exception d'un seul. Le Roi en fit la visite & n'y trouva que des choses absolument nécessaires à un homme de son rang. *Et ce coffre que tu n'ouvres point*, ajouta le Roi, *que contient-il ?* Le Ministre refusa long-tems de l'ouvrir sous divers prétextes ; mais le Roi le lui ayant ordonné en maître qui veut être obéi, il se rendit enfin, & le coffre s'ouvrit. Le Roi n'y ayant trouvé qu'un sarreau, des guêtres & une houlette, lui demanda, saisi d'étonnement, pourquoi il avoit mon-

tré ſes richeſſes avec tant de gaieté, & qu'il avoit témoigné tant de répugnance à ouvrir le coffre qui renfermoit l'emmeublement d'un berger? *C'eſt Sire*, répondit le Miniſtre, en montrant ſes tréſors, *que cet argent ne m'appartient pas, vous me l'avez donné, vous pouvez me l'ôter; mais cet habit, cette houlette, ces guêtres ſont à moi, & non à Votre Majeſté. Je conſerve précieuſement ces marques de mon premier état, je les revois de tems en tems pour me rappeller le ſouvenir de mon ancienne pauvreté. Ce ſont vos bontés qui m'ont fait ce que je ſuis, & pour ne point m'en enorgueillir, ni les perdre de vue, je jette tous les jours un coup d'œil ſur ce coffre, que j'eſtime plus que tous les ſcep-*

tres du monde. Cette conduite & cette réponse charmèrent également le Roi, qui continua plus que jamais à donner à son Ministre des marques de son estime & de son attachement.

Les Persans font consister leurs plus grandes forces dans la grande sécheresse & la stérilité de leurs campagnes désertes, qui semblent les mettre à l'abri des incursions de leurs voisins, à cause de la difficulté d'y subsister. Cet obstacle n'a cependant point empêché les troupes Ottomanes de leur faire la guerre; on a même vu des rebelles venir les attaquer avec chaleur, jusqu'au centre de leur pays. On ne trouve en Perse que très-peu de forts & de citadelles. A peine les Villes sont-

elles fermées de murailles : *Erivan*, que les Perſans appellent *Kala*, c'eſt-à-dire forteresſe par excellence, n'a que des murailles de terre, qui ne ſont ſoutenues d'aucunes fortifications qui les défendent.

Le Roi de Perſe, en tems de paix, a fort peu de troupes ſur pied ; mais en tems de guerre il peut facilement en un mois lever une armée de cinquante mille hommes. Leurs armes ſont le mouſquet, le ſabre, les flèches, & le *diirit*, qui eſt une eſpèce de javelot armé par le bout d'un fer long & pointu, & qu'ils lancent avec tant d'adreſſe, qu'à une diſtance de quarante pas, ils manquent rarement, même en courant à bride abattue, de percer leur ennemi.

Les

Les forces maritimes des Persans sont encore plus foibles que celles de terre. Leur Royaume est entre la mer Caspienne au Septentrion, & l'Ocean des Indes au Midi; ils en occupent les côtes. Ils n'ont sur ces deux mers, ni flottes, ni galères, ni vaisseaux armés. S'ils ont enlevé aux Portugais la fameuse Isle d'*Ormus*, dans le *Sein-persique*, ils en sont redevables aux secours que leur ont donnés les Anglois & les Hollandois auxquels ils payent encore une espèce de tribut à titre de reconnoissance.

Le trésor des Rois de Perse est très-considérable, parce qu'il y entre tous les ans des sommes immenses, auxqu'elles ils ne touchent que pour leurs dépenses ordinaires,

& il arrive très-rarement qu'ils en faſſent d'extraordinaires.

Quoiqu'il n'y ait point de mines d'or & d'argent dans le Royaume de Perſe, excepté celle qui eſt près de *Tauris*, à laquelle on ne fait pas même travailler ; ce pays néanmoins abonde en richeſſes ; il y entre une quantité prodigieuſe d'or & d'argent, & il n'en ſort preſque jamais, ce qui fait qu'il y en a en plus grande abondance que dans la plupart des Etats de l'Europe. On n'y bat aucune monnoie d'or ; les ducats de Veniſe & de Hongrie, que les Européens y portent, y ſuffiſent. Il n'y a guère de bourgeoiſes dans les Villes, un peu opulentes, qui n'ait ſur le front une eſpèce de diadême compoſé de ces ducats. Les Perſans ne frappent à leur

coin que l'argent qu'ils reçoivent de l'Europe, & pour lequel ils donnent en échange des marchandises de toute façon & de tout prix, qu'ils trouvent & qu'ils fabriquent chez eux. C'est dans le commerce que consiste la grande richesse des Persans. Les soies qu'ils tirent du Royaume de *Ghilan*, & des autres Provinces voisines de la mer Caspienne, sont beaucoup plus fines que les nôtres; on les transporte à *Smirne*, à *Alep*, & aux autres échelles du Levant, où nos Marchands les vont prendre. Les étoffes de soie, d'or & d'argent se travaillent sur-tout à *Kachan*. Les mousselines les plus fines & les plus belles viennent du Royaume de *Bengale*, mais on les dépose & on les débite

principalement à *Ispahan*. Les indiennes, sur-tout celles qui se font au pinceau, leur sont apportées du *Mogol*; celles qui se façonnent en Perse ne leur céderoient en rien, si elles gardoient aussi constamment leurs couleurs.

Quoique les rubis viennent des *Indes*, & les diamans des Royaumes de *Golconde* & de *Pegu*, il s'en fait cependant un débit incroyable à *Ispahan*, & c'est en cela même que consiste la plus grande partie du négoce des plus riches Marchands Arméniens.

Les tapis de Perse que nous nommons, mal-à-propos, tapis de Turquie, sont de la plus grande beauté. Ceux de laine sont d'un assez bas prix; mais ceux qui sont faits de soie & enrichis d'or & d'argent, sont fort chers & fort

curieux. Cette derniere espece est très-rare en Europe.

Il y a encore chez les Persans différentes marchandises dont les Européens font un commerce considérable; mais comme elles ne méritent aucun détail particulier, je ne m'y arrêterai point.

J'ai trouvé en Perse presque tous les animaux domestiques que nous avons en France; mais le gros gibier y est beaucoup moins commun à cause de la rareté des bois. Les Persans en sont amplement dédommagés par la quantité prodigieuse d'oiseaux de terre & d'eau qu'ils ont chez eux, car je n'ai vu nulle part tant de tourterelles, de grues, de vaneaux, de morelles, de bécassines de canards, &c. que dans leur pays. Les animaux

qui ſervent à la nourriture des hommes ſont à peu près les mêmes qu'en Europe, excepté qu'ils ſont ordinairement plus gros, & qu'ils ont un goût ſauvage que les nôtres n'ont pas. La chair de la chèvre eſt pour ainſi dire comme celle du chevreuil. Outre cet avantage, cet animal a deux ſortes de poil fort eſtimées ; celui du cou & du dos eſt ſi long qu'il traîne juſqu'à terre, & l'on s'en ſert pour faire des étoffes très-recherchées des étrangers. Celui du ventre eſt moins long, mais il eſt auſſi fin que de la ſoie. Les Hollandois & les Anglois, qui connoiſſent ſon prix, en chargent des caravanes entières, & en fabriquent de chapeaux auſſi doux & auſſi fins que nos meilleurs caſtors.

Les moutons sont en Perse d'une grosseur extraordinaire, mais ils sont moins bons que les nôtres. Ils ont la queue ronde, épaisse, & de la largeur d'un chapeau. Quelques-uns l'ont si pesante qu'ils auroient peine à marcher si l'on n'avoit soin de la poser sur un petit charriot qu'on leur fait traîner. Les agneaux & les cabris sont fort délicats ; ils paroîtroient avec honneur sur la table des Européens les plus curieux de mets rares & recherchés. Ce n'est pas sans raison qu'on estime les chats de Perse. Ces animaux, qui par-tout ailleurs sont sans fidélité ainsi que sans attachement, paroissent ici reconnoissans, doux & pleins de sensibilité. Ils sont presque tous d'une beauté ache-

vée, & leur poil eſt d'une fineſſe que rien n'égale. J'ai remarqué que ces chats mangeoient peu ; qu'ils étoient beaucoup moins chauds que les nôtres, & qu'ils ſe plaiſoient dans les endroits où l'on jouoit de quelque inſtrument. On en tranſporte beaucoup en Angleterre & en Hollande ; mais j'ai oui dire qu'ils y changeoient pour ainſi dire de nature, & qu'ils n'y vivoient pas long-tems.

Je ne vous dis rien à préſent de notre Miſſion, parce que je me propoſe de vous en parler amplement dans la première lettre que j'aurai l'honde vous écrire. Je me recommande à vos ſaints ſacrifices.

LETTRE

DU R. P. BROWN,

Missionnaire de la C. de J.

A MADAME LA MARQUISE DE BENAMONT.

De la Côte orientale de l'Isle de Mascarin, le 30 Décembre....

MADAME,

JE ne m'étois proposé de vous écrire qu'après mon arrivée à Canton, mais le mauvais tems

& le défaut de proviſions nous ayant obligé de relâcher à l'Iſle de Maſcarin, nous y ſommes depuis trois mois & demi toujours incertains de notre départ. J'ignore les raiſons d'un ſi long ſéjour. Cependant je ſerois tenté de croire qu'il eſt ſurvenu quelque choſe de fâcheux depuis le débarquement, & je crains fort que ce ne ſoient des ordres ſupérieurs qui nous arrêtent ici. Quoi qu'il en ſoit, j'ai employé le tems que nous y avons déja paſſé à tromper l'ennui que m'a cauſé ce retard, ſoit en écoutant les confeſſions des Paſſagers ou des Matelots, ſoit en parcourant les diverſes habitations de l'isle, ſoit en obſervant ce qui s'y trouve de remarquable & de curieux. Je vous en en-

voye, Madame, une relation exacte, que je vous prie de regarder comme un nouveau gage de la reconnoissance vive & durable qui me suivra, ainsi que vos bienfaits, jusqu'aux extrémités de la terre.

Il y a environ soixante ans que l'Isle de *Mascarin* fut découverte par les Hollandois, qui, l'ayant trouvée déserte, l'abandonnèrent à cause des écueils qui l'environnoient, & de la difficulté d'y aborder. Quelques tems après les Indiens de *Madagascar* ayant massacré, en un seul jour, presque tous les François qui s'étoient établis au fort *Dauphin;* ceux de ces derniers, qui eurent le bonheur d'échapper à la mort, se sauvèrent dans des *Pirogues* avec les femmes du pays qu'ils

avoient épouſées. Pouſſés par un vent favorable, ils arrivèrent ſains & ſaufs à la vue de *Maſcarin*, où ils abordèrent. Comme ils trouvèrent ce pays arroſé de rivières & fécond en gibier, ils réſolurent de s'y établir. Pendant les deux premières années ils ne vécurent guères que de poiſſons, & de tortues de terre & de mer. A la ſuite du tems ils trouvèrent le moyen de compoſer une boiſſon avec le miel que les abeilles dépoſoient dans le tronc des arbres, ils y mêlèrent le ſuc de certaines herbes ſauvages, pour en relever le goût, & petit à petit ils parvinrent à faire une liqueur dont l'uſage ſe conſerve encore parmi eux.

Tandis que ce petit peuple

vivoit ainsi inconnu du reste des hommes, un vaisseau pirate fut jetté par la tempête sur les côtes de l'Isle ; s'étant brisé contre les écueils, l'équipage fut contraint de s'y établir aussi. Comme le vaisseau étoit chargé d'esclaves de l'un & de l'autre sexe, que ces écumeurs de mer avoient enlevés sur les côtes du *Malabar*, & dans le golphe de l'Inde, insensiblement le pays se peuple de manière que la côte orientale de l'Isle étoit pour ainsi dire déja toute habitée, lorsque la Compagnie des Indes y envoya quelques familles françoises pour s'y fixer. On y compte aujourd'hui quinze ou seize cents personnes libres, & plus de onze cents esclaves.

Les habitans de *Mascarin*

ſont doux, paiſibles & laborieux. Leurs principales richeſſes conſiſtent en eſclaves, en plantations, en troupeaux de bœufs & de moutons, &c. Cette Iſle produit deux fois le riz & le bled, mais le bled ne peut s'y conſerver au-delà d'un an ; il ſe corromproit même dans le cours de l'année ſi l'on ſéparoit le grain de l'épi ; c'eſt pourquoi les habitans ſement beaucoup moins de bled que de riz. D'ailleurs, la difficulté qu'ils ont de moudre leurs bleds, ce qui ne ſe fait qu'à force de bras, les a dégoûté de ce travail. Ils pourroient, à la vérité, conſtruire des moulins à vent, mais l'entretien en ſeroit extrêmement diſpendieux, & ils aiment mieux le riz que le pain.

L'air de cette Isle me paroît fort sain, & les hommes y vivent très-long-tems. Vers le mois de Janvier, il se lève tous les ans un vent impétueux qui cause, il est vrai, beaucoup de ravage; il déracine les arbres, il renverse les cabannes & les plantes des habitations, mais il enlève tout ce qu'il y a d'impur & de mal-sain dans l'air & sur la terre. Ces peuples sçavent le tems où l'ouragan doit arriver; ils entendent trois ou quatre jours auparavant un grand bruit dans les montagnes: l'air & la mer sont alors dans une paix profonde, & les eaux semblent changer de couleur. Aussitôt les habitans pourvoyent à leur sûreté; ils étayent leurs maisons & leurs arbres fruitiers; &

les vaiſſeaux qui ſe trouvent dans les rades de l'Iſle, prennent le large, parce qu'il eſt moins dangereux d'eſſuyer une tempête en pleine mer que dans une rade peu ſûre, où le péril eſt toujours plus certain à cauſe de la proximité de la terre.

Quoique les habitans de *Maſcarin* ſoient en général d'un caractère liant & affable, ils mènent cependant une vie aſſez triſte. Leurs habitations ſont éloignées les unes des autres ; la jalouſie, l'envie & l'orgueil, paſſions qui ſemblent peu faites pour régner dans des deſerts, ſe gliſſent dans le ſein des familles, parmi leſquelles elles entretiennent une méſintelligence d'autant plus durable qu'elle m'a paru

paru plus sourde & plus dissimulée. Les habitans se voyent & se font amitié sans s'aimer ; ils se rendent même service les uns aux autres, mais c'est toujours par quelque motif d'intérêt caché. Leur Isle est divisée en plusieurs quartiers dont le plus étendu & le plus peuplé est situé au pied d'une montagne escarpée. Les habitations en sont bâties sur le bord d'un grand lac d'eau vive qui s'écoule dans la mer. Chaque famille a ses plantations au haut de la montagne, & ces plantations sont de riz, de tabac, de cannes de sucre & de différens fruits, comme les oranges, les citrons, les ananas, &c.

On peut faire aisément le tour de l'Isle à pied, en cotoyant la mer, mais il se-

roit impoſſible de la traverſer. Perſonne, à ce qu'on m'a dit, n'a encore oſé l'entreprendre, excepté quelques eſclaves fugitifs qui ſe retirèrent il y a un an dans les bois, & dont on n'a plus entendu parler. Cette Iſle a environ cinquante-deux ou trois lieues de circuit, & n'eſt habitée que d'un côté. La partie du Sud eſt brûlée par les feux d'un volcan qui vomit ſur tout le voiſinage des torrens de ſoufre & de bithume. Ce volcan pourroit bien avoir fait peu à peu le tour de l'Iſle, car en creuſant à deux ou trois pieds de terre on trouve par-tout le roc brûlé & calciné. Peut-être auſſi que les canaux ſouterreins qui aboutiſſent au centre du volcan, & y portent les matières enflammées

qu'il jette hors de son sein, règnent & se communiquent les uns aux autres dans toute l'étendue de l'Isle, ce qui n'est pas sans vraisemblance.

Les neiges qui couvrent les hautes montagnes de l'Isle forment des torrens qui, après avoir arrosé les plaines où ils portent la fertilité & l'abondance, vont se jetter dans la mer. Ces especes de rivières ne causent aucun ravage, parce que leurs bords sont escarpés & que leur lit est profond. La nature dédommage ainsi les Insulaires du défaut de fontaines qui leur manquent, ainsi que les puits qui sont en très-petit nombre dans le pays. Les pâturages même y sont si rares pendant les mois de Juin, de Juillet & d'Août, qu'on est obli-

gé de conduire les troupeaux dans les montagnes, où ils se nourriſſent de feuilles d'arbres. Alors chaque chef de famille imprime une marque particulière à ſes beſtiaux, autrement on courroit les riſques de mille inconvéniens qu'il vous ſera auſſi facile à deviner, que l'énumération en ſeroit fatiguante pour vous.

Vous ſçavez, Madame, que depuis quelque tems la Compagnie des Indes commence à négliger cette Colonie; j'en ignore la raiſon; mais je ſuis très-perſuadé que c'eſt pour elle une perte conſidérable qu'il ſeroit difficile de réparer. Le habitans du quartier de Sainte-Suſanne, qui eſt preſque à la pointe de la côte orientale de l'Iſle, portent tout le poids du travail.

Semblables aux abeilles, ils ont la peine & leurs voisins ont le profit. Comme les vaisseaux de la Compagnie n'abordent jamais à leur quartier, ils ne peuvent échanger leurs denrées; ainsi, malgré la fécondité de la terre qui leur fournit des vivres en abondance, souvent ils n'ont pas de quoi se vêtir, & cette indigence les empêche, non-seulement d'aller à la messe, mais encore de sortir de leurs maisons. Les habitans des autres quartiers où les vaisseaux ont coutume d'aborder, profitent de la facilité qu'ils ont à trafiquer avec les étrangers; ils enlèvent tout sans en faire part à leurs voisins, dans la crainte où ils sont de manquer eux-mêmes de vêtemens, depuis que les vaisseaux de la

Compagnie relâchent ſi rarement dans leur Iſle. Cependant ſi ces peuples avoient chez eux des tiſſerans, les femmes pourroient filer du coton, car le pays en produit de très-beau. Mais la nature leur fait envain ce préſent ; l'impuiſſance où ils ſont de s'en ſervir, le leur rend abſolument inutile.

Le caffé fut découvert dans cette Iſle, il y a environ vingt-deux ans. Cette plante étoit ſauvage à la vérité ; mais on crut que ſi elle étoit entée, le fruit n'en ſeroit pas moins beau que celui qui vient du Levant. M. *Para*, qui, dit-on, étoit alors Gouverneur de l'Iſle, fit un voyage en France pour faire part de cette découverte à la Compagnie des Indes, & pour

convenir avec elle des moyens de la rendre utile ; mais si l'on en juge par la situation actuelle des choses, cette démarche n'eut aucun succès. Le caffé sauvage est plus beau & plus gros que celui qui vient de *Moca*, mais le goût en est un peu différent ; il est moins onctueux & plus amer. Cependant si les habitans qui étudient avec le plus grand soin, le tems propre à enter cette plante, sont assez heureux pour réussir quelque jour, ils pourront faire alors un commerce considérable de caffé. Mais pour en revenir à la Compagnie des Indes, je ne puis concevoir la raison qui l'engage à négliger une Colonie, qui, par la fertilité de son terroir, joint à la situation du pays & à la bonté du cli-

mat, ne peut être que d'une très-grande utilité aux vaisseaux qui reviennent de la Chine ou des Indes Orientales. Il seroit aisé de faire un petit port dans la rivière de Saint-Denis, ou dans le golphe de la Possession, & si l'on envoyoit dans ces quartiers quelques nouvelles familles, elles pourroient défricher un terrein suffisant pour leur entretien ; elles y auroient bientôt des établissemens, surtout si cette nouvelle colonie étoit composée d'artisans, comme menuisiers, charpentiers, tisserans, forgerons, &c. Les cordonniers seuls y seroient inutiles, à moins qu'ils n'y introduisissent la mode de porter des souliers, car les hommes & les

les femmes marchent toujours pieds nus.

L'Isle de *Mascarin* étant ainsi peüplée, les habitans pourroient entretenir deux ou trois grandes barques pour leur commerce avec *Madagascar*, & se procurer par là non-seulement tout ce qui est nécessaire à leurs habitations, mais en retirer encore beaucoup d'or en échange des marchandises qu'on envoyeroit dans cette dernière Isle; de France ou des Indes, par les vaisseaux de la Compagnie. J'ai vu à *Mascarin* un Gentilhomme Espagnol qui s'y est établi depuis quelque tems, & qui avoit rapporté de *Madagascar*, où il avoit demeuré une livre & demie de très-bel or, qu'il avoit trouvée dans un ruisseau. J'en con-

clus que les habitans de *Mascarin* pourroient facilement trafiquer avec les Indiens de *Madagascar*, en leur donnant en échange de leur or, les toiles & les autres denrées propres de leur pays. Par ce moyen leur commerce s'étendroit insensiblement, & ils pourroient peut-être, à la longue, forcer la Compagnie des Indes à venir relâcher plus souvent dans leurs ports.

L'Isle abondoit autrefois en tortues de terre; mais les Matelots en ont tant détruit qu'on n'en trouve plus guère que sur la côte occidentale, encore y sont-elles très-rares. On attribue à ces animaux plusieurs propriétés, entr'autres celle de purifier la masse du sang, & de guérir les maladies qui proviennent de la trop grande

abondance, ou de la corruption des humeurs. On en tire encore une huile fort douce, qui a presque le même goût que l'huile de Provence.

Ce pays étoit aussi fort peuplé de chèvres & de sangliers, mais ces animaux se sont retirés depuis quelque-tems dans les montagnes, où personne, je vous assure, n'ose aller leur faire la guerre. Cependant on en trouve encore quelques-uns dans les bois; mais soit qu'ils y manquent de nourriture, soit que les habitans les détruisent, soit qu'insensiblement ils se réfugient dans les montagnes, le nombre en diminue tous les jours. Des vaisseaux venus des Indes avoient déposé dans l'Isle des lapins, des cailles, des poules pintades & des perdrix;

les lapins n'ont pu se creuser des tanieres ; les cailles, qui sont des oiseaux de passage, y ont peu resté ; les perdrix ont également disparu, de sorte qu'il n'y a eu que les poules pintades qui s'y soient multipliées. Vers l'Est de cette Isle il y a une petite plaine au haut d'une montagne, qu'on appelle la plaine des *Coffres*, où l'on trouve un gros oiseau bleu dont la couleur est fort éclatante. Il ressemble à un pigeon ramier ; il vole rarement, & toujours en rasant la terre, mais il marche avec une vîtesse surprenante. Les habitans ne lui ont point encore donné d'autre nom que celui d'oiseau bleu. Sa chair est assez bonne & se conserve long-tems.

Vers les mois de Juillet &

d'Août, tems auquel règne l'hiver, on voit descendre des montagnes une espece de grive, oiseau gras & d'un goût exquis, qui ne se nourrit que de riz & de caffé sauvage. On le prend ordinairement en lui passant au cou un nœud coulant, attaché à une perche flexible & déliée, & cet oiseau est si peu farouche, que souvent il vient se reposer sur la perche fatale ou sur le bras du chasseur. Comme il est fort gras, le moindre coup l'abbat, & lorsqu'il tombe à terre, il ne peut plus se relever. Cette manière de prendre la grive ne doit pas vous étonner, je l'ai vu prendre ainsi dans plusieurs endroits de l'Europe où les toiles sont cependant fort en usage.

La chauve-souris est ici

de la groſſeur d'une poule. Cet oiſeau ne vit que de fruits & de grains, & c'eſt un mets fort commun dans le pays. J'avois de la répugnance à ſuivre l'exemple de ceux qui en mangeoient, mais en ayant goûté par ſurpriſe, j'en trouvai la chair fort délicate. On peut dire que cet animal, qu'on abhorre naturellement, n'a rien de mauvais que la figure & le nom. On n'a jamais vu dans cette Iſle, ni ſerpens, ni reptiles venimeux. L'araignée, animal dangereux dans tout le reſte de la terre, eſt ici ſans venin. Elle eſt communément de la groſſeur d'un œuf de pigeon, & ſa toile eſt d'un ſi beau tiſſu qu'on a regret de ne pouvoir la mettre en œuvre. Vous ſerez ſans doute ſurpriſe, Ma-

dame, que le pays ne produise point ces reptiles vénimeux dont toute l'Europe abonde. Mais je crois en avoir deviné la raison. J'ai eu l'honneur de vous dire qu'en creusant à deux pieds de terre, on trouve le roc tout calciné : ainsi ce qui empêche les lapins de gratter la terre & de s'y faire des trous, pourroit bien aussi empêcher les serpens, accoutumés à vivre sous terre, de s'y retirer. Quoiqu'il en soit, l'Isle de *Mascarin* est peut-être le seul pays du monde où il est certain qu'on n'en trouve pas ; car on ne doit pas prendre pour un reptile vénimeux, un certain lézard qui mord ceux qui osent le toucher. Sa morsure loin d'être mortelle, ne cause pas même la moindre enflure. Je n'ai

jamais vu cet animal, mais la deſcription qu'on m'en a faite, a beaucoup piqué ma curioſité. On m'a dit qu'il avoit des ailes, & que ſouvent il voloit d'arbres en arbres comme nos cigales. Il reſſemble à nos léſards d'Europe, excepté qu'il eſt plus gros & plus long, & que la couleur de ſon corps eſt infiniment plus éclatante & plus variée. On m'a aſſuré que ſa tête étoit platte & percée par le milieu, de manière qu'on pourroit y paſſer un fil de fer ſans l'offenſer. Cet animal eſt plus commun vers la partie du Sud ; il y eſt auſſi plus gros & plus long, car on prétend qu'on y en trouve d'un pied & demi de longueur.

Cette Iſle eſt couverte d'arbres de toute eſpèce. Les plus

beaux sont ceux qu'on appelle natiers ou bois de nattes, les ébéniers dont le bois est luisant, & le benjoin qui produit une gomme odoriférante dont on se sert au défaut du goudron, pour le radoub des vaisseaux. J'y ai vu beaucoup d'autres arbres d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse, dont on pourroit faire de très-belles planches, des mats de vaisseau, des pompes, des parquets, & toutes sortes d'ouvrages de menuiserie, dont le commerce seroit facile & d'un grand revenu pour les habitans. Mais on y trouve peu d'arbes fruitiers. Le goyavier & le bananier sont les plus communs; il est vrai que les fruits en sont forts sains, mais à la fin on s'en lasse à cause de leur fa-

deur. Le dernier de ces arbres eſt d'un grand ſecours pour les vaiſſeaux ; on le coupe par le pied & l'on ſe ſert du tronc qui ſe conſerve long-tems verd, & qui eſt plein d'une eau douce & ſubſtantielle, pour nourrir les beſtiaux qu'on embarque. Les orangers & les citronniers, produiſent des fruits en abondance, & cette abondance eſt cauſe qu'on en fait très-peu de cas. Le tamarin porte un fruit à noyau, ſemblable, à peu de choſe près, à celui du palmier. Un autre petit arbuſte, produit une noiſette médecinale, dont l'uſage cauſe des vomiſſemens douloureux, & de violens maux d'eſtomach : on l'appelle pignon d'inde.

De tous ces arbriſſeaux, le cotonnier eſt le plus utile

& le plus précieux. Son fruit est beau, riche & abondant; & le coton qu'il produit, est le plus blanc qui soit dans les Indes. Enfin, j'ai vu une espèce d'arbre qui égale, par sa hauteur & par sa grosseur, les chênes les plus majestueux & les plus superbes, que nous ayons en Europe. Il produit au printems une fleur blancheâtre & moëleuse, fort agréable à l'odorat. C'est sur sa cime que les abeilles déposent leur miel, & elles les préférent à tous les autres, à cause du parfum qu'il exhale, & dont il embaume tout son voisinage.

Il me semble que le terrein seroit assez favorable à la vigne. Cependant on n'a point encore essayé d'y en planter. Outre la boisson de miel, dont

je vous ai parlé, boiſſon qui eſt forte & dangereuſe, les habitans de l'Iſle en compoſent une autre avec des cannes de ſucre, qu'ils appellent *frangorin*. Celle-ci eſt beaucoup plus douce : elle peut enivrer, mais on prétend que l'excès n'en eſt pas ſi funeſte que celui de la boiſſon de miel. Cette dernière liqueur n'eſt plus guère en uſage que parmi les Matelots & les pauvres gens qui n'ont pas de plantations. Le miel ne leur coûte que la peine d'aller le chercher ſur les arbres, où les abeilles le dépoſent ; ils font eux-mêmes leur boiſſon, où ils mêlent, comme j'ai dit, le ſuc de certaines herbes, dont j'ignore le nom.

Vous me demanderez ſans doute, Madame, quelle eſt la

couleur des habitans de l'Isle ? Elle varie selon les familles ; les familles même sont souvent composées de blancs, de noirs & de mestices. Cela vient des différentes alliances qu'elles ont faites. Les François qui, pour échapper à la fureur des Indiens de *Madagascar*, s'étoient sauvés avec leurs femmes dans l'Isle de *Mascarin*, avoient des enfans d'un teint basané. Le vaisseau Pirate, qui vint y échouer, étoit chargé d'esclaves noirs de l'un & de l'autre sexe. La nécessité de peupler l'Isle fit contracter des mariages entre tous ces inconnus, qui s'alliérent indistinctement les uns avec les autres, & il en est résulté un mêlange bisarre de couleurs qui surprend tous les étrangers. Cependant la cou-

leur brune eſt la plus dominante ; & s'il m'étoit permis de haſarder une conjecture, je ſerois porté à croire que cela vient du grand nombre de Matelots Européens qui ſe ſont établis dans l'Iſle.

Le bruit court que les Hollandois ont formé des deſſeins ſecrets ſur ce pays : je n'en ſerois point étonné. L'indifférence de la Compagnie des Indes pourroit bien leur avoir inſpiré des vues d'ambition. L'Iſle de *Maſcarin* eſt fertile ; & les peuples, faute de commerce, ſont malheureux au milieu de leur abondance. Il leur faut une puiſſance qui les ſoutienne, qui encourage, qui étende leur commerce, & c'eſt ce qu'ils n'ont pas depuis que la Compagnie ſemble les avoir abandonnés. Je n'exa-

minerai point si les bruits qu'on répand sont fondés ; le tems qui dévoile tout, en montrera un jour la vérité ou la fausseté.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, J. BROWN,

Missionnaire de la C. de J.

EXTRAIT

D'UN MÉMOIRE

Sur les différents objets de commerce qui ont cours à la Cochinchine & au Tonquin.

AVANT d'entrer dans le détail des différents objets de commerce qui ont cours à la Cochinchine & au Tonquin, il eſt à propos de raconter en peu de mots la manière dont le premier de ces deux Etats fut érigé en Royaume. La Cochinchine n'étoit encore, vers la fin du ſeizieme ſiècle, qu'une

qu'une simple Province du Royaume de Tonquin. La guerre que l'Empereur de la Chine y porta, occasionna, dans ce pays, le changement de l'ancien Gouvernement. Les conquêtes du Monarque Chinois furent si rapides, que le Roi de Tonquin, ne trouvant plus aucun moyen d'échapper aux poursuites de son ennemi, forma la résolution de prévenir, par une mort volontaire, l'esclavage ou les supplices que son vainqueur lui destinoit. Mais au moment où ce malheureux Prince alloit s'étrangler, un des Grands de sa Cour lui représenta qu'il étoit facile d'arrêter le conquérant, & qu'il se chargeoit de l'entreprise. En effet, ce Seigneur 'étant mis à la tête des trou-

pes, marcha droit à l'ennemi, dont il balança tellement les forces, qu'on fut obligé d'en venir à un accommodement. La paix fut conclue à condition que les Tonquinois envoyeroient tous les ans une Ambaſſade à Péking, avec un homme d'or, de la hauteur d'une coudée, un genouil en terre, la tête baiſſée, & portant en main une lance, le fer en-bas. Ce Traité rétablit le calme & la paix dans le Royaume. Mais après la mort du Souverain, il s'éleva des eſprits ambitieux qui démembrèrent l'Etat, & le partagèrent, ce qui n'arriva qu'après des guerres longues & cruelles, qui mirent tout le Royaume en ſang. Cependant la face de affaires ayant changé, on convint de for-

mer deux Etats, indépendans l'un de l'autre, & qui seroient gouvernés par un Roi particulier. Telle est la véritable époque de l'érection de la Cochinchine en Royaume.

Lorsque les Japonois avoient la liberté de porter aux autres nations les denrées de leur pays, le commerce de la Cochinchine étoit beaucoup plus florissant qu'aujourd'hui; mais l'insatiable avidité de certains peuples Européens, qui ne manquoient pas tous les ans d'y envoyer trois ou quatre navires, l'a, pour ainsi dire, anéanti. Les principales marchandises qui ont cours dans ce Royaume, sont le salpêtre, le souffre, le plomb, les toiles fines, les chittes quarrées, les chittes longues à fleurs, &c. Les perles, l'am-

bre & le corail y étoient autrefois d'un grand débit ; préſentement il n'y a que les deux derniers qui ſoient de vente, encore faut-il que les grains du corail ſoient bien ronds, bien polis, & d'un beau rouge. Pour l'ambre, il doit être extrémement clair, les grains égaux, & n'excéder pas la groſſeur d'une noiſette ordinaire. Quant aux Marchandiſes qu'on peut tirer de Cochinchine, les principales ſont le poivre, les ſoies, les ſucreries, les bois de calamba & d'osbene, les nids d'oiſeaux, l'or en poudre ou fondu, qui ne ſe vend que dix poids d'argent, & enfin le cuivre & les porcelaines qu'on y tranſporte de la Chine & du Japon.

On ne ſçait pourquoi les

Marchands Européens se plaignent des droits d'entrée, de sortie & d'ancrage. Ces droits sont en Cochinchine de très-petite conséquence; ceux de la Douanne ne montent qu'à trois ou quatre pour cent. Il est vrai qu'à l'arrivée d'un navire, on ne peut en transporter quoique ce soit sans être visité. Les Officiers de la Douanne font décharger le vaisseau, pèsent & comptent jusqu'aux moindres pièces, & s'emparent ordinairement de ce qu'ils y trouvent de plus précieux, pour l'envoyer au Roi, qui en retient ce qu'il juge à propos, en payant. Si le Roi seul en usoit ainsi, le mal ne seroit pas bien grand, mais on prétend que les Grands de la Cour suivent son exemple, & ne payent

pas ; que les plus belles marchandiſes du vaiſſeau ſe diſſipant de cette manière, il n'y reſte plus que des denrées communes, qui, étant ſeules, ne ſont pas de défaite, & qui accompagnées de marchandiſes de prix, ſe vendent toujours très-bien. Cet inconvénient tout inévitable qu'il paroît, n'eſt pas abſolument ſans remède. Lorſque les Hollandois envoyoient en Cochinchine, de Surate & de Coromandel, des vaiſſeaux chargés de toiles, de plomb, de ſalpêtre, &c. on leur laiſſoit leurs denrées, parce qu'ils avoient la précaution de payer tous les ans une certaine ſomme pour chaque navire. Les autres nations auroient pû agir de même ; mais en voulant s'exempter d'un tribut

modique, qu'il étoit sage de payer, ils ont porté un coup mortel à leur commerce. D'ailleurs, depuis quelques années les Cochinchinois se sont beaucoup modérés, & quelles que soient leurs manœuvres, elles n'approchent pas de celles des Tonquinois, dont le commerce fleurit cependant toujours par leurs rapports constants avec les étrangers. Si le commerce des Européens avec les Cochinchinois a baissé, on ne doit l'attribuer, ni aux droits d'entrée & de sortie, ni aux visites rigoureuses des Douanniers, mais à la cause que j'ai indiquée, & qui, bien approfondie, ne donne pas une idée fort avantageuse du désintéressement de nos Marchands.

L'argent du Japon eſt le ſeul qui ait cours en Cochinchine ; on le reçoit au poids ſelon la quantité que les Négocians en apportent. La monnoie du pays eſt de cuivre ; elle eſt ronde, large comme nos jettons ordinaires, & trouée par le milieu afin de pouvoir l'enfiler en forme de chapelet, trois cents d'un côté & trois cents de l'autre, ce qui paſſe chez les Cochinchinois pour un mille, parce qu'en ſix cents il ſe rencontre dix fois ſoixante, ce qui fait un ſiecle chez preſque tous les peuples orienteaux. Il n'eſt peut-être pas de pays dans le monde où les Marchands ſe trompent plus facilement par le moyen de cette monnoie, ſur-tout à leur arrivée. Cela vient de ce que

les

les pièces sont égales en figure & en matière, & que la différence qui en règle le prix, ne consiste que dans les caractères qu'on y imprime. D'un côté il a quatre lettres chinoises & rien de l'autre. La prudence exige qu'on ait des personnes affidées pour décider de la bonté & de la valeur des pièces, & qu'on en spécifie toujours la nature lorsque l'on fait un marché; autrement on court grand risque d'être la dupe des Marchands Cochinchinois, qui, avec un caractère assez franc, s'applaudissent néanmoins toujours d'avoir trompé un Européen.

Il y a quelques années que les Négocians de Macao faisoient de très-grands profits sur la monnoie, parce qu'a-

lors le Roi de Cochinchine n'en faiſoit point battre encore à ſon coin, & qu'elle venoit toute du dehors. Mais depuis que le Prince a une monnoie particulière, les étrangers ne peuvent plus en faire aucun commerce, à moins qu'ils ne ſoient réſolus à y perdre au moins la moitié; car comme j'ai dit, les lettres Chinoiſes qu'on y imprime actuellement, en font toute la valeur. J'ai cru devoir faire mention de cet article pour prévenir les riſques que les Négocians, peu inſtruits des uſages du pays, pourroient courir.

On a répandu le bruit en Europe que quand un vaiſſeau marchand échoue ou relâche en Cochinchine, le Roi s'empare des effets, ſi le gouvernail du navire eſt rompu.

C'est un bruit sans fondement. Lorsqu'un vaisseau fait naufrage, il est mieux reçu en Cochinchine que par-tout ailleurs. On lui envoie des barques pour sauver l'équipage ; on fait plonger & jetter des filets dans la mer pour recouvrer les marchandises ; enfin, on n'épargne ni soins, ni peines pour remettre le vaisseau en état. Il est vrai que les Cochinchinois dépouillerent, il y a quelque tems, deux gros bâtimens Hollandois qui avoient relâché sur leurs côtes ; mais on ne doit pas oublier la petite guerre qu'il y avoit eu auparavant entre ces deux nations ; guerre qui leur a inspiré l'une pour l'autre une aversion qui a suspendu leur commerce réciproque. Voilà, sans doute, l'origine des

bruits injurieux qu'on a fait courir en Europe contre les Cochinchinois.

Je ne vois que deux choſes qui puiſſent nuire aux étrangers ; encore eſt-il facile d'en éviter une : la première regarde la ſortie des navires. Quand on attend la veille, ou le jour du départ, pour demander ſes dépêches, il arrive très-ſouvent que les vaiſſeaux manquent leur voyage, ce qui occaſionne des pertes immenſes, & capables de ruiner pour toujours un marchand. Il faut ſolliciter ſes dépêches toujours un mois auparavant, & en uſant de cette précaution, on eſt ſûr de les obtenir & de partir au tems marqué. La ſeconde, qui eſt inévitable, c'eſt la néceſſité où l'on ſe trouve quelques-fois de donner les marchandiſes à

crédit, parce que le paiement est toujours plus tardif que l'on n'est convenu. Ce n'est cependant pas l'intention du Prince, car tous les Négocians qui se sont plaints à lui de ces injustes délais, ont été satisfaits sur le champ, & même avec usure. Il y a eu, dit-on, des vaisseaux qui ont été obligés de remporter leurs effets. Cela peut être; mais c'est probablement moins pour n'avoir pas voulu donner leurs marchandises à crédit, que parce que c'étoient des marchandises de peu de défaite, ou que le gain ne répondoit pas à leurs espérances. Alors il faut s'en prendre à l'inexpérience ou à l'avidité des Marchands, & non au crédit qu'ils sont obligés de faire, car ce crédit n'est pas à beaucoup près

ſi ruineux qu'on le prétend, vû que ſur une ſimple plainte, le Prince rend une prompte & exacte juſtice aux Négocians étrangers.

Depuis que les Hollandois ſe ſont emparés de Batavia, Siam eſt peut-être le ſeul endroit dans toute l'étendue de la mer du ſud, où nous puiſſions nous établir pour étendre & affermir notre commerce au Tonquin. Il eſt aiſé de voir que le but des Hollandois eſt de fermer à toutes les nations de l'Europe l'entrée de la mer du ſud, afin de n'être point troublés dans la poſſeſſion des Moluques, d'où ils tirent le clou de girofle, la muſcade & le macis, & afin de s'emparer de tout le poivre des Indes, pour le diſtribuer enſuite au

reste des nations, au prix qu'ils jugeront à propos. Personne n'ignore que si ce peuple vient à bout de ses desseins, les autres se trouveront immanquablement dans la dure nécessité d'acheter de lui tout ce dont ils auront besoin, & de lui vendre les denrées qu'ils tirent chacun de leur pays. Ainsi, le Japon, la Chine, le Tonquin, Siam, les Isles de Formose, de Borneo & de Java, ne pourront rien avoir que par son canal, ce qui peut avoir des suites extrêmement fâcheuses pour le commerce réciproque des nations.

On voit toutes les années arriver à Siam, de Surate, de la côte de Coromandel & de Bengale, des vaisseaux chargés de drogues, de toiles

de différentes couleurs, &c. & remporter du cuivre, de la toutenagne, de l'étain, de l'ivoire, des porcelaines & du benjoin. Il eſt certain que comme les avantages & les profits qu'on retiroit des voyages d'Inde en Inde ſe ſont conſidérablement diminués ; le même malheur a dû arriver à Siam. Cependant ſi on y envoyoit chaque année de Pondicheri un navire de cent cinquante tonneaux, avec le capital, & les autres marchandiſes qui y ont cours, on ne laiſſeroit pas d'y faire de très-grands profits. Mais ſi l'on n'a pas la précaution d'avoir un capital d'avance, c'eſt-à-dire, d'une année pour l'autre, alors il ſera impoſſible d'y faire le moindre gain, parce que les navires qui vien-

nent de la Chine & du Japon, & qui achetent les toiles de la côte de Coromandel pour remporter du cuivre & d'autres marchandises, n'arrivent à Siam que dans les mois de Mars & d'Avril, & que les vaisseaux de l'Inde n'y arrivant que dans les mois de Juillet & d'Août, il faut absolument faire son négoce à l'arrivée des premiers bâtimens; car les Marchandises qui viennent du Japon & de la Chine augmentent très-souvent en trois ou quatre mois de tems, de trente à cinquante pour cent, & quelque-fois davantage. Je suis persuadé que ce commerce de Pondicheri, ou autres lieux de la côte de Coromandel à Siam, étant bien ménagé, pourroit donner chaque année, tous

frais faits, quinze ou vingt mille écus de profit; mais on doit, comme j'ai dit, avoir d'avance un capital en argent ou en marchandises.

Quant à ce qui concerne les avantages qu'on pourra tirer du traité que nous avons fait avec le Roi de Siam, traité par lequel ce Prince s'oblige à nous livrer tout le poivre qui se recueille dans ses Etats, à seize écus le bahar, qui est de trois cents soixante, à trois cents soixante-quinze livres pésant, à l'exception de la dixième partie que le Souverain réserve pour le commerce qu'il fait avec la Chine & le Japon, je ne doute point que si le poivre y croit aussi abondamment qu'on l'espère, le traité que nous avons conclu, sera, sans con-

tredit, un des plus avantageux que nous ayons encore faits dans l'Inde; car nous pourrons alors porter le poivre en Europe, à Bengale, à la côte de Coromandel, à Suratte, & dans presque toute l'étendue de la Perse. Comme la plus grande partie du poivre qui croît dans les Indes se trouve entre les mains des Hollandois, & que leur principal dessein est de s'en rendre entièrement les maîtres, il est certain que s'il s'en recueille à Siam autant qu'on a lieu de l'espérer, nous y trouverons des avantages qui nous dédommageront amplement de l'espèce de larcin que la Hollande nous fait, ainsi qu'à toutes les autres nations de l'Europe.

Toutes les personnes qui

ſont un peu au fait du commerce des Indes, ſçavent très-bien que les Anglois regardoient leur comptoir de Bantam comme l'un des plus avantageux qu'ils euſſent dans le pays. Tous les ans cette nation y envoyoit ſept à huit navires qui n'en remportoient que du poivre, & quelques autres marchandiſes qu'elle tiroit du Tonquin, de la Chine & du Japon, par le moyen des comptoirs qu'elle entretenoit à Aimoy & dans l'Iſle de Formoſe. On peut aiſément juger par les pourſuites que les Anglois ont faites en Europe, & par la diminution des actions de leur compagnie, combien ils eſtimoient Bantam. J'avoue que les voyages d'Europe à Siam ſeront plus longs & plus diſpendieux

que ceux de Bantam ; mais cette différence deviendra beaucoup moins considérable, lorsque nous ferons partir nos vaisseaux dans la bonne saison. D'ailleurs les avantages que nous trouverons à Siam, & qui seront beaucoup plus profitables que ceux des Anglois à Bantam, feront que nous n'aurons aucun égard à cette différence, qui, après tout, me paroît d'une très-petite conséquence. Nos navires peuvent arriver à Siam en deux saisons. Ceux qui partiront de France au mois de Décembre, peuvent y arriver dans les mois de Juin & de Juillet, & en repartir dans les mois de Septembre & d'Octobre, pour arriver en Europe dans les mois de Mars & d'Avril. Pour ceux qui ne

partiront de France qu'au mois de Février ou de Mars, ils pourront arriver à Siam dans les mois d'Août & de Septembre, & en repartir dans les mois de Novembre & de Décembre, pour arriver en France dans les mois de Juin & de Juillet.

La navigation de Bantam à Siam, depuis la fin de Mai jusqu'au commencement de Septembre, n'est ordinairement que de quinze ou seize jours, quelquefois cependant d'un mois; & celle de Siam à Bantam depuis la fin de Septembre jusqu'au quinze de Janvier, n'est ni plus longue, ni plus coûteuse. Les navires qui ne tireront pas plus de quatorze à quinze pieds d'eau, peuvent entrer dans la rivière de Siam, & y monter à plus de

vingt-cinq & trente lieues. De plus, ils ont la facilité de s'y radouber, car les matériaux nécessaires pour cela s'y trouvent en abondance, ainsi que tous les vivres & tous les rafraîchissemens dont il peut arriver qu'on ait besoin. Outre cela on y trouve du salpêtre dont on peut se servir pour lester les navires; mais je crois devoir avertir qu'il y est un peu cher. Il seroit peut-être plus avantageux d'y prendre du cuivre du Japon. A l'arrivée des navires, on l'a communément à seize ou dix-sept écus le pikle, qui est de cent vingt à cent vingt-cinq livres, poids de France. Je pense qu'il est inutile d'ajouter ici que toutes les marchandises qui viennent de la Chine, du Japon & du Ton-

quin, se trouvent à Siam à un prix raisonnable.

Si les François prenoient la résolution de s'établir fort avant dans le Tonquin, je ne vois, excepté Siam, aucun endroit avec lequel ils puissent avoir une communication facile, profitable & commode. Pour leur commerce, ils n'auroient besoin que d'une double chaloupe, qu'ils auroient soin de faire partir de Siam au commencement, ou vers le milieu du mois de Juillet, pour y retourner au mois de Décembre, & on auroit encore le tems de charger les effets qu'on en auroit apporté, sur les bâtimens qu'on expédieroit en ce tems-là pour la France.

Il est évident que les François peuvent faire au Tonquin

quin le négoce que les Compagnies de Hollande & d'Angleterre y font. Ces Compagnies en tirent une quantité prodigieuse d'étoffes, de musc & de soie. On avoit chargé sur le fameux *Soleil d'Orient* environ deux mille quatre cents onces de musc, qui revenoient, tout au plus, à la Compagnie de France, dans le Tonquin, à sept livres l'once; de la soie qui ne coûtoit à cette Compagnie que trois livres la livre, & beaucoup d'étoffes rares, sur lesquelles on ne pouvoit manquer de trouver en France cent cinquante & deux cents pour cent de profit, & peut-être encore davantage. Le musc du Tonquin est, de l'aveu de tout le monde, le meilleur & le moins altéré qu'il y ait.

dans l'univers ; & quoiqu'il n'ait été donné dans une des dernieres ventes que la Compagnie a faites à Rouen, qu'à quinze ou seize livres l'once, il est certain néanmoins qu'il se vend en Angleterre & en Hollande plus de vingt-deux livres la livre, au moins selon les prix courans que nous avons reçus dans les Indes ces années dernières. A la vérité on doit convenir que les soies du Tonquin ne sont pas si bonnes que celles de la Chine, de Bengale, de Perse & d'Italie ; Cependant les Anglois en apportent en Europe, & en tirent de tres-grands profits. Il faut encore remarquer que quoique un navire soit chargé, on peut cependant y placer aisément pour trente ou quarante mille

écus de marchandises du Tonquin, j'entends de celles dont le volume n'est point embarrassant. On pourroit aussi débiter à Siam, tous les ans, pour dix ou douze mille écus de soie & d'étoffes, à quarante & cinquante pour cent de profit.

Les draps d'Europe se vendent avec beaucoup d'avantage à Siam; tout le monde sçait que c'étoit le seul négoce qu'y faisoit la Compagnie d'Angleterre. Les Anglois y portoient des perpétuannes que les Chinois achetoient pour envoyer en Chine & au Japon; mais le bruit se répand que dans ce dernier Empire, les draperies viennent d'être défendues, ce qui n'empêchera pas qu'elles n'aient cours dans les Etats de l'Em-

pereur de la Chine. On peut également y débiter du corail travaillé, ainsi que de l'ambre brut, pourvu qu'il tire sur la couleur de citron; c'est la meilleure espèce pour le pays.

J'ai dit que Siam étoit le seul endroit où nous puissions nous établir pour étendre notre commerce au Tonquin. Je dois avertir en finissant, 1°. qu'il ne faut porter à Siam, que des écus de France. 2°. Que le bahar dont j'ai parlé, est de trois pikles, & le pikle de cent vingt à cent ving-cinq livres, poids de France, ou de cent cattis, poids de Chine; mais le catti de Siam est le double de celui de la Chine, & vaut cent cinquante livres de France. 3°. Qu'il y a dans le catti

de Siam quatre-vingt ticals, quatre mayons dans le tical, deux fouans dans le mayon, & deux sompayes dans le fouan.

DISSERTATION

SUR

LA VILLE DE BAGDAT,

Tirée d'une Lettre écrite de Perse.

LA ville de Bagdat est bâtie sur la rive orientale du Tigre, dans l'endroit où étoit la Ctesiphon des Parthes. C'est la Capitale de la Province de Turquie la plus reculée vers l'Orient, & les Turcs l'appellent *Irak-Arabi*. Comme cette Ville est celle de l'Empire Ot-

toman qui s'avance le plus vers les frontières de la Perse, les Turcs la regardent comme la plus importante de leurs places. Les Persans la prirent en 1624; les Turcs la reprirent quatorze ans après, c'est-à-dire en 1638, & depuis ce tems-là ils en ont toujours été les maîtres. Bagdat est environné de bonnes murailles, avec des tours bâties à une juste distance l'une de l'autre. Il n'en faut pas davantage parmi les Orientaux pour être estimé une place imprenable. On y compte environ dix mille maisons, bâties de petites briques quarrées, qu'on tire du lieu même où l'on prétend qu'étoit autrefois Babylone, c'est-à-dire à trois lieues de Bagdat, vers l'Occident. Les Turcs y trouvent ces briques

à deux ou trois pieds de profondeur ; s'ils avoient le courage ou la curiosité de creuser plus avant, ils ne manqueroient pas de découvrir des morceaux rares & précieux d'une Ville, qui a été non-seulement une des premières, mais encore une des plus grandes & des plus superbes Villes du monde.

La situation de Bagdat seroit très-commode pour le commerce avec la Turquie & l'Arménie, en remontant le Tigre, & avec les Indes, en descendant ce fleuve jusqu'à son embouchure dans le sein persique, un peu au-dessous de Bassora, si la nature ne lui avoit point refusé ce qui peut contribuer à l'entretien de son commerce avec les Provinces voisines. Cette Ville

est

est dans un désert qu'il faut six ou sept jours pour traverser. Le terrein en est sec, & ne produit, ni grains, ni fruits, ni les autres choses nécessaires à la vie. On peut dire que Bagdat a besoin de tout, & qu'elle n'a rien à donner à ses voisins. C'est de Diarbeker & de Mousol, qui est, selon quelques-uns, l'ancienne Ninive, quelle tire ses provisions; mais le vin y est si rare, qu'il faut être très-riche pour en boire. On a cru devoir donner cette notice avant de traiter le point d'histoire qu'on se propose d'éclaircir.

Personne n'ignore que quand les eaux du déluge se furent retirées, Noë sortit de l'Arche, & descendit avec sa famille dans cette belle &

vaſte plaine qui eſt arroſée par l'Araxe, & qui s'étend du midi au ſeptentrion, depuis le pied du mont Ararat, où l'Arche s'étoit arrêtée, juſqu'à l'endroit où Noë bâtit une Ville qu'on croit être l'Erivan d'aujourd'hui. Quoiqu'il en ſoit, ce pays fut certainement la première partie du monde habitée après le déluge.

Dans la ſuite des tems, les enfans de Noë s'étant tellement multipliés que l'Arménie ne pouvant plus les contenir, ils furent obligés de ſe répandre dans les Provinces voiſines, ſous la conduite de Nemrod ou Belus, arrière-petit-fils de Noë. Nemrod étant entré dans cette Province, qui eſt entre le Tigre & l'Euphrate, & qui eſt connue ſous

le nom de Méſopotamie, s'avança entre ces deux fleuves juſqu'à l'endroit où ils ſe rapprochent, c'eſt-à-dire, aux environs de Bagdat, & s'étant arrêté dans cette grande plaine, appellée Sennaar dans l'Ecriture, & nommée depuis Chaldée ou Babylonie, il y jetta vers l'an 1909 les fondemens de la ville de Babylone & de l'Empire des Aſſyriens dont il étendit conſidérablement les bornes pendant les ſoixante-cinq ans qu'il régna.

Il s'agit maintenant de ſçavoir en quel endroit Belus bâtit Babylone, ou, ce qui revient au même, ſi Bagdat d'aujourd'hui eſt la Babylone d'autre fois. L'opinion affirmative eſt fondée ſur de gran-

des probabilités ; pour des certitudes, il ſeroit inutile d'en demander ſur des faits preſque auſſi anciens que le monde même, & ſur leſquels la Sainte-Ecriture ne s'explique point.

La tradition commune de tout l'Orient eſt que la ville de Bagdat eſt la Babylone des Anciens, quoiqu'elle ne ſoit point bâtie préciſément dans le même endroit. Ceux qui embraſſent ce ſentiment, placent l'ancienne Babylone à l'occident de Bagdat, entre le Tigre & l'Euphrate, dans cet endroit du déſert où l'on voit encore aujourd'hui les reſtes de la Tour de Babel, & cet endroit eſt, ſelon eux, la plaine de Sennaar, dont il eſt fait mention dans l'E-

criture. Babylone s'étendoit depuis-là, vers l'orient, jusqu'au lieu où est à présent le fauxbourg de Bagdat, sur le Tigre; de sorte que la ville de Bagdat, qui est bâtie à l'autre bord de ce fleuve, ne seroit proprement que l'extrémité orientale de l'ancienne Babylone, séparée par le Tigre du reste de cette grande Ville, ce qui n'empêche pas que Bagdat ne soit appellée Babylone; de même qu'on appelle Rome le quartier du Vatican, du Château Saint-Ange, &c. quoiqu'il se trouve séparé par le Tibre de la plus grande partie de Rome. Selon ce système, Babylone devoit avoir environ trois lieues de diamètre, & neuf ou dix lieues de circuit.

Depuis la Tour de Babel, telle qu'elle se voit aujourd'hui, à trois lieues de Bagdat, vers l'occident, on commence à trouver les ruines de l'ancienne Babylone, qui s'étendent jusqu'au fauxbourg de Bagdat ; ces ruines annoncent évidemment que Babylone étoit située dans cet endroit ; d'ailleurs cette haute tour, ou plutôt cette masse prodigieuse de briques, que tous les Orientaux appellent *Nemrod-Tepési*, c'est-à-dire, tour de Nemrod, tour de Belus, tour de Babel, tour de Babylone, ne peut être ainsi nommée que pour avoir été bâtie par Belus, ou fort près de Babylone, ou dans Babylone même. C'est donc dans cet endroit du désert où l'on

voit encore la Tour, qu'on doit fixer la situation de l'ancienne Babylone. Des Ecrivains estimables prétendent qu'il n'y a aucune apparence que Nemrod eût voulu bâtir dans un désert affreux la Capitale de son Empire ; que les Historiens & les Géographes anciens & modernes, s'accordent à placer Babylone sur l'Euphrate & non pas sur le Tigre ; que la Chaldée n'a été appellée Babylonie que parce que la ville de Babylone y étoit située comme capitale de la Province, & que Bagdat n'est point dans la Chaldée, mais dans l'Assyrie ; que quand même on conviendroit que cette masse de terre & de briques, qu'on voit à trois lieues de Bagdat, est

véritablement la tour de Babel, il ne s'en suivroit pas que Babylone ait été située dans l'endroit où est cette Tour, & qu'on ne pourroit en tirer d'autre conséquence, sinon que cette Tour ayant été bâtie par Belus, ainsi que Babylone, elle a retenu, comme cette ville, le nom de celui qui l'a bâtie, & qu'enfin ces ruines qu'on regarde comme les restes de l'ancienne Babylone, peuvent être également les ruines de quelqu'autre grande ville bâtie par Belus ou par ses successeurs. Il est facile de répondre à ces objections. Premièrement, ce qui est désert aujourd'hui ne l'étoit point au tems de Nemrod. La terre devenue seche & stérile, par défaut

d'eau, étoit alors arrosée de rivières & de fontaines qui se sont perdues ; il y avoit un grand nombre de canaux & de fossés dont on voit encore les vestiges, & qui communiquoient avec le Tigre & l'Euphrate, comme on peut le voir sur les anciennes cartes géographiques ; ainsi, ce qui est à présent inculte & désert devoit être autrefois une plaine agréable & fertile. Secondement, les Historiens & les Géographes, qui ont placé l'ancienne Babylone sur l'Euphrate, n'ont prétendu faire entendre autre chose, sinon que cette Ville étoit bâtie au environs de ce fleuve, comme on dit tous les jours de certaines villes qu'elles sont bâties sur la mer, quoiqu'elles en soient

ſouvent éloignées de trois ou quatre lieues. Troiſièmement, la Chaldée étoit, à la vérité, la Babylonie proprement dite, mais cela n'empêchoit pas d'appeller Babylonie les Provinces éloignées de la Chaldée, qui faiſoient partie de l'Empire des Babyloniens, comme on appelle Moſcovie les Provinces ſoumiſes au Czar, quoique ces Provinces ſoient éloignées de ce qui eſt proprement Moſcovie. Outre cela, les Géographes donnent les uns plus, les autres moins d'étendue à la Chaldée. Il y en a quelques-uns qui prétendent qu'elle étoit partie de l'Aſſyrie, entre le Tigre, l'Euphrate & le Sein-Perſique; ce qui prouve encore que Bagdat eſt l'ancienne Ba-

bylone. Quatrièmement, on convient que ce n'est point à cause de Belus que la Tour fut appellée Tour de Babel, car *Babel*, qui est un mot Chaldaïque, signifie confusion : aussi ce n'est point là-dessus qu'est fondée l'opinion de ceux qui prétendent que Bagdat est la Babylone des Anciens. Cinquièmement, ces restes, ces ruines qu'on croit pouvoir être de quelqu'autre ville, bâtie par Belus ou par ses successeurs, peuvent être encore plus probablement les débris de l'ancienne Babylone, non-seulement parce qu'il n'est fait nulle part mention d'une autre ville qui ait été bâtie en cet endroit; mais encore que l'étendue, la rareté & l'ancien-

neté des ruines, répondent parfaitement à l'étendue, à la beauté & à l'ancienneté de Babylone.

On trouve, comme on a déja dit, la Tour de Babel à trois lieues de cette Ville, vers l'occident. Sa hauteur, autant qu'on peut en juger, eſt environ de deux cents pieds, & ſa circonférence de deux cents pas. On ne voit dans le corps de cette Tour, ni jour, ni portes, ni fenêtres; c'eſt une maſſe informe de terre & de briques, qui n'a rien de ſatisfaiſant pour la vue. On a de la peine à concevoir qu'un édifice où il ne paroît, ni fer, ni chaux, ni ciment, élevé au milieu d'un vaſte déſert, expoſé de toute part à l'intempérie des ſaiſons, & à

la furie des vents, ait pû subsister pendant une si longue suite de siècles. Il est certain que c'est Dieu qui en conserve les restes pour éterniser dans la mémoire des hommes le souvenir de l'orgueilleuse témérité des descendans de Noé, & pour apprendre aux nations la manière dont il se plaît à confondre les folles entreprises des superbes. Les habitans de Bagdat, dont l'Evêque porte la qualité d'Evêque de Babylone, sont persuadés, ainsi que tous les autres peuples Orientaux, que cette Tour est précisément la Tour de Babel. Or que cette masse ait été bâtie dans Babylone ou aux environs de Babylone, il est évident que les ruines de cette Ville ne

peuvent se trouver ailleurs que dans le voisinage de Bagdat, qui n'est éloignée que de trois lieues de la Tour de Babel. Cette proximité est digne de remarque, & peut être placée parmi les preuves que nous avons apportées pour établir notre opinion.

Babylone ne fut pas l'ouvrage du seul Nemrod ; si cette Ville lui doit ses commencemens, elle est redevable de ses accroissemens à Ninus, fils & successeur de Nemrod ; & c'est à Sémiramis qu'elle doit cette prodigieuse étendue & tous ces embellissemens qui la faisoient regarder par les anciens comme une des plus belles Villes de l'univers. Après la décandence de l'Empire des As-

syriens, elle devint la Capitale de la Monarchie des Chaldéens ou Babyloniens. Nabuchodonosor, second du nom, qui en fut le cinquième Empereur, & dont il est si souvent parlé dans l'Ecriture, l'étendit encore & l'orna, sur-tout après qu'il se fut rendu maître de Jérusalem dont il emmena captifs les Rois Jéchonias & Sédécias ; ayant ensuite subjugué presque toute l'Asie, il fit porter à Babylone les richesses qu'il y trouva. Mais Cyrus, dont Dieu voulut se servir pour délivrer son peuple de la captivité, assiega cette Ville & s'en empara. Alors Babylone, après avoir été la Capitale de deux puissantes Monarchies, l'espace de plus de sei-

ze cents ans, déchut enfin de ſa grandeur, & ſe ruina. Aujourd'hui c'eſt un déſert affreux. Telle eſt la deſtinée des ouvrages des hommes; leurs monumens les plus ſolides ſont foibles & périſſables comme eux.

FIN.

TABLE

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le 30e Recueil des Lettres édifiantes & curieuses.

Lettre du R. P. X. de St. Estevan à Mr. le Comte De*** *page* 1
De la situation de Kareikal, 2
Guerre contre les Tanjaouriens, 3 *& suiv.*
Mission établie à Kareikal, 9
Prise de Trichenapaly, 17
Trève favorable aux Anglois, 19
Désertion des Troupes Françoises, 21
Eloge de M. Dupleix, 23

Nouvelle Miſſion à Nallatour, 28
Converſion d'un grand nombre d'Indiens, 31 *& ſuiv.*
Miſſion à Tiroun-à-Malley, 32
Mort du P. Gargan, 34
Lettre au R. P. Cibot, 37
Des trois principales Idoles des Tonquinois, 39 *& ſuiv.*
De leurs Superſtitions, 43 *& ſuiv.*
De leurs Devins, 43 *& ſuiv.*
Du climat & des fruits du Tonquin, 51
De la figue rouge du Tonquin, 52
Arbres qui ne portent, ni feuilles, ni fruits, 52
Des Chevaux Tonquinois, 53
Des Singes & des autres animaux, 54
*De l'*Oiſeau céleſte, 55 *& ſuiv.*

De l'Oiseau appellé Ho-Kien, 57
Des Médecins du Tonquin, 58
Le Tcha, *Simple estimée à la* Chine *& au* Tonquin, 61
Manière des Tonquinois pour se guérir du pourpre, 62
De la Pierre de serpent, 63
Effets du Cancre pétrifié, 66
Conversion d'une Magicienne du Tonquin, 69
Lettre du R. P. Cibot *au* R. P. D*** 73
Les Missionnaires protégés par l'Empereur actuellement régnant à la Chine, 74 *& suiv.*
Edit qui condamne la Religion Chrétienne, en déclarant qu'elle ne contient rien de faux, ni de mauvais, 84
Persécution d'un Néophite,

d'un Mandarin & de plusieurs Chrétiens, 85 *& suiv.*
LETTRE *du même à* M*** 94
Fête du Sacré Cœur, *établie à Péking depuis plusieurs années.* 95
Détail des cérémonies de cette Fête, 99 *& suiv.*
LETTRE *du* R. P. P*** *à* M. d'Aubert, premier Président du Parlement de Douai, 115
De la langue Chinoise, 117 *& suiv.*
Des quatre Livres Chinois, 128
Des cinq Livres classiques, ibid.
Examens des Etudians, 131 *& suiv.*
Des dégrés Militaires chez les Chinois, 144
Examen des Bacheliers d'Armes, ibid.

Examen des Docteurs d'Armes, 145
Lettre du R. P. Dolliers *à* Madame *** 149
Ruse des Chinois pour engager les Chrétiens à abjurer leur Religion, 153
De l'imposteur Lao-Kium, 161
De l'imposteur Foë, 164
Austérités des Bonzes, 169
Extrait d'une Lettre sur les principales Sectes qui divisent les Peuples du Levant, écrite d'Alep, par le P. Sodo, *&c.* 175
Des quatre Sectes appellées Sumnie, 176
De la Secte des Hanabélé, *ibid.*
Des Hanifié *& des* Schafaié, 180
Des Métoualié, 181
Des Druses, 184 *& suiv.*

Des Nasseries, 195
Des Kelbié *ou* Kelbuis, 199
Caractère des Persans, 201
*De la ville d'*Ispahan, 203
Lettre du R. P. Cat. *à* M*** 208
S'embarque à Cadix pour Buenos-Ayres, 209
Féte de l'Equipage Espagnol en passant la Ligne, 212
De la chair du Requin, 219
Des poissons appellés Roménos, 220
Du Poisson volant, 221
Du poisson nommé la Bonite, *ibid.*
Du feu Saint-Elme, 223
Effet de la pluie sous la Zone-torride, 224
Du fleuve de la Plata, 226
Du Banc Anglois, 227
De l'Isle de Los-Lobos, 229
Du poisson appellé Viagros, 230

De la ville de Buenos-Ayres *& de ſes environs*, 231
De la chaſſe aux Bœufs ſauvages, 233
Des Chiens ſauvages, 235
*Du fleuve l'*Uraguai, 236
Balſes, *eſpèces de radeaux, propres à naviger ſur l'*Uraguai, 237
Du Porc appellé Capigua, *ibid.*
Du Colibri, 238
Tigres extraordinair. grands, 240
Chaſſe aux bétes féroces, 244
Du Guanacos, 246
*De l'*Orocomo, 247
*De l'*Ours aux fourmis, 248
Du fruit appellé Mbegue, 251
Du Pigna, *ibid.*
De la plante nommée Mburuſugia, 252
Du génie & des mœurs des Indiens, 254 *& ſuiv.*

*Extrait d'un Lettre écrite d'*Ispahan, 275
De la mer Caspienne, 276 & *suiv.*
Manière dont les Persans creusent leurs Caris, 283
Différens noms de la mer Caspienne, 285
De la ville de Tauris, 286
Du caractère & des mœurs des Persans, 295
Du commerce de la Perse, 315
Des animaux domestiques, 317
Lettre du R. P. Brown *à* Madame la Marquise de Benamont, 321
De l'Isle de Mascarin, 322
De ses habitans, 328
De son terroir, 330
Découverte du Caffé dans cette Isle, 334
Manière d'y faire fleurir le commerce, 335

Des

Des animaux, 339 *& suiv.*
Des Arbres & des Plantes, 345 *& suiv.*
De la couleur des Habitans, 349 & 50
EXTRAIT d'un Mémoire sur les différens objets de commerce qui ont cours à la Cochinchine *& au* Tonquin, 352
Origine de l'érection de la Cochinchine *en Royaume*, 353
Des Marchandises qu'on peut porter en Cochinchine, 355
Des Marchandises qu'on peut tirer de Cochinchine, 356
De l'argent qui a cours en Cochinchine, 360
De la Monnoie de Cochinchine, *ibid.*
Précautions qu'on doit prendre pour le retour des vaisseaux, 361
Des avantages qu'on peut tirer

de l'établissement d'un comptoir à Siam, 366 *& suiv.*
Des tems propres du départ & du retour des vaisseaux, 373 *& suiv.*
Du Musc du Tonquin, 377
DISSERTATION sur la ville de Bagdat, *tirée d'une lettre écrite de Perse*, 382
Situation de Bagdat, 382 & 383
Stérilité de ses campagnes, 385
Situation de l'ancienne Babylone, 388
Réponses aux objections de ceux qui croient que Bagdat *n'est point bâtie sur les ruines de l'ancienne Babylone*, 392 *& suiv.*
De la Tour de Babel, 396

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A Nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur RUAULT, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un *Recueil de Lettres des Missionnaires de la Chine, pour servir de suite aux Lettres édifiantes & curieuses* : s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance de la présente Permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier

-32090-

Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le dix-septième jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent soixante-douze, & de notre régne le cinquante-huitieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N°. 2290, *fol.* 598, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 24 *Novembre* 1772. Signé, C. A. JOMBERT pere, *Syndic.*

EA 703
Y58L
V. 30